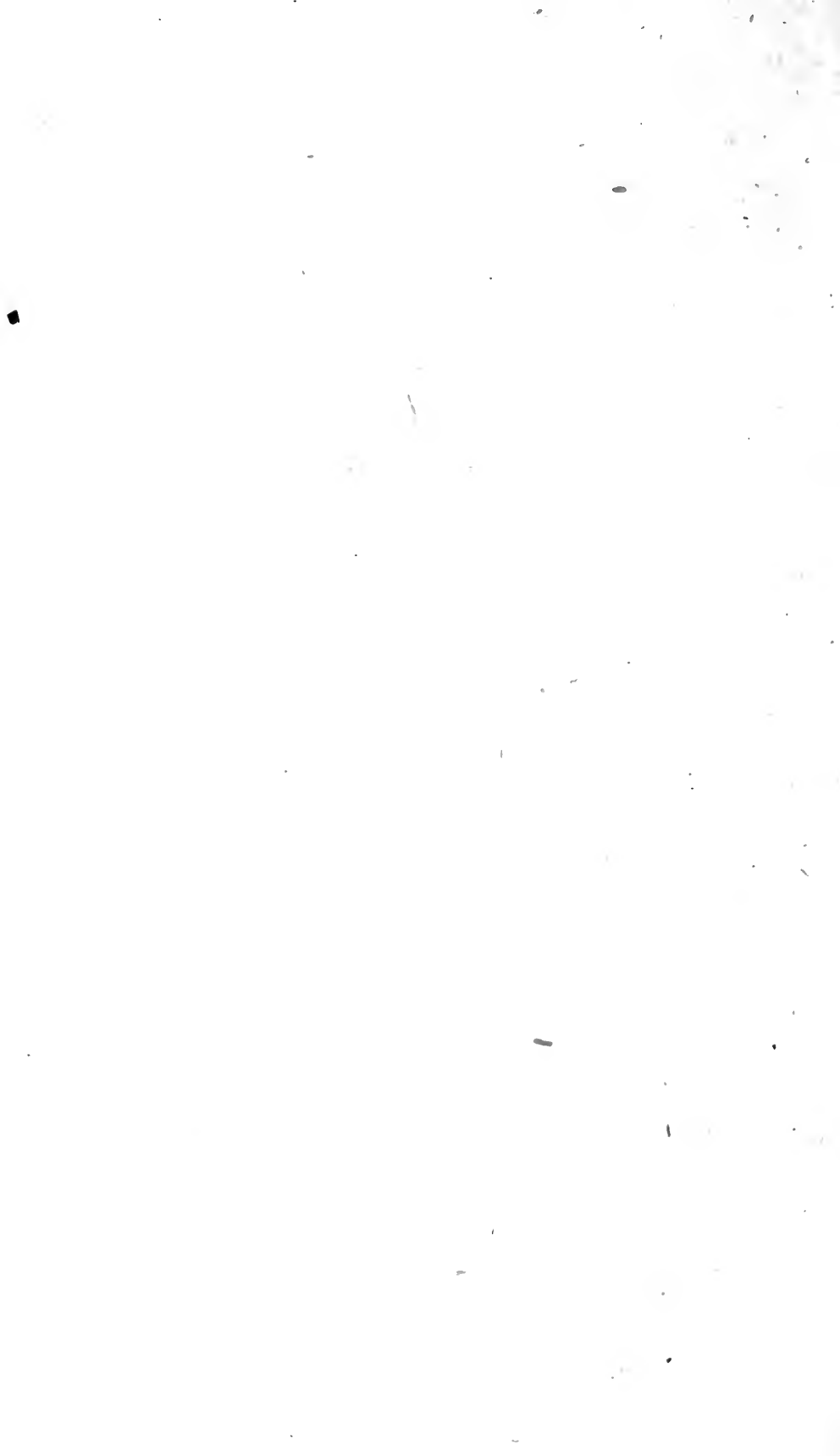






Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



Œ U V R E S

D E

J E A N R A C I N E.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez P O U G I N,
Imprimeur-Libraire, rue des Pères, N^o. 9.

Œ U V R E S
D E
J E A N R A C I N E ,
A V E C
D E S C O M M É N T A I R E S ,
P A R M . L U N E A U D E B O I S J E R M A I N .
T O M E S E C O N D .

S E C O N D E É D I T I O N .

A P A R I S ,
D E L ' I M P R I M E R I E D E P O U G I N .

1796, an 4^{ème}



HQ
1835
1796
v. 2
of the series





N. le Moine del.

N. le Moine Sculp.

H. Goussier inv.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

1667.

P R É F A C E

D E S É D I T E U R S.

C E ne sont plus ici les essais d'un jeune auteur qui n'annonce que des dispositions, c'est le chef-d'œuvre d'un maître du premier ordre. Quelle distance entre Alexandre et Andromaque ! Lorsque Racine voulut se plier au goût de son siècle, il resta toujours au-dessous de lui-même ; mais lorsqu'il suivit son ame, et qu'il s'abandonna à son penchant, il s'ouvrit une nouvelle carrière, et sut se placer à côté de Corneille.

Andromaque est l'époque où Racine fut intimement lié avec Despréaux : quels progrès ne devoit point faire un pareil disciple entre les mains d'un si grand maître ! C'étoit la raison qui conduisoit le sentiment. Racine dit un jour à Boileau, en parlant de sa pièce d'Alexandre, qu'il avoit trouvé une facilité surprenante à faire ses vers. Je veux vous apprendre, dit Boileau, à faire avec peine des vers faciles, et vous avez assez de talent pour le savoir bientôt. Racine disoit que Despréaux lui avoit tenu parole, et il avouoit hautement qu'il ne se croyoit pas plus redevable du succès

de la plupart de ses pièces aux préceptes d'Horace et d'Aristote, qu'aux sages et judicieux conseils d'un ami si éclairé. Histoire du Théâtre français. *Tome X, page 214.*

Andromaque fut représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 10 novembre 1667, c'est-à-dire, deux ans après Alexandre; elle ne fut cependant imprimée que vers la fin de 1668. Dans le privilège de cet ouvrage, l'auteur se qualifie encore *Prieur de l'Épinay*, titre assez singulier pour un poète dramatique.

Cette pièce eut un succès prodigieux, et fit autant de bruit que le Cid. Quelles espérances ne devoit-on pas concevoir d'un auteur qui, à vingt-huit ans, donnoit un pareil ouvrage! On n'hésita plus à croire que Racine étoit fait pour consoler de la vieillesse de Corneille.

Subligny, auteur qui n'est connu aujourd'hui que par les critiques qu'il fit contre Racine, mit au jour une comédie, qui n'étoit qu'une satire d'Andromaque. Quoique l'auteur se soit vanté que sa pièce avoit été attribuée à Molière, et qu'il se soit proposé de travailler dans le goût de cet illustre comique, on ne sauroit disconvenir qu'elle ne soit assez plate. Elle fut cependant jouée, avec quelque succès, par la troupe du roi, qui étoit

celle de Molière. Il est à remarquer que cette critique fut en France l'origine de ce genre malheureux qu'on appelle parodie.

Ceux qui aiment les anecdotes, apprendront que l'une des représentations d'Andromaque coûta la vie à Montfleury, célèbre acteur, qui fit de si grands efforts pour rendre les fureurs d'Oreste, qu'il revint chez lui avec une fièvre qui l'emporta aussitôt. Ils sauront aussi que Subligny eut une fille qui fut la première danseuse de l'opéra; car auparavant c'étoit des hommes déguisés, ainsi qu'il est d'usage dans l'Italie, qui, en dansant, représentoient les femmes.

Euripide a fourni à Racine le sujet et les caractères principaux de cette pièce. L'intrigue et l'action, bien supérieures, selon nous, à celle du poëte grec, appartiennent entièrement à Racine; qui eut l'art de revêtir ses caractères de couleurs propres aux mœurs françaises, sans cependant altérer trop la vérité historique. Nous croyons devoir placer ici une analyse courte et rapide de la tragédie d'Euripide, afin que le lecteur soit à portée de juger lui-même ce que Racine a imité du grec, et en quoi il a cru pouvoir s'en écarter.

P R É C I S

DE L'ANDROMAQUE D'EURIPIDE.

PYRRHUS a épousé Andromaque, sa captive, dont il a un fils nommé Molossus, et depuis, il a encore épousé Hermione, fille de Ménélas, dont il n'a point d'enfans. La fécondité d'Andromaque, et la douceur de son caractère, forcèrent Pyrrhus à lui donner la préférence sur Hermione, dont les hauteurs l'avoient rebuté. Ce prince étoit allé à Delphes pour fléchir Apollon qu'il avoit offensé, en lui demandant raison du meurtre de son père. Hermione profita de cette absence pour chercher à perdre sa rivale. Andromaque, pour éviter la fureur de cette princesse, se réfugie dans le temple de Thétis. C'est là qu'elle gémit sur ses malheurs passés et sur ceux qu'elle craint. Hermione, pleine d'orgueil, d'emportement et de jalousie, vient lui annoncer une mort prochaine; elle l'insulte sur son mariage avec Pyrrhus; elle lui reproche d'avoir osé entrer dans le lit du meurtrier de son époux Hector et de son fils Astyanax; elle l'accuse d'avoir employé des philtres pour enchaîner

Pyrrhus. Dans ce même moment, Ménélas, qui a découvert Molossus, le vient présenter à sa mère, et la menace de l'égorger en sa présence, si elle ne sort de cet asyle. Andromaque ayant fait inutilement tous ses efforts pour le fléchir, se résout à sacrifier sa vie pour sauver celle de son fils. Pour trouver l'action de Ménélas moins odieuse qu'elle ne le paroît, il faut se transporter dans le siècle et chez les peuples pour lesquels Euripide écrivoit. Athènes étoit en guerre avec Lacédémone, c'étoit le trait d'une politique assez fine d'indisposer contre Sparte ceux des peuples de la Grèce qui avoient pour souverains les descendans de ce même Molossus, persécuté si cruellement par ce même Ménélas. Pendant que ce roi fait traîner au supplice et la mère et l'enfant, Pélée, aïeul de Pyrrhus, arrive et s'oppose à cette barbarie. Il s'élève entre lui et Ménélas une dispute assez vive, qui dégénère bientôt en injures grossières. Ménélas, qui n'a aucune autorité dans l'Épire, est obligé de céder à Pélée, qui délivre Andromaque. Le roi de Sparte se retire, mais en menaçant de venir bientôt, à la tête d'une puissante armée, demander raison à Pyrrhus des affronts faits à sa fille. Hermione désespérée du départ de son père, et craignant le retour de

Pyrrhus, prend le parti de se donner la mort; mais elle voit tout à coup arriver Oreste, à qui elle avoit été promise avant d'épouser le fils d'Achille. Elle implore son secours. Oreste, qui l'aime toujours, et qui ne vient en Épire que pour l'enlever, profite de cette circonstance pour la reprendre. Pélée apprend presque en même tems et l'enlèvement d'Hermione et la mort de Pyrrhus, tué dans une sédition qu'Oreste avoit fomentée à Delphes. Son corps est apporté sur le théâtre. Pélée se livre à l'affliction la plus vive; mais Thétis vient le consoler, en lui promettant l'immortalité, et en lui prédisant que le jeune Molossus, reste du sang des Éacides, régnera dans la Thessalie, et aura une longue suite de descendans. Telle est la pièce d'Euripide. Ce poëte, plus voisin que nous des événemens qu'il représentoit, n'étoit pas le maître, comme Racine, de rien changer à des incidens connus.

A M A D A M E. (1)

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis ? On savoit que VOTRE ALTESSE ROYALE avoit daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie ; on savoit que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières, pour y ajouter de nouveaux ornemens ; on savoit enfin que vous l'aviez honorée

(1) C'étoit *Henriette-Anne d'Angleterre*, première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV, morte à Saint-Cloud le 30 juin 1670, presque subitement, et en disant qu'elle étoit empoisonnée. Mémoires pour servir à l'hist. universelle de l'Europe, depuis 1600, par le père d'Avrigni, jésuite, tome III.

de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'Andromaque tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne sauroit tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous ? Pouvons-nous faire jouer une intrigue, dont vous ne pénétriez tous les ressorts ? Et pouvons-nous concevoir des sentimens si nobles et si délicats qui ne soient infiniment au dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées ?

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire, où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étoient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur

notre sexe, par les connoissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savans si nous travaillons selon les règles; la règle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connoissance; les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la foiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

MES personnages sont si fameux dans l'antiquité , que , pour peu qu'on la connoisse , on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés ; aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise , ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus , que Sénèque , dans la Troade , et Virgile , dans le second livre de l'Énéide , ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire ; encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaint qu'il s'emportât contre Andromaque , et qu'il voulût épouser une captive à quelque prix que ce fût ; et j'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse , et que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avoit pas lu nos romans ; il étoit violent de son naturel ; et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit , le public m'a été trop favorable pour m'embarasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudroient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables ; mais je les prie de se souvenir que ce n'est point à moi

de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il étoit, et tel qu'on dépeint son fils. Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut, au contraire, que les personnages tragiques, c'est-à-dire, ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciteroit plus d'indignation que la pitié du spectateur; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire, une vertu capable de foiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

SECONDE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

VIRGILE,

AU TROISIÈME LIVRE DE L'ÉNEÏDE.

C'EST ÉNÉE QUI PARLE.

*LITTORAE Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti adcædimus urbem*

.....
Sollemnes tum fortè dapes, et tristia dona

.....
*Libabat cineri Andromache, manesque vocabat
Hectoreun adtumulum: viridiquem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacra verat aras.*

Ayant rangé les côtes de l'Épire, nous relâchâmes dans le port de Chaonie, et nous prîmes le chemin de Buthrote. . . . Ce jour là même, Andromaque offroit des dons funèbres. . . à la cendre d'Hector son premier époux. C'est là qu'elle appeloit les manes de son cher Hector, à qui elle avoit élevé un tombeau de gazon au milieu de deux autels; triste objet qui entretenoit sa douleur, et faisoit sans cesse couler ses larmes. . . . Elle baissa les yeux, et, d'une voix languissante, elle répondit : « Heureuse la fille de Priam, immolée sur le tombeau d'Achille » au pied des murs de Troye ! Elle n'a été le partage d'aucun

*Dejecit vultum, et demissâ voce locuta est :
 O felix una ante alias Priamœia virgo ,
 Hostilem ad tumulum Trojæ sub mœnibus altis ,
 Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos ,
 Nec victoris heri tetigit captiva cubile !
 Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora vectæ ,
 Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum ,
 Servitio enixæ tulimus, qui deinde secutus
 Ledæam Hermionên, Lacedæmoniosque hymenæos,

 Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
 Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
 Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.*

Voilà , en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie ; voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportemens sont assez marqués dans l'Andromaque d'Euripide.

» ennemi, et n'est point entrée, comme captive, dans le lit
 » d'un superbe vainqueur. Mais moi, après la ruine de Troyc,
 » traînée sur toutes les mers de la Grèce, je me suis vue
 » l'objet de l'insolente ardeur du fils d'Achille, dont j'étois la
 » malheureuse esclave ; épris ensuite des charmes d'Her-
 » mione, il m'abandonna pour l'épouser. Cependant le
 » furieux Oreste, brûlant pour cette même Hermione, qui lui
 » avoit été promise, et que Pyrrhus lui enlevôit, surprit son
 » rival dans le temple, et l'assassina au pied de l'autel. »
 Liv. III. Traduction de l'abbé Desfontaines.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur : car , quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne , le sujet en est pourtant très-différent. Andromaque , dans Euripide , craint pour la vie de Molossus , qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus , et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus ; Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector , ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plûpart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque , ne la connoissent guères que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari , ni un autre fils ; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite , si elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu. Mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue. Car , sans parler de Ronsard , qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa Franciade , qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector , et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince , après la désolation de son pays , pour en faire le fondateur de notre monarchie ?

Combien Euripide a-t'il été plus hardi dans sa tragédie d'Hélène ? Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a

jamais

jamais mis le pied dans Troye; et qu'après l'embrâsement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, d'où elle n'étoit point partie : tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que parmi les Égyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable, et en altérer quelques incidens, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon, quoiqu'Homère le fasse blesser au bras, et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe; tout au contraire d'Euripide, qui l'a fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est à propos de quelques contrariétés de cette nature, qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien (1) : *Qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changemens qu'ils ont pu faire dans la fable; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changemens, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet.*

(1) *Sophoclis Electra.*

A C T E U R S.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

CLÉONE, confidente d'Hermione.

CÉPHISE, confidente d'Andromaque.

PHŒNIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

Suite d'Oreste.

La scène est à Buthrote, (1) ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus.

(1) Buthrote ne fut construite que depuis la mort de Néoptolème, par Andromaque et par Hélénus, qui la bâtirent sur le plan de l'ancienne Troie. Ils nommèrent *porte de Scée* la principale porte, et *Xante*, le petit bras de rivière qui passoit dans la plaine. *Virgile, lib. III.*

*Effigiem Xanthi, Trojamque videtis
Quam nostræ fecere manus.*

ANDROMAQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

O R E S T E , P Y L A D E .

O R E S T E .

OUI, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes yeux si funeste,
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?
Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serois rendu ? (1)

(1) *Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serois rendu ?*

Pylade est à la cour de Pyrrhus six mois avant Oreste ;
et Oreste arrive d'Argos , ainsi ils pourront naturellement
s'instruire , l'un et l'autre , de ce qui s'est passé en Épire et
à Mycène.

On peut encore observer qu'Oreste , dans ces huit pre-
miers vers , instruit le spectateur du lieu de la scène , de son

J'en rends grâces au ciel , qui , m'arrêtant sans cesse ,
 Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce ;
 Depuis le jour fatal que la fureur des eaux ,
 Presqu'aux yeux de l'Épire , écarta nos vaisseaux. (1)
 Combien , dans cet exil , ai-je souffert d'alarmes ?
 Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ? (2)
 Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger ,
 Que ma triste amitié ne pouvoit partager.
 Sur-tout , je redoutois cette mélancolie ,
 Où j'ai vu si long-tems votre ame ensevelie.
 Je craignois que le ciel , par un cruel secours ,
 Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours.

nom , et de celui de Pylade. Racine , jusqu'à présent , ne s'étoit point assujéti à cette règle.

(1) *Depuis le jour fatal que la fureur des eaux ,
 Presqu'aux yeux de l'Épire , écarta nos vaisseaux.*

V A R I A N T E .

« Depuis le jour fatal que la fureur des eaux ,
 » Presqu'aux yeux de Mycène , écarta nos vaisseaux. »

(2) *Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes ?*

Oreste tutoye Pylade , et Pylade ne tutoye point Oreste. Est-ce ainsi que doivent se traiter deux hommes , dont l'amitié est regardée comme le modèle du plus parfait attachement ? Il nous semble qu'il auroit été plus intéressant de voir ces deux amis , pleins d'une douce confiance , se traiter avec la même familiarité. Racine a voulu , sans doute , donner par là quelque supériorité à Oreste , afin que son rôle frappât davantage.

Mais je vous vois , seigneur ; et , si j'ose le dire ,
 Un destin plus heureux vous conduit en Épire.
 Le pompeux appareil qui suit ici vos pas ,
 N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

O R E S T E .

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ?
 L'amour me fait ici chercher une inhumaine. (1)
 Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort ,
 Et si je viens chercher , ou la vie , ou la mort ?

P Y L A D E .

Quoi ! votre ame , à l'amour , en esclave asservie ,
 Se repose sur lui du soin de votre vie !
 Par quel charme , oubliant tant de tourmens soufferts ,
 Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ? (2)
 Pensez-vous qu'Hermione , à Sparte inexorable ,
 Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
 Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus , (3)

(1) *L'amour me fait ici chercher une inhumaine.*

Ce vers est un peu langoureux ; il n'annonce pas , d'une manière assez décidée , le sujet vraiment tragique de la pièce.

(2) *Par quel charme , oubliant tant de tourmens soufferts ,
 Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?*

On lit dans la première édition :

« Par quels charmes , après tant de tourmens soufferts ,
 » Peut-il vous inviter à rentrer dans les fers ? »

(3) *Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus ,
 Vous l'abhorriez , etc.*

Racine prend sans doute *vœux* pour *soupirs* : on dit bien *pousser des soupirs* , mais non pas *pousser des vœux*.

Vous l'abhorriez. Enfin , vous ne m'en parliez plus.
Vous me trompiez , seigneur.

O R E S T E .

Je me trompois moi-même.

Ami , n'accable point un malheureux qui t'aime. (1)
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes desirs ?
Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs.
Enfin , quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus , vengeur de sa famille ,
Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis
Traîner , de mers en mers , ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis , à regret , en cet état funeste ,
Prêt à suivre par-tout le déplorable Oreste ;
Toujours de ma fureur interrompre le cours , (2)
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que , parmi tant d'alarmes ,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes ,
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris , (3)

(1) *Ami , n'accable point un malheureux qui t'aime.*

On trouve dans quelques éditions :

« Ami , n'insulte point un malheureux qui t'aime. »

(2) *Toujours de ma fureur interrompre le cours ,
Et de moi-même , enfin , me sauver tous les jours.*

Le poëte à grand soin d'éloigner tout ce qui pourroit rendre Oreste odieux. Il attribue habilement sa *fureur* à un désespoir amoureux.

(3) *Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris.*

On dit *épris d'amour* , mais on ne dit point *épris de courroux*.

Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris. (1)
 Je fis croire, et je crus ma victoire certaine :
 Je pris tous mes transports pour des transports de haine ;
 Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits ,
 Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
 Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
 En ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grèce ; (2)
 Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés ,
 Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
 J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
 De soins plus importans rempliroient ma mémoire ; (3)
 Que mes sens reprenant leur première vigueur ,
 L'amour acheveroit de sortir de mon cœur ;
 Mais admire avec moi le sort , dont la poursuite
 Me fait courir alors au piège que j'évite. (4)

(1) *Voulut, en l'oubliant, punir tous ses mépris.*

Dans la première édition, Racine avoit mis :

« Voulut, en l'oubliant, venger tous ses mépris. »

Subligny lui reprocha cette expression, et ce grand homme lui substitua celle-ci.

(2) *En ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grèce.*

V A R I A N T E.

Dans ce calme trompeur, j'arrivai dans la Grèce. »

(3) *De soins plus importans rempliroient ma mémoire*
Ma mémoire est mis ici pour mon esprit.

Tous les critiques se sont récriés contre cette expression. Nous ne savons pas pourquoi un poète n'auroit point le privilège de multiplier les synonymes de sa langue.

(4) *Me fait courir alors au piège que j'évite.*

On lisoit d'abord :

« Me fait courir moi-même au piège que j'évite. »

J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus :
 Toute la Grèce éclate en murmures confus : (1)
 On se plaint, qu'oubliant son sang et sa promesse,
 Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
 Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
 Reste de tant de rois sous Troyc ensevelis.
 J'apprends que, pour ravir son enfance au supplice,
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse ; (2)
 Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
 Sous le nom de son fils, fut conduit au trépas.
 On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione ;
 Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
 Ménéclas, sans le croire, en paroît affligé,
 Et se plaint d'un hymen si long-tems négligé.
 Parmi les déplaisirs où son ame se noie,
 Il s'élève en la mienne une secrète joie.
 Je triomphe, et pourtant je me flatte d'abord
 Que la seule vengeance excite ce transport ;
 Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place ;
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
 Je sentis que ma haine alloit finir son cours,
 Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.

(1) *Toute la Grèce éclate en murmures confus.*

Plus la Grèce est en mouvement, et plus l'ambassade d'Oreste est importante, plus aussi il y a d'intérêt dans la pièce.

(2) *Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse.*

Ce n'est point ici le cas d'appeler *Ulysse ingénieux* ; d'ailleurs, son nom ôte toute vraisemblance au fait qu'il s'agissoit d'établir.

Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
 On m'envoie à Pyrrhus : j'entreprends ce voyage.
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
 Cet enfant dont la vie alarme tant d'états.
 Heureux, si je pouvois, dans l'ardeur qui me presse,
 Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma princesse !
 Car enfin, n'attends pas que mes feux redoublés,
 Des périls les plus grands, puissent être troublés.
 Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
 Je me livre, en aveugle, au transport qui m'entraîne. (1)
 J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
 La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
 Toi qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
 Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
 Mon Hermione encor le tient-elle asservi ? (2)
 Me rendra-t'il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ? (3)

P Y L A D E.

Je vous abuserois, si j'oseis vous promettre
 Qu'entre vos mains, seigneur, il voulût la remettre.
 Non que de sa conquête il paroisse flatté ;

(1) *Je me livre, en aveugle, au transport qui m'entraîne.*
 Racine avoit mis d'abord :

« Je me livre, en aveugle, au destin qui m'entraîne. »

(2) *Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?*

On ne diroit point aujourd'hui *mon Hermione, ma Zaïre.*

(3) *Me rendra-t'il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?*

V A R I A N T E.

« Me rendra-t'il, Pylade, un cœur qu'il m'a ravi ? »

Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté ;
 Il l'aime : mais enfin , cette veuve inhumaine (1)
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ;
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
 Pour fléchir sa captive , ou pour l'épouvanter.
 De son fils , qu'il lui cache , il menace la tête ; (2)
 Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu , plus de cent fois ,
 Cet amant irrité revenir sous ses lois ;
 Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage ,
 Soupirer à ses pieds , moins d'amour que de rage.
 Ainsi , n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
 Il peut , seigneur , il peut , dans ce désordre extrême ,
 Épouser ce qu'il hait , et perdre ce qu'il aime. (3)

(1) *Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine.*

Ici le sens et la grammaire , dit M. l'abbé d'Olivet , ne s'accordent point , car le sens veut que ce lui du troisième vers soit rapporté à Pyrrhus , et la grammaire , qu'il le soit à cette veuve humaine. Mais le sens est trop clair , pour qu'il y ait ici la moindre équivoque.

(2) *De son fils , qu'il lui cache , il menace la tête.*

On peut voir , dans cette réponse de Pylade , tous les sentimens qui animent les acteurs de la pièce.

Il y avoit dans la première édition :

« Il lui cache son fils , il menace sa tête. »

(3) *Épouser ce qu'il hait , et perdre ce qu'il aime.*

Avec quel art Pylade insinue à Oreste que Pyrrhus peut épouser ce qu'il hait , et perdre ce qu'il aime. Ainsi Oreste flotte toujours entre l'espérance et la crainte.

O R E S T E.

Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ? (1)

P Y L A D E.

Hermione, seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur, (2)
Il la viendra presser de reprendre son cœur ;

V A R I A N T E.

« Epouser ce qu'il hait, et punir ce qu'il aime. »

(1) *Mais, dis-moi, de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ?*

Ces vers sont ainsi dans les premières éditions :

« Mais, dis-moi, de quels yeux Hermione peut voir
« Ses attrait offensés, et ses yeux sans pouvoir ? »

Subligny reprit, *de quels yeux Hermione peut voir ses yeux.*
Racine sentit sa faute, et changea ces deux vers. Le vrai talent est docile à la critique.

(2) *Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur,
Il la viendra presser de reprendre son cœur.*

Il faut remarquer ici, que les caractères des quatre principaux personnages sont annoncés dans cette première scène. Pyrrhus tentera tout pour *fléchir une veuve inhumaine, ou pour l'épouvanter.* Oreste sera toujours incertain s'il doit *chercher la vie ou la mort.* Hermione dédaignée, se flattera toujours que Pyrrhus *la viendra presser de reprendre son cœur*; et l'on verra que les caractères une fois annoncés, ne se démentiront point dans la pièce.

On lit ainsi le premier de ces deux vers dans la première édition :

« Et croit que, trop heureux d'apaiser sa rigueur, etc. »

Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes :
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes ;
 Toujours prête à partir , et demeurant toujours ,
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

O R E S T E .

Ah ! si je le croyois , j'irois bientôt , Pylade ,
 Me jeter

P Y L A D E .

Achevez , seigneur , votre ambassade .
 Vous attendez le roi . Parlez , et lui montrez
 Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés .
 Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse ,
 Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse .
 Plus on les veut brouiller , plus on va les unir .
 Pressez . Demandez tout , pour ne rien obtenir .
 Il vient .

O R E S T E .

Hé bien , va donc disposer la cruelle (1)
 A revoir un amant qui ne vient que pour elle .

(1) *Hé bien , va donc disposer la cruelle .*

Les acteurs ne viennent et ne s'en vont point sans sujet ;
 ils sont même chargés de soins qui les occupent hors de la
 scène .

S C È N E I I.

P Y R R H U S , O R E S T E , P H Œ N I X .

O R E S T E .

AVANT que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix ; (1)
 Et qu'à vos yeux , seigneur , je montre quelque joie
 De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
 Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
 Hector tomba sous lui , Troye expira sous vous ; (2)
 Et vous avez montré , par une heureuse audace ,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
 Mais ce qu'il n'eût point fait , la Grèce , avec douleur ,
 Vous voit du sang Troyen relever le malheur ;
 Et vous laissant toucher d'une pitié funeste ,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.

(1) *Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix.*

Ce vers étoit ainsi dans la première édition :

« Souffrez que je me flatte en secret de leur choix. »

Subligny reprocha à Racine que cet *en secret* étoit un galimatias ; il demanda aussi à qui se rapportoit le mot de *choix*. Racine profita de la première observation , et dédaigna la seconde.

(2) *Hector tomba sous lui , Troye expira sous vous.*

Subligny vouloit qu'on mît : *Hector expira sous lui , Troye tomba sous vous*. Il ne sentit pas que c'étoit par cette heureuse transposition que l'on donnoit de la vie à la poésie.

Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector? (1)
 Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor.
 Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
 Et, dans toute la Grèce, il n'est point de familles
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
 D'un père, ou d'un époux, qu'Hector leur a ravis.
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre? (2)
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,

(1) *Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector? etc.*

Sénèque, dans sa Troade, fait ainsi parler Ulysse :

Je ne suis, dit-il, que l'interprète de la volonté des Grecs, qui demandent la mort du fils d'Hector, arrêtée depuis long-tems par les décrets du destin ; tant qu'il vivra, ils ne croiront pas pouvoir compter sur une paix durable. L'inquiétude les forcera d'être toujours sur leurs gardes. Acte III. scène 1.

(2) *Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?*

Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre, etc.

Pradon, qui se félicitoit, dans ses préfaces, d'avoir traité les mêmes sujets que Racine, a beaucoup imité l'Andromaque de ce poète dans sa Troade. On y voit une scène entre Ulysse et Pyrrhus, très-semblable à celle-ci. Ulysse dit à peu près les mêmes choses qu'Orèste. Dans cet endroit, par exemple :

Cet enfant peut un jour ressembler à son père ;
 Tout ce qu'Hector a fait, son fils le pourroit faire.
 C'est la crainte des Grecs ; ils demandent ce fils,
 Pour le sacrifier au repos du pays.

Si nous ne craignons de fatiguer le lecteur, nous citerions encore la réponse de Pyrrhus, où les mêmes idées se rencontrent encore défigurées par la touche barbare de ce misérable copiste.

Tel qu'on a vu son père , embrâser nos vaisseaux , (1)
 Et , la flamme à la main , les suivre sur les eaux.
 Oserai-je , seigneur , dire ce que je pense ?
 Vous-même , de vos soins craignez la récompense ; (2)
 Et que , dans votre sein , ce serpent élevé , (3)
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin , de tous les Grecs satisfaites l'envie ;
 Assurez leur vengeance , assurez votre vie.
 Perdez un ennemi d'autant plus dangereux ,
 Qu'il s'essaïra sur vous à combattre contr'eux.

(1) *Tel qu'on a vu son père , embrâser nos vaisseaux ,
 Et , la flamme à la main , les suivre sur les eaux.*

Idée empruntée de Virgile :

Hei mihi qualis erat ! quantum mutatus ab illo
 Hectore , qui redit exuvias indutus Achillis ,
 Vel Danaüm Phrygios jaculatus puppibus ignes !

*Hélas , dans quel état je le voyois ! qu'il étoit différent de
 lui-même ! ce n'étoit plus cet Hector qui , vainqueur de Patrocle
 et chargé des dépouilles d'Achille , revenoit , triomphant , d'em-
 brâser la flotte des Grecs.*

Sénèque dans sa Troade , acte III. scène première , a ,
 suivant sa coutume , employé six vers pour rendre la même
 idée.

(2) *Vous-même , de vos soins craignez la récompense.*

Oreste sait bien que ce n'est point par un sentiment de
 crainte qu'il peut gagner le fils d'Achille. *Il demande tout ,
 pour ne rien obtenir.*

(3) *Et que , dans votre sein , ce serpent élevé.*

Image souvent employée , dont Eschyle paroît avoir fait
 usage le premier. *Clytemnestre croit en songe réchauffer dans
 son sein et allaiter un serpent , qui , au lieu de lait , lui tire
 du sang.* Les Coëphores.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
 De soins plus importans je l'ai crue agitée ,
 Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur ,
 J'avois , dans ses projets , conçu plus de grandeur .
 Qui croiroit , en effet , qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ?
 Qu'un peuple tout entier , tant de fois triomphant ,
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ?
 Mais à qui prétend-t'on que je le sacrifie ?
 La Grèce a-t'elle encor quelque droit sur sa vie ?
 Et , seul de tous les Grecs , ne m'est-il pas permis
 D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?
 Oui , seigneur , lorsqu'aux pieds des murs fumans de Troye ,
 Les vainqueurs , tout sanglans , partagèrent leur proie ,
 Le sort , dont les arrêts furent alors suivis ,
 Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils .
 Hécube , près d'Ulysse , acheva sa misère ;
 Cassandre dans Argos a suivi votre père .
 Sur eux , sur leurs captifs , ai-je étendu mes droits ?
 Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
 On craint qu'avec Hector , Troye un jour ne renaisse :
 Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse .
 Seigneur , tant de prudence entraîne trop de soin ; (1)
 Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin .

(1) *Seigneur , tant de prudence entraîne trop de soin ;
 Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin .*

Pensée conforme à la doctrine des Grecs sur la fatalité .
 Dans Eschyle , Agamemnon dit à peu près la même chose :

Je songe quelle étoit autrefois cette ville, (1)
 Si superbe en remparts, en héros si fertile,
 Maîtresse de l'Asie; et je regarde, enfin,
 Quel fut le sort de Troÿe, et quel est son destin.
 Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
 Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
 Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
 Que Troÿe, en cet état, aspire à se venger.
 Ah! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,
 Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
 Dans le sein de Priam n'a-t'on pu l'immoler?
 Soustant de morts, sous Troÿe, il falloit l'accabler; (2)

En voulant pénétrer dans les profondeurs de l'avenir, on ne fait qu'accroître ses tourmens.

(1) *Je songe quelle étoit autrefois cette ville.*

Et les huit vers suivans.

L'idée de ce morceau paroît tirée de Sénèque, *acte III, scène III*. C'est Andromaque qui parle: *Vous craignez, dit-elle, qu'Aslianax ne relève les murs de Troÿe que vous avez embrasée; cette ville est sans espoir, si elle n'a point d'autre ressource que lui.*

Tout le raisonnement de Pyrrhus est de la plus grande force, et rien n'est dit avec plus de précision, plus d'élégance, plus d'harmonie, et avec des images plus vives.

(2) *Sous tant de morts, sous Troÿe, il falloit l'accabler.*

Cette raison paroît un peu foible; elle gêne ce beau morceau, et pour sentir combien il est aisé à Oreste d'y répondre, il ne faut que se rappeler ces quatre vers:

« J'apprends que, pour ravir son enfant au supplice,
 » Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse;

Tout étoit juste alors. La vieillesse et l'enfance (1)
 En vain, sur leur foiblesse, appuyoient leur défense.
 La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
 Nous excitoient au meurtre, et confondoient nos coups.
 Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
 Mais que ma cruauté survive à ma colère ! (2)
 Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
 Non, seigneur ; que les Grecs cherchent quelque autre proie,
 Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye :
 De mes inimitiés le cours est achevé ;
 L'Épire sauvera ce que Troye a sauvé.

» Tandis qu'un autre enfant, arraché de vos bras,
 » Sous le nom de son fils, fut conduit au trépas. »

(1) *Tout étoit juste alors. La vieillesse et l'enfance*, etc.
 Imitation de Sénèque : acte II. scène 11.

J'aurois, dit Agamemnon, empêché la ruine de Troye, si la fureur qui nous animoit, et qu'irritoit encore l'ardeur avec laquelle on repoussoit nos coups, avoit pu recevoir le moindre frein. Mais comment user modérément d'une victoire qu'on a remportée dans la nuit ? Les cruautés que nous avons exercées sont le crime de la fortune et le triste effet des ténèbres. Épargnons maintenant ce qui reste de Troye ; notre vengeance doit être satisfaite. Je ne permettrai pas, ajoutoit-il, qu'on commette un nouveau crime, et qu'on immole de sang-froid la fille d'un roi, pour apaiser des cendres insensibles ; cet attentat retomberoit sur moi. C'est commettre le crime, que de ne pas s'y opposer lorsqu'on en a le pouvoir.

(2) *Mais que ma cruauté survive à ma colère !*

Quoique ce sentiment de générosité ne soit inspiré à Pyrrhus que par l'amour qu'il a pour Andromaque, il n'en fait pas moins de plaisir.

O R E S T E.

Seigneur, vous savez trop, avec quel artifice ,
 Un faux Astyanax fut offert au supplice
 Où le seul fils d'Hector devoit être conduit :
 Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
 Oui, les Grecs, sur le fils, persécutent le père. (1)
 Il a, par trop de sang, acheté leur colère.
 Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
 Et jusques dans l'Épire il les peut attirer.
 Prévenez-les.

P Y R R H U S.

Non, non. J'y consens avec joie.
 Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troye.
 Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
 Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
 Aussi bien ce n'est pas la première injustice ,
 Dont la Grèce, d'Achille a payé le service.
 Hector en profita, seigneur ; et, quelque jour, (2)

(1) *Oui, les Grecs, sur le fils, persécutent le père.*

M. l'abbé d'Olivet reprend ce vers ; il voudroit qu'il y eût dans *le fils*, au lieu de *sur le fils* : il a raison au tribunal de la grammaire ; mais si l'on astreint la poésie dans les entraves les plus étroites des règles de la syntaxe, il faut renoncer à écrire en vers :

« *Oui, les Grecs, dans le fils, persécutent le père,* »
 nous choque davantage que :

« *Oui, les Grecs, sur le fils, persécutent le père.* »

(2) *Hector en profita, seigneur ; et, quelque jour.*

On lit dans la première édition :

« *Hector en profita, seigneur ; et, en ce jour.* »

Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

O R E S T E .

Ainsi la Grèce, en vous, trouve un enfant rebelle.

P Y R R H U S .

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

O R E S T E .

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups ;
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

P Y R R H U S .

Hermione, seigneur, peut m'être toujours chère ;
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ;
Et je saurai peut-être accorder quelque jour ,
Les soins de ma grandeur, et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène.
Du sang qui vous unit, je sais l'étroite chaîne.
Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus ;
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse ? (1)

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-tems brûlé pour la princesse.

PHŒNIX.

Mais si ce feu, seigneur, vient à se rallumer,
S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer ?

PYRRHUS.

Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y consens. Qu'elle parte.
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte ;
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui !

PHŒNIX.

Seigneur

(1) *Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse ?*

Le caractère de Phœnix est la prévoyance ; celui de Pyrrhus , au contraire , est la sécurité : d'ailleurs , les craintes de Phœnix préparent insensiblement les spectateurs aux excès où se portera Oreste. Racine ne fait point de scène inutile ; et celle-ci , toute dénuée qu'elle paroît d'ornemens , est essentielle à l'ensemble de la pièce.

Une autre fois je t'ouvrirai mon ame ;
Andromaque paroît.

S C È N E I V.

ANDROMAQUE , PYRRHUS , CÉPHISE ,
PHŒNIX.

P Y R R H U S .

ME cherchez-vous, madame? (1)
Un espoir si charmant me seroit-il permis? (2)

(1) *Me cherchez-vous, madame?*

Dans presque toutes nos tragédies, dont le sujet est grec ou romain, les acteurs s'appellent *seigneur* ou *madame*. C'est manquer au costume; les Grecs et les Romains ne connoissoient point cette manière de parler, qui ne devoit être employée que dans un sujet français. Les personnages, chez Corneille, s'appellent le plus souvent par leurs noms.

On se ressouviendra que dans les langues grecque et romaine tout le monde se tutoyoit. Nous n'avons conservé cet usage que pour la poésie plus élevée. Dans une ode on dit fort bien *toi*, en s'adressant à dieu et au roi.

La Motte s'est servi assez ridiculement de cette façon de parler dans ce vers :

Taisez-vous, me dis-tu, prince.

(2) *Un espoir si charmant me seroit-il permis?*

Il faut observer ici avec quel art Racine a su conduire ses pièces. Oreste vient de presser Pyrrhus, au nom des Grecs,

A N D R O M A Q U E.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
 Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
 Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troye ; (1)
 J'allois, seigneur, pleurer un moment avec lui :
 Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

P Y R R H U S.

Ah ! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,

de livrer Astyanax ; et sa mère Andromaque arrive , et lui montre combien cet enfant lui est cher. Toutes ces situations paroissent combinées avec esprit ; elles ne sont qu'une marche naturelle des passions.

(1) *Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
 Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troye.*

Le caractère d'Andromaque est bien mieux développé chez Racine que dans Euripide. En rappelant sans cesse le souvenir d'Hector et de Troye , elle désespère Pyrrhus , et elle s'en fait aimer davantage. Tout ce qu'elle dit est admirable par la vérité , par le sentiment , et par cette grâce qui n'a été donnée qu'à Racine.

« Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui. »

C'est le sentiment seul qui dicte de pareils vers. On applaudissoit avec transport à ceux où l'âme fière et pensante de Corneille s'exprimoit en traits de feu ; mais on ne connoissoit point encore ces vers tendres et touchans qui semblent , pour ainsi dire , couler du cœur. Nous ne lisons souvent Homère et Virgile , que parce qu'ils sont les peintres des passions , et que les hommes de tous les tems et de tous les lieux se reconnoissent dans les images qu'ils ont tracées ; au lieu qu'on lit très-peu Pindare et Lucain , parce que l'imagination flatte moins que le sentiment.

Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes !

A N D R O M A Q U E .

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé ,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

P Y R R H U S .

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte ;
Ils redoutent son fils.

A N D R O M A Q U E .

Digne objet de leur crainte ! (1)

Un enfant malheureux , qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître , et qu'il est fils d'Hector.

P Y R R H U S .

Tel qu'il est , tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

A N D R O M A Q U E .

Et vous prononcerez un arrêt si cruel !
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. (2)

(1) *Digne objet de leur crainte !*

Un enfant malheureux , etc.

Andromaque répond , dans Sénèque , à peu près la même chose :

C'est donc là , dit-elle , l'effroi de vos mille vaisseaux , un enfant.

(2) *Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père ;*

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.

Ces deux vers sont très-beaux et pleins de sentimens. II

Il m'auroit tenu lieu d'un père et d'un époux ;
Mais il me faut tout perdre , et toujours par vos coups.

P Y R R H U S.

Madame , mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes.
Mais , dussent-ils encore , en repassant les eaux ,
Demander votre fils avec mille vaisseaux ;
Coutât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre ;
Dussai-je , après dix ans , voir mon palais en cendre ,
Je ne balance point , je vole à son secours ;
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais , parmi ces périls , où je cours pour vous plaire ,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ?
Haï de tous les Grecs , pressé de tous côtés ,
Me faudra-t'il combattre encor vos cruautés ? (1)
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?

est fâcheux que la contrainte du vers ait obligé Racine de mettre *essuyât* au lieu d'*essuye* ; c'est une règle de notre grammaire , que le verbe qui précède la conjonction *que* , étant au présent de l'indicatif , le verbe suivant doit être aussi au présent du subjonctif , et non à l'imparfait.

Racine fait dire ici à Andromaque tout le contraire de ce qu'elle dit dans Euripide : *Il me restoit un fils , on me l'arrache , et on l'immole. On en veut moins à ma vie qu'à la sienne ; on craint sa vengeance.*

(1) *Me faudra-t'il combattre encor vos cruautés?*

Ce vers se ressent encore de la galanterie qui avoit tenu si long-tems sur la scène la place de la véritable passion.

En combattant pour vous, me sera-t'il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

A N D R O M A Q U E .

Seigneur, que faites-vous ? et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse ! (1)
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ? (2)
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ? (3)
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère ;
De cent peuples, pour lui, combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur ;

(1) *Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse !*

Cette réponse admirable intéresse vivement le spectateur en faveur d'Andromaque.

(2) *Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?*

Captive, qui se rapporte à Andromaque, paroît être le nominatif de *vous*, qui se rapporte à Pyrrhus. Cette construction n'est pas fort exacte aux yeux des grammairiens, mais elle a de la grâce aux yeux des poètes.

(3) *Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?*

Ces vers étoient ainsi dans les premières éditions :

« Que feriez-vous d'un cœur infortuné,
» Qu'à des pleurs éternels vous avez condamné ? »

Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asyle :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

P Y R R H U S.

Hé quoi, votre courroux n'a-t'il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours ? (1)
J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
Cent fois, de votre sang, a vu ma main rougie.
Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés ! (2)
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye. (3)

(1) *Hé quoi, votre courroux n'a-t'il pas eu son cours ?*

Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours ?

Cette pensée, que Racine a si heureusement transportée dans la bouche de Pyrrhus, paroît lui avoir été suggérée par un passage de l'Ajax furieux de Sophocle. Il s'y agit de la sépulture de ce héros, sur laquelle les Grecs étoient partagés. Ulysse, qu'il avoit le plus offensé, prend son parti ; il représente à Agamemnon que sa haine a assez duré, et qu'il est indigne d'un héros d'étendre le ressentiment d'une injure au-delà de la mort de son ennemi. *Je ne l'ai haï, dit-il, qu'autant que je l'ai pu faire sans crime.*

Sénèque, dans son Hercule furieux, acte II, scène III. a tourné cette idée en maxime.

(2) *Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés !*

Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !

Des yeux qui se sont bien exercés sur quelqu'un, et qui vendent bien cher les pleurs qu'ils ont versés : on sent combien toutes ces idées sont précieuses.

(3) *De combien de remords m'ont-ils rendu la proie ?*

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troye.

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai, (1)
 Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
 Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?
 Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir ;
 Nos ennemis communs devoient nous réunir,
 Madame ; dites-moi seulement que j'espère, (2)
 Je vous rends votre fils, et je lui sers de père.
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens.
 J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre.
 Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ;

L'amour peut bien exagérer, mais il ne peut comparer ses tourmens à ceux d'une ville embrasée ; et cette idée, si peu naturelle, est continuée dans les deux vers suivans, que l'on a toujours justement repris comme un *conchetto* indigne de la majesté de la tragédie et du goût excellent de Racine.

(1) *Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.*

Le mot de *feux* est ici au propre et au figuré ; il n'y a aucun rapport entre les *feux* réels et les *feux* imaginaires de l'amour.

(2) *Madame ; dites-moi seulement que j'espère,
 Je vous rends votre fils, et je lui sers de père.*

Les douze vers qui précèdent ne nous paroissent pas dignes de ceux qui les suivent ; il semble que le poëte y ait plus cherché l'esprit que le sentiment ; nous croyons que ce couplet eût été plus simple et plus noble, si après ce vers,

« Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours ? »

Pyrrhus eût continué :

« Madame, dites-moi seulement que j'espère ; »

en retranchant les autres qui ne disent rien : le sens ne seroit point interrompu.

Je puis, en moins de tems que les Grecs ne l'ont pris ,
Dans ses murs relevés, couronner votre fils. (1)

A N D R O M A Q U E.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère ;
Je les lui promettois tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor ,
Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !
A de moindres faveurs des malheureux prétendent ;
Seigneur, c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous ,
J'aïlle cacher mon fils, et pleurer mon époux ;
Votre amour contre nous allume trop de haine.
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

P Y R R H U S.

Et le puis-je, madame ? Ah, que vous me gênez ! (2)
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?

(1) *Dans ses murs relevés, couronner votre fils.*

Le fils d'Achille relever les murs de Troye ! Tel est le délire des passions.

(2) *Et le puis-je, madame ! Ah, que vous me gênez !*

M. de Voltaire a souvent repris dans Corneille de semblables expressions. Cette réponse est encore sur le même ton que la précédente. Les beaux vers que débite Andromaque ne font que mieux sentir le défaut de ces douceurs amoureuses qui remplissent le rôle de Pyrrhus ; ne pourroit-on pas dire que ce prince parle un peu en petit-maître dans ces deux vers :

« Ah, qu'un seul des soupirs, que mon cœur vous envoie,
» S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie ! »

Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire. (1)
 Je sais que, pour régner, elle vint dans l'Épire.
 Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener,
 Vous pour porter des fers, elle pour en donner.
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
 Et ne diroit-on pas, en voyant, au contraire,
 Vos charmes tout-puissans, et les siens dédaignés,
 Qu'elle est ici captive, et que vous y réglez ?
 Ah, qu'un seul des soupirs, que mon cœur vous envoie,
 S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie !

A N D R O M A Q U E .

Et pourquoi vos soupirs seroient-ils repoussés ?
 Auroit-elle oublié vos services passés ?
 Troye, Hector, contre vous révoltent-ils son ame ?
 Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
 Et quel époux encore ! Ah, souvenir cruel !
 Sa mort seule a rendu votre père immortel.
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ;
 Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

P Y R R H U S .

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous obéir.
 Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
 Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence,
 Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence. (2)

(1) *Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire.*
L'empire de mes vœux est un peu obscur.

(2) *Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.*

Cette note est purement grammaticale : mais il est néces-

Songez-y bien. Il faut désormais que mon cœur ,
 S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
 Je n'épargnerai rien dans ma juste colère.
 Le fils me répondra des mépris de la mère ;
 La Grèce le demande ; et je ne prétends pas
 Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

A N D R O M A Q U E .

Hélas ! il mourra donc. Il n'a, pour sa défense ,
 Que les pleurs de sa mère, et que son innocence ;
 Et peut-être, après tout, en l'état où je suis ,
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
 Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
 Mais enfin, sur ses pas, j'irai revoir son père.
 Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis ,
 Nous vous

P Y R R H U S .

Allez, madame, allez voir votre fils.
 Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
 Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
 Pour savoir nos destins, j'irai vous retrouver ;
 Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

saire d'observer qu'on ne s'arrête pas *dans* un sentiment, *dans* une pensée, *dans* un desir ; mais à un sentiment, à une pensée, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE. (1)

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

JE fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie ;
 Je lui veux bien encore accorder cette joie. (2)
 Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
 Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas. (3)

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
 Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste ,

(1) C'est dans cette scène que la duplicité d'action se fait sentir. Jusqu'à présent il n'a été question que d'Andromaque et de son fils, et maintenant c'est de l'amour d'Oreste, de Pyrrhus et d'Hermione qu'il s'agit.

(2) *Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie,
 Je lui veux bien encore accorder cette joie.*

Le spectateur desire avec impatience de voir comment Hermione recevra Oreste; cette réception va se faire devant lui. Voilà le grand art d'un poëte tragique, de faire desirer au spectateur des scènes qui servent à développer une situation difficile à traiter.

(3) *Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas.*
 Ce vers est une adroite préparation à la catastrophe.

Dont

Dont vous avez cent fois souhaité le retour ,
Et dont vous regretiez la constance et l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour , payé de trop d'ingratitude ,
Qui me rend , en ces lieux , sa présence si rude.
Quelle honte pour moi , quel triomphe pour lui ,
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là ; dira-t'il , cette fière Hermione ? (1)
Elle me dédaignoit , un autre l'abandonne.
L'ingrate , qui mettoit son cœur à si haut prix ,
Apprend donc , à son tour , à souffrir des mépris ?
Ah , dieux !

CLÉONE.

Ah ! dissipez ces indignes alarmes.
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ? (2)
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père ?

(1) *Est-ce là , dira-t'il , cette fière-Hermione ? etc.*

Hermione est ici , comme dans Euripide , fière , emportée et jalouse. Elle ne craint de voir Oreste , que parce qu'il sera témoin de son humiliation ; et sa fierté s' imagine encore que Pyrrhus reviendra à elle *la presser de reprendre son cœur.*

(2) *Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?*

On lit ainsi ce vers dans plusieurs éditions. Il est clair que , pour ôter une faute de grammaire qui s'y trouveroit , il faut mettre une interrogation , et dire :

« Croyez-vous qu'un amant vienne vous insulter ? »

HERMIONE.

Dans ses retardemens si Pyrrhus persévère ,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir ,
Mon père , avec les Grecs , m'ordonne de partir .

CLÉONE.

Hé bien , madame , hé bien , écoutez donc Oreste .
Pyrrhus a commencé ; faites au moins le reste . (1)
Pour bien faire , il faudroit que vous le prévinsiez .
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais , Cléone ! Il y va de ma gloire ,
Après tant de bontés , dont il perd la mémoire ,
Lui , qui me fut si cher , et qui m'a pu trahir !
Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr !

CLÉONE.

Fuyez-le donc , madame , et puisqu'on vous adore.....

HERMIONE.

Ah ! laisse à ma fureur le tems de croître encore ! (2)

(1) *Pyrrhus a commencé ; faites au moins le reste.*

Pour bien faire , il faudroit que vous le prévinsiez.

La Motte a repris ce dernier vers comme indigne du dialogue tragique , même dans la bouche d'une confidente. *Faites au moins le reste* , a le même défaut.

(2) *Ah ! laisse à ma fureur le tems de croître encore !*

Voilà de ces finesses de sentiment que Racine seul a exprimées , et que tout le monde sent . Ce délai , qu'Hermione demande , peint bien une amante qui craint de se venger à l'instant même qu'elle menace .

Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer ;
Cléone, avec horreur, je m'en veux séparer.
Il n'y travaillera que trop bien , l'infidelle !

C L É O N E.

Quoi ! vous en attendez quelqu'injure nouvelle ?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux ,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
Après ce qu'il a fait, que sauroit-il donc faire ?
Il vous auroit déplu, s'il pouvoit vous déplaire.

H E R M I O N E.

Pourquoi veûx-tu, cruelle, irriter mes ennuis ?
Je crains de me connoître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois , tâche de ne rien croire ;
Crois que je n'aime plus. Vanté-moi ma victoire.
Crois que, dans son dépit, mon cœur est endurci ;
Hélas ! Et, s'il se peut, fais-le moi croire aussi.
Tu veux que je le fuie. Hé bien, rien ne m'arrête.
Allons, n'envions plus son indigne conquête.
Que sur lui sa captive étende son pouvoir.
Fuyons... Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir ; (1)

(1) *Fuyons... Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir ;
Si la foi, dans son cœur, retrouvoit quelque place ;
S'il venoit, à mes pieds, me demander sa grace ;
Si sous mes loix, Amour ! etc.*

Hermione, dans toutes ses irrésolutions, ne perd rien de sa fierté.

Ce tour est emprunté de Corneille ; mais il est bien supérieur à ce qui lui a servi de modèle.

Si la foi, dans son cœur, retrouvoit quelque place ;
 S'il venoit, à mes pieds, me demander sa grace ;
 Si sous mes lois, Amour ! tu pouvois l'engager ,
 S'il vouloit... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
 Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.
 Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
 Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel ,
 Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
 J'ai déjà sur le fils attiré leur colère.
 Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
 Rendons-lui les tourmens qu'elle me fait souffrir ;
 Qu'elle le perde , ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
 Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ? (1)

Aristie , en parlant de Pompée , dit à Sertorius :

Vous savez à quel point mon courage est blessé ;
 Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé ,
 S'il chassoit Émilie, et me rendoit ma place.

Acte I, Scène II.

(1) *Vous pensez que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
 Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes ?*

VARIANT E.

« Pensez-vous que des yeux, toujours ouverts aux larmes,
 » Songent à balancer le pouvoir de vos charmes ? »

Dans Euripide , Hermione reproche à Andromaque d'employer des philtres pour lui enlever le cœur de son époux. La réponse de Cléone est la même que celle d'Andromaque chez le poète grec.

On peut encore remarquer que Racine a mis plus de noblesse qu'Euripide dans les hauteurs d'Hermione.

Et qu'un cœur accablé de tant de déplaîsirs ;
 De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
 Voyez si sa douleur en paroît soulagée.
 Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée ?
 Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté ? (1)

H E R M I O N E.

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté ! (2)
 Je n'ai point du silence affecté le mystère.
 Je croyois, sans péril, pouvoir être sincère ;
 Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
 Je n'ai, pour lui parler, consulté que mon cœur.
 Et qui ne se seroit, comme moi, déclarée
 Sur la foi d'une amour si saintement jurée ? (3)
 Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
 Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui.
 Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
 Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
 Les exploits de son père effacés par les siens,
 Ses feux que je croyois plus ardens que les miens,

(1) *Contre un amant qui plaît, pourquoi tant de fierté ?*

On lisoit dans la première édition :

« Pourquoi tant de froideur ? pourquoi cette fierté » ?

(2) *Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté !*

Hermione ne fait point attention à ce que dit sa confidente, elle ne suit que sa passion ; elle ne voit que Pyrrhus, et Pyrrhus infidelle.

(3) *Sur la foi d'une amour si saintement jurée ?*

Racine fait souvent *amour* du féminin ; l'usage contraire a prévalu.

Mon cœur..... Toi-même enfin de sa gloire éblouie ,
 Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie. (1)
 Mais c'en est trop, Cléone; et, quel que soit Pyrrhus,
 Hermione est sensible, Oreste a des vertus :
 Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime ;
 Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
 Allons. Qu'il vienne enfin.

C L É O N E.

Madame, le voici.

H E R M I O N E.

Ah ! je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici !

S C È N E I I.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

H E R M I O N E.

LE croirai-je, seigneur, qu'un reste de tendresse
 Vous fasse ici chercher une triste princesse ? (2)

(1) *Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie.*

Tous ces nominatifs accumulés sont le véritable langage de la passion. Quelle force ! quelle vivacité ! C'est le sentiment qui a droit d'enfanter des tours aussi hardis. Malheur à ceux qui ne cherchent que l'exactitude, lorsqu'ils doivent sentir !

(2) *Vous fasse ici chercher une triste princesse ?*

On trouve dans la première édition, à la place de ce vers, celui-ci :

« Ait suspendu les soins dont vous charge la Grèce. »

Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir ,
L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

O R E S T E.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste ,
Vous le savez, madame ; et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits ,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont r'ouvrir mes blessures ,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures : (1)
Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux ,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux ,
Que j'ai couru par-tout, où ma perte certaine
Dégageoit mes sermens, et finissoit ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels , (2)
Qui n'appaisent leurs dieux que du sang des mortels ;
Ils m'ont fermé leur temple (3) ; et ces peuples barbares ,
De mon sang prodigué, sont devenus avarés.

(1) *Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures :*

Cette pensée nous semble un peu tirée. Les six vers suivans sont admirables.

(2) *J'ai mendié la mort chez des peuples cruels ,*

Allusion au danger qu'Oreste courut d'être immolé en Tauride par sa sœur Iphigénie.

(3) *Ils m'ont fermé leur temple ;*

Racine, selon nous, auroit dû s'arrêter là. Les deux vers suivans ne sont qu'un jeu de mots puérile, qui n'ajoute rien aux précédens.

Le reste de ce couplet se ressent de ce ton langoureux et fade, maintenant banni de la tragédie.

Enfin je viens à vous ; et je me vois réduit (1)
 A chercher dans vos yeux , une mort qui me fuit.
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
 Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;
 Ils n'ont , pour avancer cette mort où je cours ,
 Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
 Voilà , depuis un an , le seul soin qui m'anime.
 Madame , c'est à vous de prendre une victime ,

(1) *Enfin je viens à vous ; et je me vois réduit*

A chercher , dans vos yeux , une mort qui me fuit. etc.

On ne peut s'empêcher de convenir que , dans cette pièce , Oreste ne joue un rôle fort désagréable. C'est sans doute à la situation où il se trouve , qu'on doit attribuer les plaintes peu naturelles qu'il fait à Hermione dans cette première entrevue. Il s'exhale en jeux d'esprit , qui ne ressemblent point au sentiment. Il a déjà dit :

« Je sais

» Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures.

Il dit ici :

» Je me vois réduit

» A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.

» Mon désespoir n'attend que leur indifférence.

.

» Madame , c'est à vous de prendre une victime ,

» Que les Scythes auroient dérobée à vos coups ,

» Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous. »

Ces vers sont dans le goût de Sénèque. Ce n'étoit pas ainsi que devoit s'exprimer *le furieux Oreste*.

Ces traits de faux bel-esprit ont toujours défiguré nos anciennes tragédies. Corneille les accrédita ; et Racine , quoique né pour sentir l'heureuse simplicité des Grecs , fut entraîné par l'exemple.

Que les Scythes auroient dérobée à vos coups ,
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous.

H E R M I O N E.

Quittez , seigneur , quittez ce funeste langage ; (1)
A des soins plus pressans la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe , et de mes cruautés ?
Songez à tous ces rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

O R E S T E.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé ,
Madame ; il me renvoie ; et quelqu'autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

H E R M I O N E.

L'infidèle !

(1) *Quittez , seigneur , quittez ce funeste langage ;
A des soins , etc.*

A la place de ce vers et des trois suivans , on lisoit dans la première édition :

- « Non , non , ne pensez pas qu'Hermione dispose
- » D'un sang sur qui la Grèce aujourd'hui se repose.
- » Mais , vous-même , est-ce ainsi que vous exécutez
- » Les vœux de tant d'états que vous représentez ?
- » Faut-il que d'un transport , etc. »

Subligny objecta qu'on n'exécutoit pas des vœux , et Racine fit cet heureux changement.

Ainsi donc , tout prêt à le quitter , (1)
 Sur mon propre destin je viens vous consulter.
 Déjà même je crois entendre la réponse ,
 Qu'en secret , contre moi , votre haine prononce.

H E R M I O N E .

Hé quoi , toujours injuste en vos tristes discours ,
 De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ?
 Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?
 J'ai passé dans l'Épire où j'étois reléguée ;
 Mon père l'ordonnoit. Mais qui sait si , depuis ,
 Je n'ai point , en secret , partagé vos ennuis ?
 Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ?
 Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
 Enfin , qui vous a dit que , malgré mon devoir ,
 Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

(1) *Ainsi donc , tout prêt à le quitter , etc.*

Au lieu de ce vers et des suivans , Racine en avoit fait quatre autres , qui joignoient au défaut de l'obscurité , celui d'être une suite insoutenable d'antithèses et de jeux de mots :

« Ainsi donc , il ne me reste rien
 » Qu'à venir prendre ici la place du Troyen.
 » Nous sommes ennemis , lui des Grecs , moi le vôtre ;
 » Pyrrhus protège l'un , et je vous livre l'autre. »

Hermione reprenoit ainsi dans la première édition :

« Hé quoi , dans vos chagrins , sans raison affermi ,
 » Vous croirez-vous toujours , seigneur , mon ennemi ?
 » Quelle est cette rigueur , etc. »

O R E S T E.

Souhaité de me voir ! Ah ! divine princesse ! . . .
 Mais , de grâce , est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
 Ouvrez vos yeux , songez qu'Oreste est devant vous :
 Oreste , si long-tems l'objet de leur courroux.

H E R M I O N E.

Oui , c'est vous , dont l'amour naissant avec leurs charmes ,
 Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes ; (1)
 Vous , que mille vertus me forçoient d'estimer ;
 Vous , que j'ai plaint ; enfin que je voudrois aimer.

O R E S T E.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
 Le cœur est pour Pyrrhus , et les vœux pour Oreste. (2)

H E R M I O N E.

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus !
 Je vous haïrois trop.

O R E S T E.

Vous m'en aimeriez plus.

(1) *Oui , c'est vous , dont l'amour naissant avec leurs charmes ,
 Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.*

Hermione doit-elle parler ainsi d'elle-même ? que veut dire *le pouvoir des armes de mes yeux* ? Cette expression précieuse est échappée à Racine dans la chaleur de la composition.

(2) *Le cœur est pour Pyrrhus , et les vœux pour Oreste.*

Il faudroit , *les vœux sont pour Oreste* ; mais Racine ne manque à la grammaire , ni par ignorance , ni par distraction ; c'est une noble liberté qui le fait s'élever au-dessus des règles. Ces hardiesses donnent plus de précision , de vivacité et de force à la phrase.

Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
 Vous me voulez aimer , et je ne puis vous plaire ;
 Et l'amour seul alors se faisant obéir ,
 Vous m'aimeriez , madame , en me voulant haïr.
 O dieux ! tant de respects , une amitié si tendre ;
 Que de raisons pour moi , si vous vouliez m'entendre !
 Vous seule , pour Pyrrhus , disputez aujourd'hui ,
 Peut-être malgré vous , sans doute malgré lui.
 Car enfin , il vous hait. (1) Son ame , ailleurs éprise ,
 N'a plus

HERMIONE.

Qui vous l'a dit , seigneur , qu'il me méprise ?
 Ses regards , ses discours vous l'ont-ils donc appris ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris ?
 Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
 Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

Oreste.

Poursuivez. Il est beau de m'insulter ainsi ,
 Cruelle ! c'est donc moi qui vous méprise ici !
 Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ! (2)

(1) *Car enfin , il vous hait.*

Le discours d'Oreste nous semble un peu dur.

(2) *Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance !*

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance !

La *puissance* des yeux , la *constance* d'un amant : ces expressions ne trouvent guère place que dans l'épigramme , ou quelquefois dans le madrigal.

Nous trouvons qu'Oreste en veut un peu trop aux *beaux yeux* d'Hermione. Il a déjà dit qu'il *cherchoit la mort dans*

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance !
 Je les ai méprisés ! Ah ! qu'ils voudroient bien voir
 Mon rival, comme moi, mépriser leur pouvoir !

H E R M I O N E.

Que m'importe, seigneur, sa haine ou sa tendresse ?
 Allez contre un rebelle armer toute la Grèce ;
 Rapportez-lui le prix de sa rebellion ;
 Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion.
 Allez. Après cela, direz-vous que je l'aime ?

O R E S T E.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
 Voulez-vous demeurer pour ôtage en ces lieux ?
 Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux. (1)
 Faisons de notre haine une commune attaque.

H E R M I O N E.

Mais, seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque ?

O R E S T E.

Eh, madame !

ses yeux, que les yeux d'Hermione éprouvoient sa constance, que ces même yeux voudroient bien voir Pyrrhus mépriser leur pouvoir comme Oreste, c'est-à-dire, aussi peu qu'Oreste. En mettant ainsi en prose les beaux vers de Racine, c'est quelquefois le moyen d'appercevoir des négligences que déroboit la magie du style.

(1) *Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.*

Faire parler des yeux. Les faire parler dans tous les cœurs ; voilà des hardiesses, sans doute : le grammairien les condamne, le sentiment les justifie.

Songez quelle honte pour nous,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux. (1)

O R E S T E .

Et vous le haïssez? Avouez-le , madame ,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit , la voix , le silence , les yeux ;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

H E R M I O N E .

Seigneur , je le vois bien , votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue ; (2)
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour ,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer. Vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite :

(1) *Songez quelle honte pour nous ,
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux.*

Dès qu'Oreste paroît embrasser le parti qu'Hermione lui propose , elle trouve des obstacles à son exécution ; à mesure qu'Oreste détruit ses raisons , elle en fait naître d'autres plus fortes. Chaque scène doit conduire par gradation à la fin de l'acte , et chaque acte à la fin de la pièce ; mais dans chaque scène il faut encore une gradation particulière , qui consiste dans la force des raisons et des sentimens.

(2) *Seigneur , je le vois bien , votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue.*

Une ame prévenue qui répand sur des discours le venin qui la tue. On voit aisément ce que l'auteur a voulu dire ; mais la manière dont son idée est exprimée , est à la fois obscure et de mauvais goût.

Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis partir ,
 Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fassent sortir.
 De la part de mon père , allez lui faire entendre
 Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre.
 Du Troyen ou de moi faites-le décider ;
 Qu'il songe qui des deux il veut rendre , ou garder.
 Enfin , qu'il me renvoie , ou bien qu'il vous le livre. (1)
 Adieu. S'il y consent , je suis prête à vous suivre.

S C È N E I I I.

O R E S T E , *seul.*

OUI , oui , vous me suivrez , n'en doutez nullement ;
 Je vous réponds déjà de son consentement.
 Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne.
 Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ; (2)
 Tout autre objet le blesse ; et peut-être aujourd'hui
 Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
 Nous n'avons qu'à parler. C'en est fait. Quelle joie
 D'enlever à l'Épire une si belle proie !

(1) *Enfin , qu'il me renvoie , ou bien qu'il vous le livre.*

Comment Oreste va-t'il se tirer de ce pas difficile ? Comme
 un amant , il est intéressé à prendre un parti qu'il doit rejeter
 comme ambassadeur.

(2) *Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne.*

Sa chère Troyenne est une de ces expressions fades , dont
 Racine fait trop souvent usage.

Ce monologue , qui ne paroît pas intéressant par lui-même ,
 sert à faire sortir davantage la scène suivante :

Sauve tout ce qui reste et de Troye et d'Hector,
 Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor;
 Épire : c'est assez qu'Hermione rendue
 Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
 Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
 Parlons. A tant d'attraits, Amour ! ferme ses yeux.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

JE vous cherchois, seigneur. Un peu de violence
 M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
 Je l'avoue; et depuis que je vous ai quitté,
 J'en ai senti la force, et connu l'équité.
 J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
 A moi-même, en un mot, je devenois contraire;
 Que je relevois Troye, et rendois imparfait
 Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ai fait.
 Je ne condamne plus un courroux légitime;
 Et l'on vous va, seigneur, livrer votre victime. (1)

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,

(1) *Et l'on vous va, seigneur, livrer votre victime.*

Quelle révolution pour Oreste ! C'est là un vrai coup de théâtre, non tel que ceux qu'on admire aujourd'hui, mais tel que le génie seul peut en inventer, et dont la scène se passe dans le cœur.

C'est

C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

P Y R R H U S.

Oui, mais je veux, seigneur, l'assurer davantage.
 D'une éternelle paix Hermione est le gage,
 Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
 N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous. (1)
 Vous y représentez tous les Grecs et son père,
 Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
 Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
 J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

O R E S T E, à part.

Ah, Dieux!

(1) *Il sembloit qu'un spectacle si doux
 N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous.*

Pyrrhus ne peut ignorer l'amour d'Oreste pour Hermione.
 Il a dit, dans la troisième scène du premier acte :

« On dit qu'il a long-tems brûlé pour la princesse. »

et, quelques vers plus loin :

« Ah, qu'ils s'aiment, Phœnix ! J'y consens : Qu'elle parte,
 » Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte. »

Ici, ce prince brave Oreste sans aucune raison, sans aucun intérêt. L'ironie qu'il emploie n'est pas moins déplacée qu'elle n'est amère : il paroît que le poëte n'a eu égard qu'à l'effet de la situation, sans s'attacher aux convenances.

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

HÉ bien, Phœnix, l'amour est-il le maître? (1)
 Tes yeux refusent-ils encor de me connoître ?

(1) *Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?*

Rien de plus naturel et de mieux imaginé que cette irrésolution de Pyrrhus, qui croit avoir triomphé de sa passion : ces dépités, ces retours de tendresse, cette indifférence si mal déguisée ; tout cela est une excellente analyse d'un cœur amoureux. Cependant nous remarquerons que le développement de cette scène et des sentimens de Pyrrhus n'est souvent pas assez noble.

Louis Racine rapporte que Boileau lui avoua un jour qu'il avoit long-tems admiré cette scène, et qu'il avoit depuis changé de sentiment, ayant reconnu qu'elle ne s'accordoit point avec la majesté du cothurne.

Rousseau, qui étoit le disciple de Boileau, dit à peu près la même chose dans une de ses lettres à M. Brossette : *J'ai toujours, dit-il, condamné cette scène en l'admirant, parce que, quelque belle qu'elle soit, elle est plutôt dans le genre comique ennobli, que dans le genre tragique.* Nous seroit-il permis d'opposer notre avis au sentiment de ces deux grands hommes ? N'est-il pas un point où les deux genres se touchent, et même se confondent ? N'est-il pas des occasions où la comédie s'élève au ton de la tragédie ? (La scène où le Misanthrope revient aux pieds de sa maîtresse est digne de la majesté du cothurne.) N'est-il point des situations où la tragédie s'abaisse au point où la comédie s'élève ? Il est vrai que dans

PHŒNIX.

Ah ! je vous reconnois ; et ce juste courroux , (1)
 Ainsi qu'à tous les Grecs , seigneur , vous rend à vous.
 Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile ,
 C'est Pyrrhus , c'est le fils et le rival d'Achille ,
 Que la gloire à la fin ramène sous ses lois ,
 Qui triomphe de Troye une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
 D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;

le tragique il faut que tout soit noble ; mais cette noblesse consiste alors dans le choix des expressions. Par exemple , lorsque Phœnix dit , *page 69 , vers 11* :

« Commencez donc , seigneur , à ne m'en parler plus ».

le parterre sourit ordinairement , parce que cette réflexion , ainsi exprimée , jète du ridicule sur l'opiniâtreté de Pyrrhus à parler toujours de celle qu'il veut oublier. Mais lorsque ce même Phœnix dit :

« Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit » !

on ne rit plus , parce que le confident n'a point ici l'air de railler Pyrrhus. Au surplus , ce n'est qu'un doute que nous offrons au public ; c'est à lui à décider.

(1) *Ah ! je vous reconnois ; et ce juste courroux :*

Racine a retranché ici les quatre vers suivans :

- « Et qui l'auroit pensé , qu'une si noble audace ,
- » D'un long abaissement prendroit sitôt la place ;
- » Que l'on pût sitôt vaincre un poison si charmant ?
- » Mais Pyrrhus , quand il veut , sait vaincre en un moment.
- » Ce n'est plus , » etc.

Et mon cœur , aussi fier que tu l'as vu soumis ,
 Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis. (1)
 Considère , Phœnix , les troubles que j'évite ,
 Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite ,
 Que d'amis , de devoirs j'allois sacrifier ,
 Quels perils ! Un regard m'eût tout fait oublier.
 Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle.
 Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

P H O E N I X .

Oui , je bénis , seigneur , l'heureuse cruauté
 Qui vous rend

P Y R R H U S .

Tu l'as vu : comme elle m'a traité !
 Je pensois , en voyant sa tendresse alarmée ,
 Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
 J'allois voir le succès de ses embrassemens ;
 Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportemens.
 Sa misère l'aigrit ; et , toujours plus farouche ,
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
 Vainement à son fils j'assurois mon secours :
 C'est Hector , disoit-elle , en l'embrassant toujours ;
 Voilà ses yeux , sa bouche , et déjà son audace ; (2)

(1) *Et mon cœur , aussi fier que tu l'as vu soumis ,
 Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.*

Un cœur aussi fier qu'on l'a vu soumis , qui croit avoir vaincu mille ennemis dans l'amour , offre plutôt en cet endroit une subtilité qu'un sentiment.

(2) *C'est Hector , disoit-elle , en l'embrassant toujours ;
 Voilà ses yeux , sa bouche , et déjà son audace , etc.*

C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.
Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour,
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX.

Sans doute, c'est le prix que vous gardoit l'ingrate.
Mais laissez-la, seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte.
Sa beauté la rassure ; et , malgré mon courroux ,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux .
Je la verrois aux miens , Phœnix , d'un œil tranquille ;
Elle est veuve d'Hector , et je suis fils d'Achille .
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus .

PHŒNIX.

Commencez donc, seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione ; et, content de lui plaire,
Oubliez, à ses pieds, jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?

Vers imités de Virgile :

*O mihi sola mei super Astyanactis imago !
Sic oculos , sic ille manus , sic ora ferebat .*

On trouve la même imitation dans Pradon ; mais pour faire
juger de la façon dont elle est rendue , nous ne citerons que
ce vers :

Je voyois
Mon Hector tout entier éclater sur son front.

Il ne l'aime que trop. (1)

P Y R R H U S.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

P H O E N I X.

Quoi ! toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe, ô dieux ! sa joie ou son dépit ?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ?

P Y R R H U S.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.
Ma colère, à ses yeux, n'a paru qu'à demi.
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

P H O E N I X.

Allez, seigneur, vous jeter à ses pieds.
Allez, en lui jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

(1) *Il ne l'aime que trop.*

Voilà, selon nous, un trait de génie. Pyrrhus, rebuté par les rigueurs d'Andromaque, se détermine à épouser Hermione. Son confident soupçonne qu'Oreste en est aimé. Pyrrhus ne l'écoute point, il ne voit qu'Andromaque, il n'est occupé que de l'impression que peut faire sur elle son mariage avec Hermione.

P Y R R H U S.

Je le vois bien , tu crois que , prêt à l'excuser ,
Mon cœur court après elle , et cherche à s'apaiser.

P H O E N I X.

Vous aimez , c'est assez.

P Y R R H U S.

Moi l'aimer ? Une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte.
Sans parens , sans amis , sans espoir que sur moi ;
Je puis perdre son fils , peut-être je le dois
Étrangère que dis-je ? esclave dans l'Épire ,
Je lui donne son fils , mon ame , mon empire ;
Et je ne puis gagner , dans son perfide cœur ,
D'autre rang que celui de son persécuteur ?
Non , non , je l'ai juré ; ma vengeance est certaine.
Il faut bien une fois justifier sa haine.
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeller ?
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !
Elle en mourra , Phœnix , et j'en serai la cause ;
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

P H O E N I X.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ?
Que ne consultiez-vous tantôt votre foiblesse ?

P Y R R H U S.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.

Crains-tu pour ma colère un si foible combat? (1)
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.

(1) *Crains-tu pour ma colère un si foible combat? etc.*

Nous remarquerons que cette scène est le pendant de la première de cet acte. Hermione montre à sa confidente les mêmes sentimens que Pyrrhus fait voir à Phœnix. Nous allons les rapprocher,

HERMIONE a dit :

« Si je le hais, Cléone ! il y va de ma gloire.

et PYRRHUS dit :

» Moi, l'aimer ? Une ingrata ;

» Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte.

HERMIONE.

» Ah ! laisse à ma fureur le tems de croître encore,

» Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer.

PYRRHUS.

» Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.

» Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi.

» Elle ignore à quel point je suis son ennemi, etc.

HERMIONE.

» Crois que je n'aime plus. Vante-moi ma victoire.

» Crois que, dans son dépit, mon cœur est endurci ;

» Hélas ! et, s'il se peut, fais-le moi croire aussi.

PYRRHUS.

» Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.

» D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;

» Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,

» Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis, etc. »

Quelle fécondité d'imagination il faut avoir pour revêtir de nuances si différentes des sentimens, qui sont les mêmes pour le fond !

Allons ; à tes conseils , Phœnix , je m'abandonne ?
Faut-il livrer son fils ? Faut-il voir Hermione ? (1)

PHŒNIX.

Oui ; voyez-la , seigneur ; et , par des vœux soumis ,
Protestez-lui

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

(1) *Faut-il livrer son fils ? Faut-il voir Hermione ?*

Pyrrhus vient de dire : *j'abandonne son fils* ; et maintenant il hésite à le faire. Ces flux et reflux sont le vrai caractère des passions violentes , et conséquemment le vrai ressort de la tragédie.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

MODÉREZ donc, seigneur, cette fureur extrême.
 Je ne vous connois plus. Vous n'êtes plus vous-même.
 Souffrez.....

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison ;
 Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
 C'est traîner trop long-tems ma vie et mon supplice.
 Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse. (1)
 Le dessein en est pris, je le veux achever.
 Oui, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever,
 J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
 Que croira-t'on de vous, à voir ce que vous faites ?

(1) *Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.*

Voilà un vers bien tragique, il annonce un dénouement sanglant.

Dissimulez. Calmez ce transport inquiet. (1)
 Commandez à vos yeux de garder le secret.
 Ces gardes , cette cour , l'air qui nous environne ,
 Tout dépend de Pyrrhus , et sur-tout d'Hermione.
 A ses regards , sur-tout , cachez votre courroux.
 O dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

O R E S T E.

Que sais-je ? de moi-même étois-je alors le maître ?
 La fureur m'emportoit , et je venois peut-être
 Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

P Y L A D E.

Et quel étoit le fruit de cet emportement ? (2)

O R E S T E.

Et quelle ame , dis-moi , ne seroit éperdue
 Du coup dont ma raison vient d'être confondue ?
 Il épouse , dit-il , Hermione demain ;
 Il veut , pour m'honorer , la tenir de ma main.
 Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare !....

P Y L A D E.

Vous l'accusez , seigneur , de ce destin bizarre ;

(1) *Dissimulez. Calmez ce transport inquiet.*

On lisoit d'abord :

« Faites taire , seigneur , ce transport inquiet. »

(2) *Et quel étoit le fruit de cet emportement ?*

V A R I A N T E.

« Et quel étoit le fruit de son emportement ? »

Cependant, tourmenté de ses propres desseins ;
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

O R E S T E.

Non, non, je le connois, mon désespoir le flatte.
Sans moi, sans mon amour, il dédaignoit l'ingrate.
Ses charmes jusques-là n'avoient pu le toucher.
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.
Ah, dieux ! c'en étoit fait. Hermione gagnée,
Pour jamais de sa vue alloit être éloignée.
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus.
Ses yeux s'ouvroient, Pylade ; elle écoutoit Oreste ;
Lui parloit, le plaingnoit..... un mot eût fait le reste.

P Y L A D E.

Vous le croyez.

O R E S T E.

Hé quoi ! ce courroux enflammé,
Contre un ingrat

P Y L A D E.

.....
Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée ;
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût point retardée ?
M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits, (1)

(1) *Lassé de ses trompeurs attraits ,
Au lieu de l'enlever, fuyez la pour jamais.*

On lisoit dans les premières éditions :

« *Lassé de ses trompeurs attraits ,
» Au lieu de l'enlever, seigneur, je la fuirais. »*

L'hémistiche du premier vers est un peu dur. Cette

Au lieu de l'enlever , fuyez la pour jamais.
 Quoi ! votre amour se veut charger d'une furie ,
 Qui vous détestera ; qui , toute votre vie ,
 Regrettant un hymen tout prêt à s'achever ,
 Voudra

O R E S T E .

C'est pour cela que je veux l'enlever.
 Tout lui rioit , Pylade ; et moi , pour mon partage ,
 Je n'emporterois donc qu'une inutile rage ?
 J'irois loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
 Non , non , à mes tourmens je veux l'associer.
 C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
 Je prétends qu'à mon tour , l'inhumaine me craigne ;
 Et que ses yeux cruels , à pleurer condamnés ,
 Me rendent tous les noms que je leur ai donnés. (1)

P Y L A D E .

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade !
 Oreste ravisseur !

O R E S T E .

Et qu'importe , Pylade ?
 Quand nos états vengés jouiront de mes soins ,
 L'ingrate de mes pleurs jouira-t'elle moins ?

remarque doit servir à montrer combien on doit être sur ses gardes en écrivant , puisque Racine , le poète le plus exact , a quelquefois laissé échapper des incorrections.

(1) *Et que ses yeux cruels , à pleurer condamnés ,
 Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.*

Comment des yeux peuvent-ils rendre des noms qu'on leur a donnés ?

Et que me servira que la Grèce m'admire ;
 Tandis que je serai la fable de l'Épire ?
 Que veux-tu ? Mais , s'il faut ne te rien déguiser ,
 Mon innocence enfin commence à me peser. (1)
 Je ne sais , de tout tems , quelle injuste puissance
 Laisse le crime en paix , et poursuit l'innocence.
 De quelque part sur moi que je tourne les yeux ,
 Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
 Méritons leur courroux , justifions leur haine ,
 Et que le fruit du crime en précède la peine.
 Mais toi , par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
 Détourner un courroux qui ne cherche que moi ?
 Assez et trop long-tems mon amitié t'accable.
 Évite un malheureux , abandonne un coupable.
 Cher Pylade , crois-moi , ta pitié te séduit. (2)
 Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
 Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne :
 Va-t'en.

P Y L A D E .

Allens , seigneur , enlevons Hermione ;
 Au travers des périls , un grand cœur se fait jour.

(1) *Mon innocence enfin commence à me peser.*

Ce vers , et les deux suivans , peignent bien Oreste en proie à une sombre mélancolie , toujours occupé de desseins funestes , et prévenu qu'un mauvais destin le poursuit. De plus , ces vers préparent très-bien la catastrophe.

(2) *Cher Pylade , crois-moi , ta pitié te séduit.*

V A R I A N T E .

« Cher Pylade , crois-moi , mon tourment me suffit. »

Que ne peut l'amitié conduite par l'amour !
 Allons de tous vos Grecs encourager le zèle. (1)
 Nos vaisseaux sont tout prêts , et le vent nous appelle.
 Je sais de ce palais tous les détours obscurs ;
 Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
 Et cette nuit , sans peine , une secrète voie
 Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

O R E S T E.

J'abuse , cher ami , de ton trop d'amitié :
 Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié.
 Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime ;
 Que tout le monde hait , et qui se hait lui-même.
 Que ne puis-je , à mon tour , dans un sort plus heureux !...

P Y L A D E.

Dissimulez , seigneur ; c'est tout ce que je veux.
 Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate.
 Oubliez jusques-là qu'Hermione est ingrate ;
 Oubliez votre amour. Elle vient , je la vois.

O R E S T E.

Va-t'en. Réponds-moi d'elle , et je réponds de moi.

(1) *Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.*

Ce vers annonce ce qui doit occuper Pylade jusqu'à la fin de la pièce , lequel ne reviendra qu'à la dernière scène du cinquième acte , pour dire , *il faut partir* ; et alors Pyrrhus sera assassiné. Racine a très-bien fait d'éloigner Pylade ; sa présence n'auroit fait que refroidir les belles scènes entre Hermione et Oreste.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

O R E S T E.

Hé bien, mes soins vous ont rendus votre conquête.
J'ai vu Pyrrhus, madame, et votre hymen s'apprête.

H E R M I O N E.

On le dit ; et de plus , on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer. (1)

O R E S T E.

Et votre ame à ses vœux ne sera point rebelle ?

H E R M I O N E.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle ?
Que sa flamme attendroit si tard pour éclater ?
Qu'il reviendrait à moi, quand je l'allois quitter ? (2)
Je veux croire, avec vous, qu'il redoute la Grèce ;
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse ;
Que mes yeux sur votre ame étoient plus absolus.

(1) *Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.*

Hermione n'a point à se plaindre d'Oreste ; la réponse qu'elle lui fait est une ironie sanglante et inutile.

(2) *Que sa flamme attendroit si tard pour éclater ?*

Qu'il reviendrait à moi, quand je l'allois quitter ?

Hermione n'écoute point Oreste, et cependant elle ne laisse point de lui répondre indirectement.

O R E S T E.

O R E S T E.

Non , madame , il vous aime , et je n'en doute plus.
 Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
 Et vous ne vouliez pas , sans doute , lui déplaire.

H E R M I O N E.

Mais que puis-je , seigneur ? On a promis ma foi.
 Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi ?
 L'amour ne règle pas le sort d'une princesse.
 La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
 Cependant je parlois , et vous avez pu voir
 Combien je relâchois , pour vous , de mon devoir.

O R E S T E.

Ah ! que vous saviez bien , cruelle.... Mais , madame , (1)
 Chacun peut , à son choix , disposer de son ame.
 La vôtre étoit à vous. J'espérois Mais enfin
 Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
 Je vous accuse aussi bien moins que la fortune ;
 Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ?
 Tel est votre devoir , je l'avoue ; et le mien
 Est de vous épargner un si triste entretien.

(1) *Ah ! que vous saviez bien , cruelle... Mais , madame ,*

A travers cette réponse modérée , la fureur d'Oreste n'en perce pas moins , mais avec la décence la plus régulière ; s'il s'emportoit devant Hermione , le spectateur se révolteroit contre lui. Les désespoirs amoureux ne réussissent au théâtre que dans les rôles de femme.

SCÈNE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

ATTENDOIS-TU, Cléone, un courroux si modeste ?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
 Je le plains d'autant plus, qu'auteur de son ennui,
 Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
 Comptez depuis quel tems votre hymen se prépare.
 Il a parlé, madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
 Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector,
 Qui, cent fois, effrayés de l'absence d'Achille,
 Dans leurs vaisseaux brûlans ont cherché leur asyle ;
 Et qu'on verroit encor, sans l'appui de son fils,
 Redemander Hélène aux Troyens impunis ?
 Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même ;
 Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'épouse, il m'aime.
 Mais qu'Oreste, à son gré, m'impute ses douleurs ;
 N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?
 Pyrrhus revient à nous ; hé bien, chère Cléone,
 Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?

Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter (1)
 Le nombre des exploits?....Mais qui les peut compter!
 Intrépide, et par-tout suivi de la victoire,
 Charmant, fidèle : enfin rien ne manque à sa gloire.
 Songe.....

C L É O N E.

Dissimulez. Votre rivale en pleurs
 Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

H E R M I O N E.

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon ame ?
 Sortons. Que lui dirois-je?

(1)

T'es-tu fait raconter

Le nombre des exploits?... Mais qui les peut compter !

Quoique cette réticence ne fasse pas un grand effet, elle n'est pas ici repréhensible; nous croyons cependant devoir remarquer qu'on hasarde trop cette figure dans nos tragédies modernes, où souvent elle n'est rien moins qu'une beauté. Elle doit être nécessaire, et non amenée par la contrainte du vers ou la gêne de la rime. Virgile en a usé modérément, et ces figures sont toujours chez lui très-bien placées. On connoît le *Quos ego*.... Racine lui-même en a fait de fort belles, entr'autres celle où Monime dit à Mithridate, en parlant de Xipharès :

Nous nous aimions... seigneur, vous changez de visage.

Acte IV. scène v.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE,
CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, madame,
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux,
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux ?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser. (1)
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée. (2)

(1) *Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser.*

VARIANT E.

« Par les mains de son père, hélas ! j'ai vu percer
» Le seul où mes regards prétendoient s'adresser ».

Ces vers sont très-beaux par le sentiment qui y règne,
mais ils pèchent par l'expression. Que signifie *un cœur où
des regards prétendent s'adresser* ?

(2) *Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.*

Ces vers sont imités de Virgile :

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit, ille habeat secum, servetque sepulchro.

Le premier à qui mon sort fut uni a enporté mes amours

Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour ,
 Madame, pour un fils , jusqu'où va notre amour. (1)
 Mais vous ne saurez pas , du moins je le souhaite ,
 En quel trouble mortel son intérêt nous jète ,
 Lorsque de tant de biens , qui pouvoient nous flatter ,
 C'est le seul qui nous reste , et qu'on veut nous l'ôter.
 Hélas ! lorsque , lassés de dix ans de misère ,
 Les Troyens en courroux menaçoient votre mère ,
 J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui ;
 Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
 Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
 Laissez-moi le cacher en quelque isle déserte.
 Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer.
 Et mon fils , avec moi , n'apprendra qu'à pleurer.

H E R M I O N E.

Je conçois vos douleurs : mais un devoir austère ,

dans le tombeau ; qu'elles y restent enfermées avec lui , et qu'il les y conserve à jamais. Liv. IV. vers 28 , traduction de l'abbé Desfontaines. Mais l'imitation est élégante , facile , naturelle ; personne n'a eu , comme Racine , le talent de traduire , ou plutôt de s'approprier les idées d'autrui.

(1) *Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour ,
 Madame , pour un fils jusqu'où va notre amour.*

Ces vers sont une espèce d'imitation des Trachiniennes de Sophocle ; Déjanire répond aux jeunes Trachiniennes :

Vous ignorez les chagrins que traîne après soi l'hyménée. Votre âge ne vous permet pas encore de les connoître ; mais vous saurez un jour , par votre propre expérience , les alarmes qu'excitent dans le cœur d'une tendre épouse l'absence d'un mari qu'elle aime , et la crainte de perdre des enfans chéris.

Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
 S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
 Vos yeux assez long-tems ont régné sur son ame.
 Faites-le prononcer, j'y souscrirai, madame.

S C È N E V.

A N D R O M A Q U E , C É P H I S E .

A N D R O M A Q U E .

Q U E L mépris la cruelle attache à ses refus !

C É P H I S E .

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
 Un regard confondroit Hermione et la Grèce
 Mais lui-même il vous cherche.

S C È N E V I.

P Y R R H U S , A N D R O M A Q U E , P H Œ N I X ,
C É P H I S E .P Y R R H U S , à *Phœnix*.

Où donc est la princesse ? (1)
 Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux ?

(1)

Où donc est la princesse ?

La princesse est Hermione. Pyrrhus feint de chercher la fille d'Hélène, quoiqu'il voie Andromaque. Cette feinte appartient à la comédie.

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE, à Céphise.

Tu vois le pouvoir de mes yeux. (1)

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Hélas! tout m'abandonne!

PHŒNIX.

Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné. (2)

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer; sa mort est résolue.

(1) *Tu vois le pouvoir de mes yeux.*

Ce vers ne peut échapper à Andromaque que par un mouvement de coquetterie, indigne également de son caractère et de la tragédie.

(2) *Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné.*

VARIANTE.

« Qu'attendez-vous? Forcez ce silence obstiné. »

Daigne-t'elle sur nous tourner au moins la vue ?
 Quel orgueil !

A N D R O M A Q U E .

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

P Y R R H U S .

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector. (1)

A N D R O M A Q U E , *se jettant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah , seigneur , arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?
 Si vous livrez le fils , livrez-leur donc la mère.
 Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
 Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ? (2)
 Sans espoir de pardon , m'avez-vous condamnée ? (3)

(1) *Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.*

Ce vers n'est qu'une feinte de la part de Pyrrhus , mais elle est à la fois petite et cruelle ; elle dégrade le caractère de Pyrrhus , qui ne doit pas , de sang-froid , insulter au malheur d'Andromaque.

(2) *Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
 Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ?*

On lisoit d'abord :

« Vos sermens m'ont tantôt juré tant d'amitié ;
 » Dieu ! n'en reste-t'il pas du moins quelque pitié ? »

(3) *Sans espoir de pardon , m'avez-vous condamnée ?*

M. l'abbé d'Olivet trouve que cette phrase est louche , en disant que cet *espoir de pardon* regarde Andromaque ; et que *vous m'avez condamné* regarde Pyrrhus. Nous pensons que

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira ; ma parole est donnée. (1)

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez , pour moi , tant de périls divers ?

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors , mes yeux se sont ouverts.

Sa grâce à vos desirs pouvoit être accordée ;

Mais vous ne l'avez pas seulement demandée.

C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah , seigneur ! vous entendiez assez

Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés.

Pardonnez , à l'éclat d'une illustre fortune , (2)

Ce reste de fierté qui craint d'être importune.

Vous ne l'ignorez pas : Andromaque , sans vous ,

N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux. (3)

c'est par ce mélange heureux de tours hardis que Racine a pu rendre notre langue poétique.

(1) *Phœnix vous le dira ; ma parole est donnée.*

Le premier hémistichè est un peu trop familier ; il tient trop de la conversation. Racine , à force d'être naturel , tombe quelquefois dans ce défaut.

(2) *Pardonnez , à l'éclat d'une illustre fortune , etc.*

Quels vers enchanteurs ! quelle harmonie ! et en même tems quelle noblesse !

(3) *Andromaque , sans vous ,*

N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.

Situation touchante , imaginée par Euripide , et copiée depuis par Sénèque :

Non, vous me haïssez ; et dans le fond de l'ame ,
 Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
 Ce fils même, ce fils , l'objet de tant de soins ,
 Si je l'avois sauvé , vous l'en aimeriez moins.
 La haine , le mépris , contre moi tout s'assemble ;
 Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
 Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
 Allons , Phœnix.

A N D R O M A Q U E .

Allons rejoindre mon époux.

C É P H I S E .

Madame ,

A N D R O M A Q U E , à Céphise.

Et que veux-tu que je lui dise encore ?
 Auteur de tous mes maux , crois-tu qu'il les ignore ?
 (à Pyrrhus.)

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
 J'ai vu mon père mort, et nos murs embrâsés : (1)

Je tombe à vos pieds , dit Andromaque à Ulysse , je les presse avec mes mains , ce que je n'ai jamais fait pour personne.

Troade , acte III. scène 1.

Racine est ici supérieur à ces deux poètes , en ce qu'il relève cette situation par la manière noble et naturelle dont elle est rendue.

(1) *J'ai vu mon père mort , et nos murs embrâsés : etc.*

Tableau dont on trouve encore l'esquisse dans Sénèque , qui lui-même l'avoit emprunté d'Euripide ou de Virgile :

J'ai vu , dit Mégare , des fils qui devoient un jour venger la

J'ai vu trancher les jours de ma famille entière ,
 Et mon époux sanglant , traîné sur la poussière ;
 Son fils , seul avec moi , réservé pour les fers.
 Mais que ne peut un fils ! Je respire , je sers.
 J'ai fait plus : je me suis quelquefois consolée
 Qu'ici , plutôt qu'ailleurs , le sort m'eût exilée ; (1)
 Qu'heureux , dans son malheur , le fils de tant de rois ,
 Puisqu'il devoit servir , fût tombé sous vos lois.
 J'ai cru que sa prison deviendrait son asyle.
 Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille.
 J'attendois , de son fils , encor plus de bonté.
 Pardonne , cher Hector , à ma crédulité !
 Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
 Malgré lui-même , enfin , je l'ai cru magnanime.
 Ah ! s'il l'étoit assez , pour nous laisser du moins
 Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins ;
 Et que , finissant là sa haine et nos misères ,
 Il ne séparât point des dépouilles si chères !

*mort de leur père , périr sous le glaive meurtrier d'un barbare ,
 et le dernier rejeton du sang de Cadmus entrer avec eux dans
 la nuit du tombeau. Hercule furieux , acte II. scène 1.*

Andromaque semble faire entendre que son père a été tué
 par Pyrrhus ; c'est une adresse du poëte , pour rendre moins
 praticable l'hymen de cette princesse avec son vainqueur.

(1) *Je me suis quelquefois consolée*

Qu'ici , plutôt qu'ailleurs , le sort m'eût exilée.

Avec quel art , et pourtant avec quelle noblesse Andro-
 maque s'efforce d'attendrir son maître ! Elle a trouvé le secret
 de flatter Pyrrhus sans bassesse , et sans trahir son époux.

Il n'y eut que Racine qui fût capable de ces finesses.

Va m'attendre , Phœnix. (1)

S C È N E V I I.

PYRRIUS , ANDROMAQUE , CÉPHISE.

P Y R R I U S.

MADAME, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
 Oui, je sens à regret, qu'en excitant vos larmes,
 Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
 Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
 Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux.
 Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
 S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
 Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
 Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
 A le sauver enfin, c'est moi qui vous convie.
 Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
 Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
 Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
 Je sais de quels sermens je romps pour vous les chaînes,
 Combien je vais sur moi faire éclater de haines.

(1) *Va m'attendre, Phœnix.*

Pyrrhus avoit dit à son confident qu'il *verroit* Andromaque à ses pieds d'un œil tranquille; il va bientôt se jeter aux siens: il ne veut pas que Phœnix soit témoin de sa foiblesse.

Je renvoie Hermione , et je mets sur son front ,
 Au lieu de ma couronne , un éternel affront.
 Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête ;
 Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
 Mais ce n'est plus , madame , une offre à dédaigner ;
 Je vous le dis , il faut ou périr , ou régner. (1)
 Mon cœur , désespéré d'un an d'ingratitude ,
 Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
 C'est craindre , menacer , et gémir trop long-tems.
 Je meurs si je vous perds , mais je meurs si j'attends.
 Songez-y , je vous laisse ; et je viendrai vous prendre
 Pous vous mener au temple où ce fils doit m'attendre ;
 Et là , vous me verrez soumis , ou furieux ,
 Vous couronner , madame , ou le perdre à vos yeux.

(1) *Mais ce n'est plus , madame , une offre à dédaigner ;
 Je vous le dis , il faut ou périr , ou régner.*

Ces détails honteux et avilissans de la passion du fils d'Achille , donnèrent lieu à plusieurs personnes , et même au grand Condé , de dire que *Pyrrhus étoit un malhonnête homme*. En effet , il ne tenoit qu'au poëte de faire faillir Pyrrhus avec un peu moins de réflexion. Ce sont sur-tout les foiblesses préméditées qui révoltent dans un grand personnage , parce qu'alors elles tiennent de la bassesse.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

JE vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grèce, (1)
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidelle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur ? (2)

(1) *Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Grèce,*

VARIANTE.

« Hé bien, je vous l'ai dit, qu'en dépit de la Grèce. »

(2) *Quoi ! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur ?*

Dans l'Hercule furieux de Sénèque, Mégare dit à peu près la même chose : *Je serois unie par l'hyménée au meurtrier de mon père.* Acte II. scène III.

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils que les Grecs vous ravissent.
 Pensez-vous, qu'après tout, ses mânes en rougissent?
 Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux,
 Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux;
 Qui foule aux pieds, pour vous, vos vainqueurs en colère;
 Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son père;
 Qui dément ses exploits, et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
 Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
 Et traîné, sans honneur, autour de nos murailles?
 Dois-je oublier mon père, à mes pieds renversé,
 Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé? (1)
 Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle, (2)

(1) *Dois-je oublier mon père, à mes pieds renversé,
 Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?*

Image empruntée de Virgile :

Priamumque per aras
 Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.

*Je vis, dit Énée, le malheureux Priam couvrir de son sang
 l'autel sur lequel il avoit allumé le feu sacré. Liv. II. v. 501.*

(2) *Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
 Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.*

Ce morceau admirable est imité du second livre de Virgile, lorsque Pyrrhus, la hache à la main, enfonce les portes du palais embrasé de Priam, et fait tomber sous ses coups toute la famille du roi des Troyens. Rien n'approche de cette description de Racine; quel groupe d'images!

Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
 Figure-toi, Pyrrhus, les yeux étincelans,
 Entrant à la lueur de nos palais brûlans ;
 Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
 Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
 Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
 Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans.
 Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue.
 Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue : (1)
 Voilà par quels exploits il sut se couronner :
 Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.
 Non, je ne serai point complice de ses crimes.
 Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
 Tous mes ressentimens lui seroient asservis !

C É P H I S E .

Hé bien, allons donc voir expirer votre fils.
 On n'attend plus que vous.... Vous frémissez, madame !

A N D R O M A Q U E .

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame !
 Quoi, Céphise ! j'irai voir expirer encor
 Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector ?
 Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage ?

(1) *Peins-toi, dans ces horreurs, Andromaque éperdue.*

Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.

Dans ce tableau, dit M. Marmontel, les yeux d'Andromaque ne se détachent point de Pyrrhus. Elle ne distingue que lui. Tout le reste est confus et vague. C'est ainsi que tout doit être relatif et subordonné à l'intérêt qui domine dans le moment de la narration. Poétique Française, tome II. page 127.

Hélas , il m'en souvient ! le jour que son courage (1)
 Lui fit chercher Achille , ou plutôt le trépas ,
 Il demanda son fils , et le prit dans ses bras :
 Chère épouse , dit-il , en essuyant mes larmes ,
 J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
 Je te laisse mon fils pour gage de ma foi ;
 S'il me perd , je prétends qu'il me retrouve en toi.
 Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère ,
 Montre au fils à quel point tu chérissais le père.
 Et je puis voir répandre un sang si précieux ?
 Et je laisse avec lui périr tous ses ayeux ?
 Roi barbare , faut-il que mon crime l'entraîne ?
 Si je te hais , est-il coupable de ma haine ?
 T'a-t'il de tous les siens reproché le trépas ?
 S'est-il plaint , à tes yeux , des maux qu'il ne sent pas ? (2)
 Mais cependant , mon fils , tu meurs , si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.

(1) *Hélas ! il m'en souvient , le jour que son courage
 Lui fit chercher Achille , ou plutôt le trépas ,
 Il demanda son fils , etc.*

Racine , qui savoit profiter de tout , n'a pas manqué de placer ici le tableau que trace Homère des adieux d'Hector et d'Andromaque ; mais il consulta moins son modèle , que son propre sujet.

On lisoit d'abord :

« Hélas , je m'en souviens ! le jour que son courage , »

(2) *S'est-il plaint , à tes yeux , des maux qu'il ne sent pas ?*

Cette image touchante est due à Sénèque , qui suppose pareillement qu'Asryanax est trop jeune pour sentir l'horreur du trépas qui le menace.

Je l'en puis détourner , et je t'y vais offrir :

Non , tu ne mourras point , je ne puis le souffrir.

Allons trouver Pyrrhus. Mais , non.... Chère Céphise ,
Va le trouver pour moi.

C É P H I S E .

Que faut-il que je dise ?

A N D R O M A Q U E .

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort.....

Crois-tu que , dans son cœur , il ait juré sa mort ?

L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

C É P H I S E .

Madame , il va bientôt revenir en furie.

A N D R O M A Q U E .

Hé bien , va l'assurer.....

C É P H I S E .

De quoi ? De votre foi ?

A N D R O M A Q U E .

Hélas ! pour la promettre , est-elle encore à moi ?

O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père ! (1)

O mon fils , que tes jours coûtent cher à ta mère !

Allons.

(1) *O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !*

Ceci est imité de l'Andromaque d'Euripide.

Le père d'Andromaque étoit Eetion , roi de Thèbes en Cilicie , qui fut tué de la main d'Achille.

CÉPHISE.

Où donc, madame, et que résolvez-vous ?

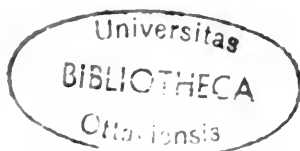
ANDROMAQUE.

Allons, sur son tombeau, consulter mon époux. (1)

(1) *Allons, sur son tombeau, consulter mon époux.*

C'est par ce coup de l'art que Racine a su reculer encore la catastrophe que le spectateur attend avec impatience, et qu'il croyoit être prête à se faire.

Fin du troisième Acte.



 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah, je n'en doute point ! C'est votre époux, madame,
 C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame.
 Il veut que Troye encor se puisse relever,
 Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
 Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
 Madame ; il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
 Croyez-en ses transports. Père, sceptre, alliés,
 Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
 Sur lui, sur tout son peuple, il vous rend souveraine.
 Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
 Déjà contre les Grecs, plein d'un noble courroux,
 Le soin de votre fils le touche autant que vous ;
 Il prévient leur fureur ; il lui laisse sa garde ;
 Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
 Mais tout s'apprête au temple ; et vous avez promis...

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue
 Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.

Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés ;
Et vos embrassemens ne seront plus comptés.

Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître , (1)
Non plus comme un esclave élevé pour son maître ,
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois !

A N D R O M A Q U E .

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

C É P H I S E .

Que dites-vous ? O dieux !

A N D R O M A Q U E .

O, ma chère Céphise,
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux. (2)
Quoi donc ! as-tu pensé qu'Andromaque infidelle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
Et que de tant de morts réveillant la douleur ,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur ?

(1) *Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître !*

Si l'on prononce *croître*, en faisant sentir l'o, ce mot ne peut rimer avec *maître* ; il faut donc nécessairement prononcer *crâître*, comme s'il étoit écrit par un a ; et alors on sent combien il est ridicule de prononcer d'une façon et d'écrire d'une autre.

(2) *Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux.*

Il faut, ou *mais à mon tour j'ai cru*, ou *mais j'ai cru qu'à ton tour*. Nous croyons même que cette dernière façon est la plus naturelle ; mais Racine a voulu vraisemblablement éviter cette cacophonie, *j'ai cru qu'à ton tour tu*.

Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
 Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre.
 Pyrrhus, en m'épousant, s'en déclare l'appui ;
 Il suffit. Je veux bien m'en reposer sur lui.
 Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
 Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
 Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor ;
 Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
 Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
 Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie.
 Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
 L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
 Mais aussitôt, ma main, à moi seule funeste,
 D'une infidelle vie abrègera le reste ;
 Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je dois
 A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
 Voilà de mon amour l'innocent stratagème, (1)
 Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.

(1) *Voilà de mon amour l'innocent stratagème.*

Le spectateur auroit vu avec peine Andromaque, cette veuve si fidelle, épouser Pyrrhus, le destructeur de tous les siens ; mais il falloit quelle sauvât son fils. Racine s'étoit engagé dans un labyrinthe dont il n'est sorti que par une fausse issue. Comment penser que Pyrrhus deviendra l'appui d'Ashtyanax, uniquement parce qu'il a épousé sa mère, quand il verra que cette femme, qu'il a recherchée avec tant de fureur, a mieux aimé se donner la mort que de partager sa couronne ? Racine, qui connoissoit son talent pour le pathétique, a plus visé à l'effet qu'à la vérité ; il a cru que la fausseté du moyen échapperait aux yeux du spectateur attendri.

J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux. (1)

C É P H I S E.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre.....

A N D R O M A Q U E.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor ;
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi.
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi. (2)
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ; (3)
Dis-lui, qu'avant ma mort je lui fus engagée ;
Que ses ressentimens doivent être effacés,
Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
Fais connoître à mon fils les héros de sa race ; (4)

(1) *Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.*

C'étoit un devoir qu'on rendoit chez les Grecs et les Romains ; on en chargeoit ordinairement celui ou celle qu'on aimoit davantage, et en qui on avoit plus de confiance.

(2) *S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.*

V A R I A N T E.

« S'il le faut, je consens que tu parles de moi. »

(3) *Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;*

Où je me suis rangée est le mot propre, et ne dit ni plus ni moins que ce qu'il doit dire.

(4) *Fais connoître à mon fils les héros de sa race ; etc.*

Racine enchérit sur son modèle. Andromaque dit ici à sa

Autant que tu pourras , conduis-le sur leur trace.
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté ;
 Plutôt ce qu'ils ont fait , que ce qu'ils ont été. (1)
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;
 Et , quelquefois aussi , parle-lui de sa mère.
 Mais qu'il ne songe plus , Céphise , à nous venger ;
 Nous lui laissons un maître , il le doit ménager. (2)

confidente , ce que dans le grec elle adresse à Molossus : *O mon fils , lui dit-elle , c'est pour toi que je me sacrifie ; si la pitié te laisse vivre , souviens-toi d'une mère ; et si tu revois un père , raconte-lui , en arrosant son visage de pleurs , jusqu'où j'ai porté la tendresse pour toi.*

(1) *Plutôt ce qu'ils ont fait , que ce qu'ils ont été. etc.*

Ce vers est imité de Virgile , qui , à son tour , l'a pris dans l'Ajax de Sophocle. On nous a confié deux exemplaires de ce poëte grec , où Racine a écrit de sa main plusieurs observations. Dans un de ces exemplaires on trouve ces deux vers , qui rendent la pensée de Sophocle et de Virgile :

O mon fils ! sois un jour plus heureux que ton père !

Du reste avec honneur tu lui peux ressembler.

Le père Brumoy prétend que ces vers sont imités de l'Andromaque d'Euripide ; nous n'y voyons qu'une ressemblance très-indirecte ; que Racine les ait imités ou non , ils n'en sont pas moins heureux ; personne avant lui n'écrivoit avec cette élégance continue , et nous doutons qu'il vienne quelqu'un qui puisse l'égaliser. Il n'y a ici ni figures , ni épithètes ; ce sont des sentimens exprimés de la manière la plus simple et la plus élégante.

(2) *Nous lui laissons un maître , il le doit ménager.*

Motifs touchans empruntés de la Troade de Sénèque , et que Longepierre a traduits presque littéralement dans sa Médée , lorsqu'il lui fait dire , en parlant à ses enfans :

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ;
 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
 Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même, en un jour,
 Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

C É P H I S E.

Hélas !

A N D R O M A Q U E.

Ne me suis point, si ton cœur, en alarmes,
 Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
 On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
 Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
 C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

Soumettons-nous, mes fils, cédonz à la fortune :
 Quittez cette fierté, près des rois importune ;
 Votre sort est changé, changez aussi de vœux ;
 L'abaissement, mes fils, convient aux malheureux.
 Oubliez votre sang, oubliez vos ancêtres ;
 Esclaves, apprenez à ménager des maîtres.

Ces vers, tout beaux qu'ils sont, ne sauroient soutenir la
 comparaison avec ceux de Racine.

SCÈNE II. (1)

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

NON, je ne puis assez admirer ce silence.
 Vous vous taisez, madame; et ce cruel mépris
 N'a pas du moindre trouble agité vos esprits!
 Vous soutenez, en paix, une si rude attaque,
 Vous qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andromaque!
 Vous qui, sans désespoir, ne pouviez endurer
 Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer!
 Il l'épouse. Il lui donne, avec son diadème,
 La foi que vous veniez de recevoir vous-même;
 Et votre bouche, encor muette à tant d'ennui, (2)
 N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui?
 Ah! que je crains, madame, un calme si funeste! (3)

(1) Il est à remarquer que la scène ne reste point vide, quoique les acteurs sortent et viennent sans se parler, parce que la sortie d'Andromaque est motivée et forcée par l'arrivée d'Hermione.

(2) *Et votre bouche, encor muette à tant d'ennui, Muette à tant d'ennui.* Le poète a voulu dire, qui garde le silence après tant de malheurs; mais son expression ne rend point son idée assez clairement.

(3) *Ah! que je crains, madame, un calme si funeste!* C'est une répétition du sentiment déjà exprimé dans la

Et qu'il vaudroit bien mieux

H E R M I O N E .

Fais-tu venir Oreste ? (1)

C L É O N E .

Il vient , madame , il vient ; et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger ,
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire .
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire .
Mais il entre .

troisième scène du troisième acte , où le poëte fait dire par Cléone :

« La douleur qui se tait n'en est que plus funeste »

M. de Voltaire a appliqué avec génie cette même pensée à la politique , dans ce beau vers :

Rien n'est si dangereux que César qui se tait.

trait caractéristique et sublime , qui prouve à quel point on peut être original en imitant.

(1) *Fais-tu venir Oreste ?*

Cette femme si emportée , si jalouse , qui , sur les moindres soupçons , éclatoit en reproches contre Pyrrhus ; qui triomphoit avec tant d'audace lorsqu'elle se flattoit de l'épouser , garde un morne silence lorsqu'il s'apprête à s'unir pour jamais avec Andromaque . Mais que son silence est éloquent ! c'est le comble de la douleur et de la rage .

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

O R E S T E.

AH, madame ! est-il vrai qu'une fois ,
 Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos lois ?
 Ne m'a-t'on point flatté d'une fausse espérance ?
 Avez-vous, en effet, souhaité ma présence ?
 Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés ,
 Veulent

H E R M I O N E.

Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

O R E S T E.

Si je vous aime ? O dieux ! Mes sermens, mes parjures ,
 Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures ,
 Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
 Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

H E R M I O N E.

Vengez-moi, je crois tout. (1)

O R E S T E.

Hé bien, allons, madame.

(1) *Vengez-moi, je crois tout.*

Ce discours vif et coupé convient parfaitement à l'agitation d'Hermione.

Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme. (1)
 Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
 Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon.
 De Troye en ce pays réveillons les misères;
 Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
 Partons, je suis tout prêt.

H E R M I O N E.

Non, seigneur, demeurons.
 Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
 Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence,
 J'irois attendre ailleurs une lente vengeance?
 Et je m'en remettrai au destin des combats,
 Qui peut-être, à la fin, ne me vengeroit pas?
 Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure: (2)
 Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
 Tous vos retardemens sont pour moi des refus.
 Courez au temple. Il faut immoler.....

O R E S T E.

Qui?

(1) *Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme.*

Encore un coup ne s'emploie plus guère que d'une manière absolue et par forme de parenthèse, pour signifier *je vous le répète, je vous le dis encore*. Ici cette expression signifie *une seconde fois*, et ne forme point de sens à part dans la phrase; ensorte que le sens grammatical de ce vers est, *mettre la Grèce en flamme encore un coup*, ce qui ne se dit point.

(2) *Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure:*

Ce vers n'est point harmonieux. Quel poète cependant l'est plus que Racine!

Pyrrhus.

O R E S T E.

Pyrrhus, madame ?

H E R M I O N E.

Hé quoi, votre haine chancelle ?
Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier ;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

O R E S T E.

Moi, je l'excuserois ? Ah ! vos bontés, madame ,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame !
Vengeons-nous, j'y consens, mais pard'autres chemins ;
Soyons ses ennemis , et non ses assassins.
Faisons de sa ruine une juste conquête.
Quoi ! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'état ,
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
Souffrez, au nom des dieux, que la Grèce s'explique ,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...

H E R M I O N E.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ? (1)
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée,

(1) *Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ?*

Quel orgueil ! Hermione croit accorder une grâce à Oreste en le choisissant pour assassiner Pyrrhus. En prose il faudroit, *que je l'aie condamné.*

Demande une victime à moi seule adressée ;
 Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;
 Que je le hais ; enfin , seigneur , que je l'aimai ?
 Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avoit su plaire ,
 Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour , ou mon père ;
 N'importe. Mais enfin , réglez-vous là-dessus.
 Malgré mes vœux , seigneur , honteusement déçus ,
 Malgré la juste horreur que son crime me donne ,
 Tant qu'il vivra , craignez que je ne lui pardonne.
 Doutez , jusqu'à sa mort , d'un courroux incertain ;
 S'il ne meurt aujourd'hui , je puis l'aimer demain.

O R E S T E.

Hé bien , il faut le perdre , et prévenir sa grâce. (1)
 Il faut.... Mais cependant , que faut-il que je fasse ?
 Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
 Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
 A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire ,
 Vous voulez , par mes mains , renverser un empire.
 Vous voulez qu'un roi meure , et , pour son châtiment ,
 Vous ne donnez qu'un jour , qu'une heure , qu'un moment.
 Aux yeux de tout son peuple , il faut que je l'opprime ;
 Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime.
 Je ne m'en défends plus. Et je ne veux qu'aller
 Reconnoître la place où je dois l'immoler.
 Cette nuit je vous sers , cette nuit je l'attaque.

(1) *Hé bien , il faut le perdre , et prévenir sa grâce.*

Il faut... Mais cependant , que faut-il que je fasse ?

Grâce , qui est long , ne peut rimer avec fasse , qui est bref.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque.
 Dans le temple déjà le trône est élevé ;
 Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
 Enfin, qu'attendez-vous ? Il vous offre sa tête.
 Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête.
 Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger.
 Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
 Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie ?
 Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie.
 Soulevez vos amis. Tous les miens sont à vous.
 Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous. (1).
 Mais quoi ! déjà leur haine est égale à la mienne ;
 Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
 Parlez. Mon ennemi ne vous peut échapper,
 Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
 Conduisez, ou suivez une fureur si belle ;
 Revenez tout couvert du sang de l'infidelle ;
 Allez ; en cet état, soyez sûr de mon cœur.

O R E S T E.

Mais, madame, songez.....

H E R M I O N E.

Ab, c'en est trop, seigneur !

(1) *Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.*

Cet *il* veut dire Pyrrhus. Hermione, occupée de sa passion, ne voit que celui qui en est l'objet ; elle ne se donne point la peine de le nommer ; elle s'imagine que tout le monde a le même intérêt qu'elle.

Tant de raisonnemens offensent ma colère.
 J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire ,
 Rendre Oreste content. Mais enfin , je vois bien
 Qu'il veut toujours se plaindre , et ne mériter rien.
 Partez. Allez ailleurs vanter votre constance ,
 Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
 De mes lâches bontés mon courage est confus ;
 Et c'est trop , en un jour , essayer de refus.
 Je m'en vais seule au temple , où leur hymen s'apprête ;
 Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
 Là , de mon ennemi je saurai m'approcher ;
 Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ;
 Et mes sanglantes mains , sur moi-même tournées ,
 Aussitôt , malgré lui , joindront nos destinées ;
 Et , tout ingrat qu'il est , il me sera plus doux
 De mourir avec lui , que de vivre avec vous.

O R E S T E.

Non , je vous priverai de ce plaisir funeste ,
 Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreste. (1)
 Vos ennemis , par moi , vont vous être immolés ,
 Et vous reconnoîtrez mes soins , si vous voulez.

H E R M I O N E.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite ,
 Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

(1) *Madame. Il ne mourra que de la main d'Oreste.*

Oreste sent très-bien qu'il seroit un crime , mais Oreste est passionné , et la passion ne raisonne pas ; il est à la fois tyrannisé par sa maîtresse , et par les destins qui le conduisent dans le crime.

SCÈNE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez, madame, et vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde, ou non, je songe à me venger. (1)
 Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
 Sur d'autres que sur moi, si je dois m'en remettre.
 Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens;
 Et je tiendrois mes coups bien plus sûrs que les siens.
 Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
 De retirer mon bras teint du sang du parjure;
 Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
 De cacher ma rivale à ses regards mourans! (2)

(1) *Que je me perde, ou non, je songe à me venger.*

Cléone disoit ici dans les premières éditions :

- « Mais que dis-je ? Eh ! plutôt permettez que j'espère ;
- » Excusez un amant que trouble sa misère,
- » Qui, tout prêt d'être heureux, envie encor le sort
- » D'un ingrat condamné par vous-même à la mort.

HERMIONE reprenoit.

« Je ne sais, etc. »

(2) *De cacher ma rivale à ses regards mourans !*

Ce vers est admirable, selon nous. Racine a eu l'art de faire frémir avec une petite ruse de coquette.

Ah ! si du moins , Oreste , en punissant son crime ,
Lui laissoit le regret de mourir ma victime !
Va le trouver. Dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat ,
Qu'on l'immole à ma haine , et non pas à l'état.
Chère Cléone , cours. Ma vengeance est perdue ,
S'il ignore , en mourant , que c'est moi qui le tue.

C L É O N E.

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je vois ?
O dieux ! qui l'auroit cru , madame ? C'est le roi.

H E R M I O N E.

Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui , ma Cléone ,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

S C È N E V.

P Y R R H U S , H E R M I O N E , P H Œ N I X.

P Y R R H U S.

Vous ne m'attendiez pas , madame ; et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien. (1)

(1) *Vous ne m'attendiez pas , madame ; et je vois bien
Que mon abord ici trouble votre entretien.*

Voilà de ces coups de théâtre admirables. Pyrrhus arrive à l'instant qu'Hermione a ordonné qu'on l'assassinât : que vont-ils se dire ? c'est ce que le spectateur va entendre. Quelque belles que soient de pareilles situations , un homme médiocre peut les trouver , et l'on voit souvent des tragédies modernes

Je ne viens point, armé d'un indigne artifice, (1)
 D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
 Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
 Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas.
 J'épouse une Troyenne. Oui, madame, et j'avoue
 Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
 Un autre vous diroit que, dans les champs Troyens,
 Nos deux pères, sans nous, formèrent ces liens,
 Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre,
 Nous fûmes, sans amour, attachés l'un à l'autre ;
 Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis :
 Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis ;

avoir quelque succès en faveur d'une, ou de deux situations brillantes : mais il n'appartient qu'à un génie du premier ordre, qu'à un grand maître comme Racine, de les amener avec art, et de les traiter avec cette force, avec cette vérité, avec cette éloquence, qui font encore plus de plaisir à la lecture, que la situation n'en a fait au théâtre.

(1) *Je ne viens point, armé d'un indigne artifice.*

Quand Pyrrhus a eu le dessein d'épouser Hermione, il ne s'est point donné la peine de le lui apprendre : c'est de la voix publique qu'elle en a été instruite ; et lorsqu'il veut la renvoyer, il vient lui-même lui annoncer la rupture de ses sermens. Il y auroit un peu d'inhumanité dans ce procédé, s'il venoit pour la braver ; mais il vient avouer ses torts avec la candeur et la franchise d'une belle ame.

M. de Voltaire prétend que c'est de la Pertharite de Corneille que Racine a pris l'idée des scènes de Pyrrhus et d'Andromaque, d'Oreste et d'Hermione. *Nouveaux mélanges philosophiques, III partie ; lettre de M. de Voltaire à M. l'abbé d'Olivet.*

Loin de les révoquer, je voulus y souscrire.
 Je vous vis avec eux arriver en Épire ;
 Et, quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
 Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux ,
 Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle ;
 Je voulus m'obstiner à vous être fidèle.
 Je vous reçus en reine ; et, jusques à ce jour ,
 J'ai cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour ;
 Mais cet amour l'emporte , et, par un coup funeste ,
 Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
 L'un par l'autre entraînés , nous courons à l'autel ,
 Nous jurer , malgré nous , un amour immortel.
 Après cela, madame , éclatez contre un traître ,
 Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
 Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux ,
 Il me soulagera peut-être autant que vous.
 Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures ;
 Je crains votre silence, et non pas vos injures :
 Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins , (1)
 M'en dira d'autant plus, que vous m'en direz moins.

H E R M I O N E.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice ,
 J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice ;
 Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel ,
 Vous vous abandonniez au crime en criminel.

(1) *Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins ,*

M'en dira d'autant plus, que vous m'en direz moins.

Ces deux vers, où paroît la prétention au bel esprit, gâtent un peu cette belle tirade.

Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
 Sous la servile loi de garder sa promesse ? (1)
 Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter ;
 Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
 Quoi ! sans que ni serment ni devoir vous retienne ,
 Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ?
 Me quitter, me reprendre, et retourner encor
 De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ?
 Couronner tour à tour l'esclave et la princesse ,
 Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce ?
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi ,
 D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
 Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être
 Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
 Vous veniez de mon front observer la pâleur, (2)
 Pour aller, dans ses bras, rire de ma douleur.

(1) *Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse, etc.*

Racine est le seul tragique, après Corneille dans *Nicomède*, qui se soit servi de l'ironie ; mais il nous semble qu'on pourroit en tirer un grand parti. Peut-être cette figure n'a-t'elle pas assez de noblesse, mais c'est au poëte à lui donner de la dignité. Celle-ci est, selon nous, sanglante, et on ne peut pas plus tragique.

(2) *Vous veniez de mon front observer la pâleur ,
 Pour aller, dans ses bras, rire de ma douleur.
 Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ; etc.*

On lisoit d'abord :

« Votre grand cœur, sans doute, attend après mes pleurs,
 » Pour aller, dans ses bras, jouir de mes douleurs ;
 » Chargé de tant d'honneur, il veut qu'on le revoie, etc. »

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
 Mais, seigneur, en un jour, ce seroit trop de joie.
 Et, sans chercher ailleurs des titres empruntés,
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
 Du vieux père d'Hector la valeur abattue (1)
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue ;
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,
 Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé ;
 Dans des ruisseaux de sang, Troye ardente plongée,
 De votre propre main Polyxène égorgée (2)
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
 Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

(1) *Du vieux père d'Hector la valeur abattue, etc.*

A ce morceau sublime de poésie, si l'on veut encore comparer quelques vers de Pradon, qui paroissent imités de Racine, on croira en voir la parodie :

Mais, seigneur, vous devez en savoir davantage :
 Le meurtre de Priam fut votre apprentissage ;
 Et bien loin d'ignorer tout ce que nous savons,
 Je parle à qui pourroit m'en donner des leçons.

Troade, acte II, scène III.

(2) *Dans des ruisseaux de sang, Troye ardente plongée ;
 De votre propre main Polyxène égorgée.*

Quand Hermione a cru que Pyrrhus revenoit à elle, elle ne l'a point vu que du côté le plus beau. Elle a dit plus haut :

« Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
 » Le nombre des exploits ?.. Mais qui les peut compter !
 » Intrépide, et par-tout suivi de la victoire,
 » Charmant, fidèle : enfin rien ne manque à sa gloire. »

A présent ce n'est plus cela ; Hermione vient à bout de réduire tous les exploits de Pyrrhus à deux ou trois lâchetés.

Madame , je sais trop à quels excès de rage
 La vengeance d'Hélène emporta mon courage,
 Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé ;
 Mais enfin , je consens d'oublier le passé.
 Je rends grâces au ciel , que votre indifférence
 De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
 Mon cœur , je le vois bien , trop prompt à se gêner ,
 Devoit mieux vous connoître , et mieux s'examiner.
 Mes remords vous faisoient une injure mortelle ;
 Il faut se croire aimé , pour se croire infidèle.
 Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers.
 Je crains de vous trahir , peut-être je vous sers.
 Nos cœurs n'étoient point faits dépendans l'un de l'autre ;
 Je suivois mon devoir , et vous cédiez au vôtre.
 Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé , cruel ? Qu'ai-je donc fait ?
 J'ai dédaigné , pour toi , les vœux de tous nos princes ;
 Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
 J'y suis encor , malgré tes infidélités ,
 Et malgré tous les Grecs , honteux de mes bontés,
 Je leur ai commandé de cacher mon injure.
 J'attendois en secret le retour d'un parjure.
 J'ai cru que tôt ou tard , à ton devoir rendu ,
 Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
 Je t'aimois inconstant , qu'aurois-je fait fidèle ? (1)

(1) *Je t'aimois inconstant , qu'aurois-je fait fidèle ?*

On a toujours excusé cette inexactitude grammaticale , en

Et même, en ce moment, où ta bouche cruelle
 Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
 Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
 Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
 Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
 Achevez votre hymen, j'y consens. Mais du moins,
 Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
 Pour la dernière fois je vous parle peut-être ;
 Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.
 Vous ne répondez point ! Perfide, je le vois, (1)
 Tu comptes les momens que tu perds avec moi. (2)
 Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne !

favor de la vivacité du sentiment et de l'énergie de l'expression. En effet, la phrase eût été languissante, s'il avoit fallu mettre, *qu'aurois-je fait, si tu eusses été fidèle ?* Il est certain qu'on ne peut briser plus heureusement les entraves étroites dont la langue française enchaîne la poésie.

(1) *Vous ne répondez point ! Perfide, je le vois.*

Tantôt Hermione tutoye Pyrrhus, tantôt elle lui dit *vous* ; ces différentes variations donnent beaucoup de vivacité à sa passion.

(2) *Tu comptes les momens que tu perds avec moi.*

L'adieu de Médée à Jason, dans Euripide, est à peu près semblable :

Va, dit-elle, retrouver ta nouvelle épouse ; je le vois, tu languis en son absence, et je l'arrête trop. Va, cours à l'autel, et hâte un hymen, qui, grâce aux dieux, te coûtera plus d'un repentir.

Tu lui parles du cœur (1), tu la cherches des yeux.
 Je ne te retiens plus , sauve-toi de ces lieux.
 Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée ;
 Va profaner des dieux la majesté sacrée.
 Ces dieux , ces justes dieux n'auront pas oublié
 Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
 Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne.
 Va , cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione. (2)

S C È N E V I.

P Y R R H U S , P H Œ N I X.

P H Œ N I X.

S E I G N E U R , vous l'entendez. Gardez de négliger
 Une amante en fureur, qui cherche à se venger.
 Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée ;
 La querelle des Grecs à la sienne est liée.
 Oreste l'aime encore ; et peut-être à ce prix

(1) *Tu lui parles du cœur.*

Expression neuve et hardie , dont Racine a embelli la langue.

(2) *Va , cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.*

La menace d'Hermione est assez positive pour engager Pyrrhus à se mêler d'une amante en fureur ; mais uniquement occupé d'Andromaque , il n'entend rien , il ne voit rien.

P Y R R U S.

Andromaque m'attend. Phœnix , garde son fils. (1)

(1) *Andromaque m'attend. Phœnix , garde son fils.*

Voilà le quatrième acte fini. Ce que nous y admirons le plus , c'est la manière avec laquelle le trouble va toujours croissant de scène en scène. Andromaque , à laquelle on s'intéresse , n'a consenti à donner sa main à Pyrrhus , que pour s'immoler aussitôt : Hermione a chargé Oreste du meurtre de Pyrrhus. Voilà deux acteurs dans le plus grand danger , que vont-ils devenir ?

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE, *seule.*

Où suis-je ! Qu'ai-je fait ! Que dois-je faire encore !
 Quel transport me saisit ! (1) Quel chagrin me dévore !
 Errante , et sans dessein , je cours dans ce palais.
 Ah ! ne puis-je savoir si j'aime , ou si je hais ?
 Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
 Sans pitié , sans douleur au moins étudiée ! (2)
 Ai-je vu ses regards se troubler un moment ? (3)

(1) *Où suis-je ! qu'ai-je fait ! que dois-je faire encore !
 Quel transport me saisit ! etc.*

Ce cinquième acte découvre le défaut de la pièce , la duplicité d'intrigue et d'intérêt : on y oublie presque entièrement Andromaque. Hermione seule emporte les derniers sentimens des spectateurs ; et les mouvemens violens qu'elle fait naître , semblent effacer l'impression qu'avoit laissée la douleur plus tranquille de la veuve d'Hector.

(2) *Sans pitié , sans douleur au moins étudiée !*

Quelque vérité qu'il y ait dans cette expression , peut-être la trouvera-t-on trop subtile et trop fine pour la tragédie , et sur-tout pour la situation violente d'Hermione.

(3) *Ai-je vu ses regards se troubler un moment ? etc.*
 Didon dit de même dans l'Énéïde , liv. IV. vers 569 :

Num fletu ingemuit nostro ? num lumina flexit ?
 Num lacrymas victus dedit ?

En ai-je pu tirer un seul gémissement ?

Muet à mes soupirs (1), tranquille à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?

Et je le plains encore ! Et, pour comble d'ennui, (2)

Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !

Je tremble au seul penser du coup qui le menace. (3)

Et, prêt à me venger, je lui fais déjà grâce !

Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux.

Qu'il périsse. Aussi bien il ne vit plus pour nous.

Le perfide triomphe, et se rit de ma rage.

Il pense voir en pleurs dissiper cet orage. (4)

Le barbare a-t'il été touché de mes pleurs ? a-t'il versé quelques larmes ? a-t'il daigné regarder son amante ?

On lisoit dans la première édition :

« L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ? »

(1) *Muet à mes soupirs,*

Expression hardie et heureuse. Un poète médiocre auroit mis *sourd à mes soupirs* ; mais Racine va plus loin, non-seulement Hermione veut que Pyrrhus entende ses soupirs, mais encore qu'il y réponde.

(2) *Et pour comble d'ennui,*

Ennui se prenoit autrefois pour *douleur*, pour *peines*, etc.

« *Quel triomphe pour lui,*

» *De voir mon infortune égaler son ennui !* »

on ne s'en sert plus aujourd'hui en ce sens.

(3) *Je tremble au seul penser du coup qui le menace.*

Penser, substantif, n'est plus d'usage ; nous n'en voyons pas la raison. La difficulté de faire entrer en vers les synonymes de ce mot, auroit dû le faire conserver.

(4) *Il pense voir en pleurs dissiper cet orage.*

Voilà un des grands mérites de Racine : il fait parler ses

Il croit que , toujours foible , et d'un cœur incertain ,
 Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
 Il juge encor de moi par mes bontés passées.
 Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.
 Triomphant dans le temple , il ne s'informe pas
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse , l'ingrat , cet embarras funeste.
 Non , non , encore un coup ; laissons agir Oreste.
 Qu'il meure (1) , puisqu'enfin il a dû le prévoir ,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir.
 A le vouloir ! Hé quoi ! c'est donc moi qui l'ordonne !
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione !
 Ce prince , dont mon cœur se faisoit autrefois ,
 Avec tant de plaisir , redire les exploits ;
 A qui même en secret je m'étois destinée ,
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée !
 Je n'ai donc traversé tant de mers , tant d'états , (2)

acteurs poétiquement , et jamais le poëte ne paroît ; il n'est point déclamateur lorsqu'il veut être éloquent ; il est toujours vrai , toujours naturel ; ses images naissent toujours de la passion ; ses maximes sont toujours fondues dans le sentiment.

(1) *Qu'il meure ,*

Cet *il* , selon l'ordre grammatical , se rapporte à Oreste ; mais selon le sens , c'est à Pyrrhus. Ce sens se présente si naturellement à l'esprit , qu'on ne peut en soupçonner un autre. C'est Pyrrhus seul qui occupe Hermione , c'est Pyrrhus seul qui doit mourir.

(2) *Je n'ai donc traversé tant de mers , tant d'états ,*

On a déjà remarqué que les monologues n'avoient rien de naturel lorsqu'ils étoient un peu longs : celui d'Hermione est

Que pour venir si loin préparer son trépas !
L'assassiner, le perdre ! Ah , devant qu'il expire !....(1)

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

AH ! qu'ai-je fait , Cléone , et que viens-tu me dire ?
Que fait Pyrrhus ?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux ;
Le plus fier des mortels , et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple , où son hymen s'apprête ,
Mener , en conquérant , sa nouvelle conquête ; (2)

dans ce cas. Sa douleur est trop vive pour lui permettre tant de discours : on pourroit encore lui reprocher des détails trop spirituels.

(1) *Ah , devant qu'il expire ! . . .*

Autrefois *devant* et *avant* s'employoient indifféremment l'un pour l'autre ; mais aujourd'hui on les distingue : *avant* est relatif au tems (comme le remarque M. l'abbé d'Olivet) ; on dit *avant votre départ* , et non *devant votre départ*. *Devant* est relatif au lieu ; *j'ai paru devant le roi* , mais on ne fait pas suivre la proposition *devant* du *que* comme celle d'*avant* Racine n'a point fait une faute ici , parce que cette manière de parler étoit en usage de son tems.

(2) *Je l'ai vu*

Mener , en conquérant , sa nouvelle conquête.

Cette sorte de jeux de mots n'est pas dans le goût de Racine.

Et d'un œil, où brilloient sa joie et son espoir, (1)
 S'enivrer, en marchant, du plaisir de la voir.
 Andromaque, au travers de mille cris de joie,
 Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troye ;
 Incapable toujours d'aimer et de haïr,
 Sans joie et sans murmure, elle semble obéir.

H E R M I O N E .

Et l'ingrat, jusqu'au bout il a poussé l'outrage !
 Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage ?
 Goûte-t'il des plaisirs tranquilles et parfaits ?
 N'a-t'il point détourné ses yeux vers le palais ?
 Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue ?
 L'ingrat a-t'il rougi, lorsqu'il t'a reconnue ?
 Son trouble avouoit-il son infidélité ?
 A-t'il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

C L É O N E .

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
 Semblent être, avec vous, sortis de sa mémoire.
 Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
 Il poursuit seulement ses amoureux projets.
 Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde, (2)

(1) *Et d'un œil, où brilloient sa joie et son espoir,*
 Dans la première édition ce vers étoit ainsi :

« Et d'un œil qui déjà dévorait son espoir, »

Subligny remarqua qu'un œil ne dévorait point son espoir,
 et Racine y substitua ce vers, qui laisse une belle image du
 triomphe de Pyrrhus.

(2) *Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde.*

Ces petits détails ne sont point inutiles ; ils apprennent au

Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
 Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès (1)
 Dans un fort éloigné du temple et du palais :
 Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

H E R M I O N E.

Le perfide ! il mourra Mais que t'a dit Oreste ?

C L É O N E.

Oreste, avec ses Grecs, dans le temple est entré.

H E R M I O N E.

Hé bien, à me venger n'est-il pas préparé ?

C L É O N E.

Je ne sais.

H E R M I O N E.

Tu ne sais ! Quoi donc, Oreste encore....

Oreste me trahit !

C L É O N E.

Oresté vous adore ;

Mais de mille remords son esprit combattu, (2)

Croit tantôt son amour, et tantôt sa vertu.

spectateur que Pyrrhus se livre tranquillement à la fureur d'Hermione, et au fer d'Oreste.

(1) *Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès*

Il faudroit, pour l'exactitude de la construction, *Phœnix même, qui l'a conduit (Astianax) exprès dans un fort éloigné du temple et du palais, en répond.*

(2) *Mais de mille remords son esprit combattu,*

Cette incertitude rend Oreste moins odieux, elle rend aussi le spectateur et Hermione inquiets sur ce qui doit arriver.

Il respecte , en Pyrrhus , l'honneur du diadème ;
 Il respecte , en Pyrrhus , Achille et Pyrrhus même.
 Il craint les Grecs , il craint l'univers en courroux ; (1)
 Mais il se craint , dit-il , soi-même plus que tous. (2)
 Il voudroit , en vainqueur , vous apporter sa tête.
 Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
 Enfin il est entré , sans savoir , dans son cœur ,
 S'il en devoit sortir coupable ou spectateur.

H E R M I O N E .

Non , non , il les verra triompher sans obstacle ;
 Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
 Je sais de quels remords son courage est atteint.
 Le lâche craint la mort , et c'est tout ce qu'il craint.
 Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière , (3)

(1) *Il craint les Grecs , il craint l'univers en courroux ;*
 Il y avoit d'abord :

« Il craint la Grèce , il craint l'univers en courroux. »

(2) *Mais il se craint , dit-il , soi-même plus que tous.*

Quoique plusieurs bons auteurs emploient souvent indifféremment *soi* ou *lui* , nous pensons , avec M. l'abbé d'Olivet , que c'est une faute , et que l'on dit très-bien *soi* , quand le sens présente un sens vague et indéfini , comme dans le *danger chacun ne craint que pour soi* , et que *lui* est mieux employé quand le sens est déterminé.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui.

(3) *Quoi ! sans qu'elle employât une seule prière ,*

Ce tour est imité du discours de Junon dans le premier livre de l'Énéide :

Mene incœpto desistere victam ?

Nec posse Italiâ Teucrorum avertere regem ?

Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière :
 Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,
 Virent périr vingt rois qu'ils ne connoissoient pas !
 Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
 Et je charge un amant du soin de mon injure ;
 Il peut me conquérir à ce prix, sans danger ;
 Je me livre moi-même, et ne puis me venger !
 Allons ; c'est à moi seule à me rendre justice.
 Que de cris de douleur le temple retentisse.
 De leur hymen fatal troublons l'événement ;
 Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
 Je ne choisirai point dans ce désordre extrême ;
 Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
 Je mourrai. Mais au moins ma mort me vengera ;
 Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

Pallas ne exurere classem

Argivum, atque ipsos potuit submergere Ponto,

Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei.

Ast ego, etc.

Faudra-t'il que j'abandonne mon entreprise ? et le chef des Troyens abordera-t'il, malgré moi, en Italie ?... Pallas aura pu embrâser la flotte des Grecs, ou la disperser, pour punir le seul Ajax qui l'avoit irritée. Et moi, etc.

SCÈNE III. (1)

ORÈSTE, HERMIONE, CLÉONE.

O R È S T E.

MADAME, c'en est fait, et vous êtes servie.
 Pyrrhus rend à l'autel son infidelle vie.

(1) Racine a supprimé dans cette scène les rôles de Céphise et d'Andromaque, qu'Oreste présentait enchaînée à Hermione; il a bien senti qu'en faisant commettre à ce prince une cruauté déplacée, la présence d'Andromaque ne pouvoit manquer aussi de diminuer l'intérêt qui résulte du récit qu'il fait, et de l'accueil étrange qu'il reçoit d'Hermione.

Cette scène commençoit ainsi dans la première édition :

- « Madame, c'en est fait. Partons en diligence;
 » Venez, dans mes vaisseaux, goûter votre vengeance.
 » Voyez cette captive; elle peut, mieux que moi,
 » Vous apprendre qu'Oreste a dégagé sa foi.

H E R M I O N E.

- » O dieux! c'est Andromaque!

A N D R O M A Q U E.

- » Oui, c'est cette princesse,
 » Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce,
 » Mais qui, jusques dans Sparte, ira vous braver tous,
 » Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.
 » Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
 » J'attends son châtement: car je vois bien qu'Oreste,
 » Engagé par votre ordre à cet assassinat,
 » Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.

H E R M I O N E.

Il est mort ! (1)

O R E S T E.

Il expire. Et nos Grecs irrités

Ont lavé, dans son sang, ses infidélités.

» Je ne m'attendois pas que le ciel en colère
 » Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
 » Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor,
 » Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
 » Vous avez trouvé seule une sanglante voie,
 » De suspendre en mon cœur le souvenir de Troye.
 » Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
 » Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis ;
 » Et ce que n'avoient pu prière ni menace,
 » Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
 » Je n'ai que trop, madame, éprouvé son courroux ;
 » J'aurois plus de sujet de m'en plaindre que vous.
 » Pour dernière rigueur, ton amitié cruelle,
 » Pyrrhus, à mon époux me rendoit infidelle ;
 » Je t'en allois punir : mais le ciel m'est témoin
 » Que je ne pousois pas ma vengeance si loin ;
 » Et sans verser ton sang, ni causer tant d'alarmes,
 » Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes, etc. »

(1) *Il est mort !*

Cette exclamation sombre et ténébreuse rappelle l'endroit sublime de Bossuet, qui s'écrie, dans son oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre : *Madame est morte . . .* et peint de même une consternation profonde. Dans la première édition, Hermione disoit :

« Quoi ! Pyrrhus est donc mort ?

O R E S T E.

Oui, nos Grecs irrités, etc. »

Je vous l'avois promis ; et quoique mon courage
 Se fit de ce complot une funeste image ,
 J'ai couru vers le temple , où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
 Pyrrhus m'a reconnu : mais , sans changer de face , (1)
 Il sembloit que ma vue excitât son audace ;
 Que tous les Grecs , bravés en leur ambassadeur ,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin , avec transport , prenant son diadème ,
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
Je vous donne , a-t'il dit , ma couronne et ma foi ,
Andromaque , réglez sur l'Épire et sur moi.
Je voue à votre fils une amitié de père ;
J'en atteste les dieux , je le jure à sa mère.
Pour tous mes ennemis je déclare les siens ,
Et je le reconnois pour le roi des Troyens.
 A ces mots , qui du peuple attiroient le suffrage ,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu par-tout envelopper , (2)
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

(1) *Pyrrhus m'a reconnu : mais , sans changer de face.*
Face ne se dit plus dans le genre noble ; nous ne savons pas trop pourquoi. Notre langue n'est déjà pas assez riche , sans chercher encore à l'appauvrir.

(2) *L'infidèle s'est vu par-tout envelopper.*

Ce n'est point Oreste qui va lâchement assassiner Pyrrhus qui est sans défense ; ce sont les *Grecs* qui , indignés de l'outrage que Pyrrhus leur fait en épousant une Troyenne , venue d'Hector et mère d'Ashtanax , fondent sur lui et le percent de coups. L'adresse que le poëte montre ici , rend Oreste plus

Chacun se disputoit la gloire de l'abattre. (1)
 Je l'ai vu dans leurs bras quelque tems se débattre ;
 Tout sanglant , à leurs coups vouloir se dérober ;
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber. (2)
 Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse ,
 Pour venir de ces lieux enlever ma princesse ;
 Et regagner le port , où bientôt nos amis
 Viendront , couverts du sang que je vous ai promis.

H E R M I O N E .

Qu'ont-ils fait !

O R E S T E .

Pardonnez à leur impatience ,
 Ils ont , je le vois bien , trahi votre vengeance.
 Vous vouliez que ma main portât les premiers coups ;

excusable ; il n'est pourtant pas innocent de son meurtre ;
 car , comme il le dit lui-même :

« C'est moi , dont l'ardeur leur a servi d'exemple. »

(1) *Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.*

Racine a emprunté d'Euripide l'idée de ce morceau : il y a
 supprimé des détails , qui n'auroient été d'aucun effet.

(2) *Mais enfin à l'autel il est allé tomber.*

Racine a retranché ici les vers suivans :

« Le Troyen est sauvé, Mais partons , le tems presse ;

» L'Épire tôt ou tard satisfera la Grèce.

» Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui

» Honorât mon triomphe , et répondît de lui.

» Du peuple épouvanté la foule fugitive

« M'a laissé sans obstacle enlever ma captive ,

» Et regagner ces lieux , où bientôt nos amis

» Viendront , couverts du sang que je vous ai promis. »

Qu'il sentît, en mourant, qu'il expiroit pour vous.
 Mais c'est moi, dont l'ardeur leur a servi d'exemple ;
 Je les ai, pour vous seule, entraînés dans le temple,
 Madame ; et vous pouvez justement vous flatter
 D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
 Vous seule avez poussé les coups.....

H E R M I O N E.

Tais-toi, perfide,
 Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
 Va faire, chez tes Grecs, admirer ta fureur ;
 Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
 Barbare, qu'as-tu fait ? Avec quelle furie
 As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
 Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
 Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ?
 Mais, parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
 Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t'il fait ? A quel titre ? (1)
 Qui te l'a dit ?

O R E S T E.

O dieux ! Quoi ! ne m'avez-vous pas
 Vous-même ici tantôt ordonné son trépas ?

H E R M I O N E.

Ah ! falloit-il en croire une amante insensée ?

(1) *Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t'il fait ? A quel titre ? etc.*

Quelle vivacité ! que d'interrogations entassées ! Cette femme qui craignoit qu'on ne différât sa vengeance, qui vouloit elle-même l'exécuter, change tout à coup de pensée lorsqu'on a accompli ses desseins, et regarde comme un *monstre* celui qu'elle en a chargé.

Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée ?
 Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens ,
 Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens ?
 Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire ?
 N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ?
 Toi-même, avant le coup, me venir consulter ,
 Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
 Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance ?
 Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?
 Voilà de ton amour le détestable fruit ;
 Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
 C'est toi, dont l'ambassade, à tous les deux fatale ,
 L'a fait, pour son malheur, pencher vers ma rivale.
 Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
 Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins. (1)
 Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire ;
 Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire ;
 A toute ma famille. Et c'est assez pour moi ,
 Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi. (2)

(1) *Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.*

On trouve ce même vers dans *le Mari sans femme*, comédie de Montfleury, représentée en 1665.

(2) *Et c'est assez pour moi,*

Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

Racine a encore supprimé quelques vers en cet endroit. On lisoit d'abord :

« Et c'est assez pour moi,

» Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

Hermiôpe ajoutoit :

» Allons, madame, allons ; c'est moi qui vous délivre.

» Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre ;

SCÈNE IV.

O R E S T E *seul.*

QUE vois-je ? Est-ce Hermione ? Et que viens-je d'entendre ?

Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?

Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.

Est-ce Pyrrhus qui meurt ? Et suis-je Oreste enfin ?

Quoi ! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;

J'assassine à regret un roi que je révère ;

Je viole en un jour les droits des souverains ,

Ceux des ambassadeurs et tous ceux des humains ;

Ceux même des autels, où ma fureur l'assiège ;

Je deviens parricide, assassin, sacrilège : (1)

Pour qui ? Pour une ingrate à qui je le promets ,

Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais ,

Dont j'épouse la rage. Et, quand je l'ai servie ,

Elle me redemande et son sang et sa vie !

» De nos derniers devoirs allons nous dégager ;

» Montrons qui de nous deux saura mieux le venger. »

Ces vers font mieux sentir le défaut de cette scène, en ce que la situation d'Andromaque forçoit Hermione d'avoir pour elle un procédé totalement contraire à la fierté, à la haine et à la jalousie de la fille d'Hélène.

(1) *Je deviens parricide, assassin, sacrilège :*

L'épithète d'*assassin* est moins odieuse que celle de *parricide* ; ainsi ce vers qui renferme une accumulation d'images, pèche contre la règle ordinaire des gradations.

Elle l'aime, et je suis un monstre furieux !
 Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux !
 Et l'ingrate, en fuyant, me laisse, pour salaire,
 Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire.

S C È N E D E R N I È R E.

P Y L A D E, O R E S T E, *Soldats d'Oreste.*

P Y L A D E,

IL faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,
 Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
 Nos Grecs, pour un moment, en défendent la porte,
 Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
 Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis,
 Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
 Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
 Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidelle,
 Commande qu'on le venge ; et peut-être qu'encor
 Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector. (1)
 Allons. N'attendons pas que l'on nous environne ;
 Nos Grecs nous rejoindront. Et, tandis qu'Hermione
 Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
 Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

(1) *Commande qu'on le venge ; et peut-être qu'encor
 Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.*

On lit dans quelques éditions :

« Commande qu'on le venge ; et peut-être sur nous

» Veut venger Troye encore, et son premier époux. »

O R E S T E .

Non , non , c'est Hermione , amis , que je veux suivre ,
 A son dernier arrêt je ne puis plus survivre . (1)
 Partez ; j'ai fait le crime , et je vais l'expier .

P Y L A D E .

Hermione , seigneur , il la faut oublier .
 Quoi ! toujours l'instrument et l'objet de sa rage ,
 Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
 Et , parce qu'elle meurt , faut-il que vous mouriez ?

O R E S T E .

Elle meurt ! Dieux ! qu'entends-je ?

P Y L A D E .

Hé quoi , vous l'ignoriez ?
 En rentrant dans ces lieux , nous l'avons rencontrée ,
 Qui couroit vers le temple , inquiète , égarée .
 Elle a trouvé Pyrrhus , porté par des soldats ,
 Que son sang excitoit à venger son trépas .
 Sans doute , à cet objet sa rage s'est émue ;
 Mais , du haut de la porte , enfin nous l'avons vue ,
 Un poignard à la main , sur Pyrrhus se courber , (2)

(1) *Non , non ; c'est Hermione , amis , que je veux suivre ,
 A son dernier arrêt je ne puis plus survivre .*

V A R I A N T E .

« Non , non , c'est Hermione , amis que je veux suivre ,
 » A son dernier courroux je ne puis plus survivre . »

(2) *Un poignard à la main , sur Pyrrhus se courber , etc .*
 La manière dont Racine fait mourir Hermione est imitée

Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

O R E S T E.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance! (1)
 Oûi, je te loue, ô ciel! de ta persévérance.
 Appliqué sans relâche au soin de me punir,
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
 J'étois né pour servir d'exemple à ta colère,
 Pour être du malheur un modèle accompli.
 Hé bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
 Où sont ces deux amans? Pour couronner ma joie,
 Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
 L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.....
 Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne! (2)

des Phéniciennes d'Euripide, comme on l'a observé dans les remarques sur la Thèbaïde.

(1) *Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!*
Espérance est mis ici pour attente. Le mot d'espérance ne se prend jamais en mauvaise part.

(2) *Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?*
 Virgile avoit dit :

Furiis agitatus Orestes.

Voilà ce qui a donné lieu à ce morceau de Racine. Les fureurs d'Oreste, dans l'Electre de Crébillon, nous semblent plus naturelles; il vient de tuer sa mère, et c'est le moment où il doit être agité par les furies: cependant Crébillon paroît avoir été guidé par Racine dans cet endroit. Ses images sont à peu près les mêmes, le lecteur sera bien aise de les comparer :

De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
 Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel , j'entrevois . . .
 Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi ?

Racine.

« Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne !

Crébillon.

» Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les airs !

Racine.

» Grâce au ciel , j'entrevois , etc.

Crébillon.

» Grâce au ciel , on m'entrouvre un chemin aux enfers ?

Racine.

» Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?

Crébillon.

» Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit ?

Racine.

» Quoi , Pyrrhus , je te rencontre encore !

.
 » Tiens , tiens , voilà le coup que je t'ai réservé.

.
 » Mais que vois-je ! à mes yeux Hermione l'embrasse.

.
 » Dieux ! quels affreux regards elle jète sur moi !

Crébillon.

» Égyste , c'en est trop . . . il faut qu'à ma colère . . .

» Que vois-je ! dans ses mains la tête de ma mère !

.
 » Quels regards ! où fuirai-je ! »

P Y L A D E .

Ah, seigneur !

O R E S T E .

Quoi, Pyrrhus, je te rencontre encore !

Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre ?

Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?

Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.

Mais que vois-je ! A mes yeux Herminione l'embrasse !

Elle vient l'arracher au coup qui le menace !

Dieux, quels affreux regards elle jète sur moi !

Quels démons, quels serpens traîne-t'elle après soi ?

Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ? (1)

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ? (2)

A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?

Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ?

(1) *Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?*

Ces fureurs sont imitées de l'Oreste d'Euripide. Boileau en a traduit ce morceau :

Mère cruelle, arrête ! éloigne de mes yeux

Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.

Ils viennent. Je les vois. Mon supplice s'apprête.

Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête !

(2) *Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?*

Racine a eu en vue, pour l'harmonie imitative, ce vers de Virgile :

Luctantes ventos tempestalesque sonoras.

Le son de l's multiplié exprime parfaitement dans le vers latin le sifflement des vents, et celui des serpens dans le vers français.

Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
 Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
 L'ingrate ; mieux que vous, saura me déchirer ,
 Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

P Y L A D E.

Il perd le sentiment. Amis, le tems nous presse ;
 Ménageons les momens que ce transport nous laisse.
 Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissans ,
 S'il reprenoit ici sa rage avec ses sens.

F I N.

E X A M E N

D'ANDROMAQUE.

DEPUIS un siècle, on ne cesse de répéter, dans tous les pays lettrés, qu'Andromaque est un chef-d'œuvre. Voyons en quoi cette pièce mérite un titre si glorieux.

Le Cid, comme nous l'avons déjà observé, est la première pièce où l'amour parut entouré du véritable cortège de la tragédie; Andromaque est la seconde. Tout ce que les situations théâtrales ont de plus intéressant, tout ce que les replis du cœur ont de plus caché, tout ce que le choc des passions a de plus déchirant, ne peut être développé avec plus de force, et mis en opposition avec plus d'art, et en même tems avec plus de naturel et de vérité.

La tragédie d'Andromaque, toute belle qu'elle est, n'est pas cependant sans défaut. La duplicité d'action s'y fait quelquefois appercevoir. Dans le commencement de la pièce, le spectateur n'est occupé que de savoir si Andromaque, cette femme si fidelle, épousera Pyrrhus, le meurtrier de sa famille. Mais au cinquième acte on oublie presque totalement cette veuve, pour ne s'occuper que de la situation violente d'Hermione; on ne voit plus que l'infidélité de Pyrrhus, et les fureurs de cette princesse, qui trouve dans Oreste un amant prêt à la venger. Racine avoit senti d'abord qu'on oublioit trop long-tems la veuve d'Hector; dans

la première édition il la faisoit revenir, au cinquième acte, enchaînée par Oreste. Mais en voulant éviter une faute, il tomboit dans une autre, puisque, d'un seul trait, il rendoit Oreste plus odieux, et forçoit Hermione à un procédé généreux envers sa rivale. Quoi qu'il en soit, parmi les chef-d'œuvres de Racine, il n'en est point dont la marche soit plus rapide, et où les passions aient un jeu plus vif et plus tragique.

Euripide s'est contenté de faire venir Oreste à la cour de Pyrrhus pour enlever Hermione; et le fils d'Agamemnon, qui n'a point été annoncé, arrive au quatrième acte, dans l'instant où cette princesse est prête à se donner la mort. Racine n'est point tombé dans ce défaut, il savoit trop bien qu'un personnage qui doit concourir au dénouement d'une action, doit avoir eu part à ses développemens. A l'exemple du poète grec, il fait venir Oreste en Épire, mais l'arrivée de ce prince y est mieux motivée, et le dessein qu'il a formé d'enlever Hermione, est couvert du prétexte apparent d'une ambassade: par-là Racine a répandu l'intérêt le plus important sur toute la pièce, et a rendu la situation d'Oreste beaucoup plus tragique; ce prince, ainsi que nous l'avons déjà dit, étant obligé, comme ambassadeur, de solliciter la perte d'Ashtanax, qu'il craint d'obtenir comme amant. Racine, dans cette pièce, s'est encore écarté d'Euripide: le poète français peint la veuve d'Hector résistant à Pyrrhus, et celui-ci traitant sa captive avec respect; et chez le poète grec, le fils d'Achille a expliqué ses desirs en maître impérieux, et a forcé Andromaque à y répondre sans

résistance. Ce fut, sans doute, pour se conformer à nos mœurs, que Racine imagina ce changement.

Une vertu douce et constante, une fermeté inébranlable, une fidélité à toute épreuve, une tendresse vive et touchante, forment le caractère d'Andromaque, qui est, tout à la fois, le modèle des épouses et des mères. Que le rôle de cette veuve infortunée est intéressant ! Que sa tendresse, sa douceur et sa candeur contrastent bien avec les fureurs, la jalousie et les emportemens d'Hermione !

Si Andromaque intéresse par les plaintes les plus touchantes, Hermione n'en plaît pas moins par la chaleur et la vivacité de ses discours ; c'est la violence de Médée. Mais le crime de la fille d'Hélène est une suite de sa foiblesse, car elle n'a pas plutôt ordonné d'assassiner Pyrrhus, qu'elle s'en repent ; au lieu que Médée commet, de sang-froid, une action atroce, et triomphe après l'avoir commise.

Des critiques ont trouvé que Pyrrhus étoit trop emporté, trop farouche ; mais ces critiques ne connoissoient pas les égaremens et la puissance des passions violentes ; ils oublioient d'ailleurs que le fils d'Achille devoit être, comme son père, fier, emporté et superbe. Si ce caractère pèche par quelque endroit, ce n'est que par les propos doucereux qu'il tient souvent à Andromaque.

Oreste, chez Racine, est tel que nous l'ont peint les anciens ; triste, sombre, livré à une noire mélancolie, et commettant le crime par foiblesse ou par désespoir, plutôt que par scélératesse ou par lâcheté. Qu'Oreste,

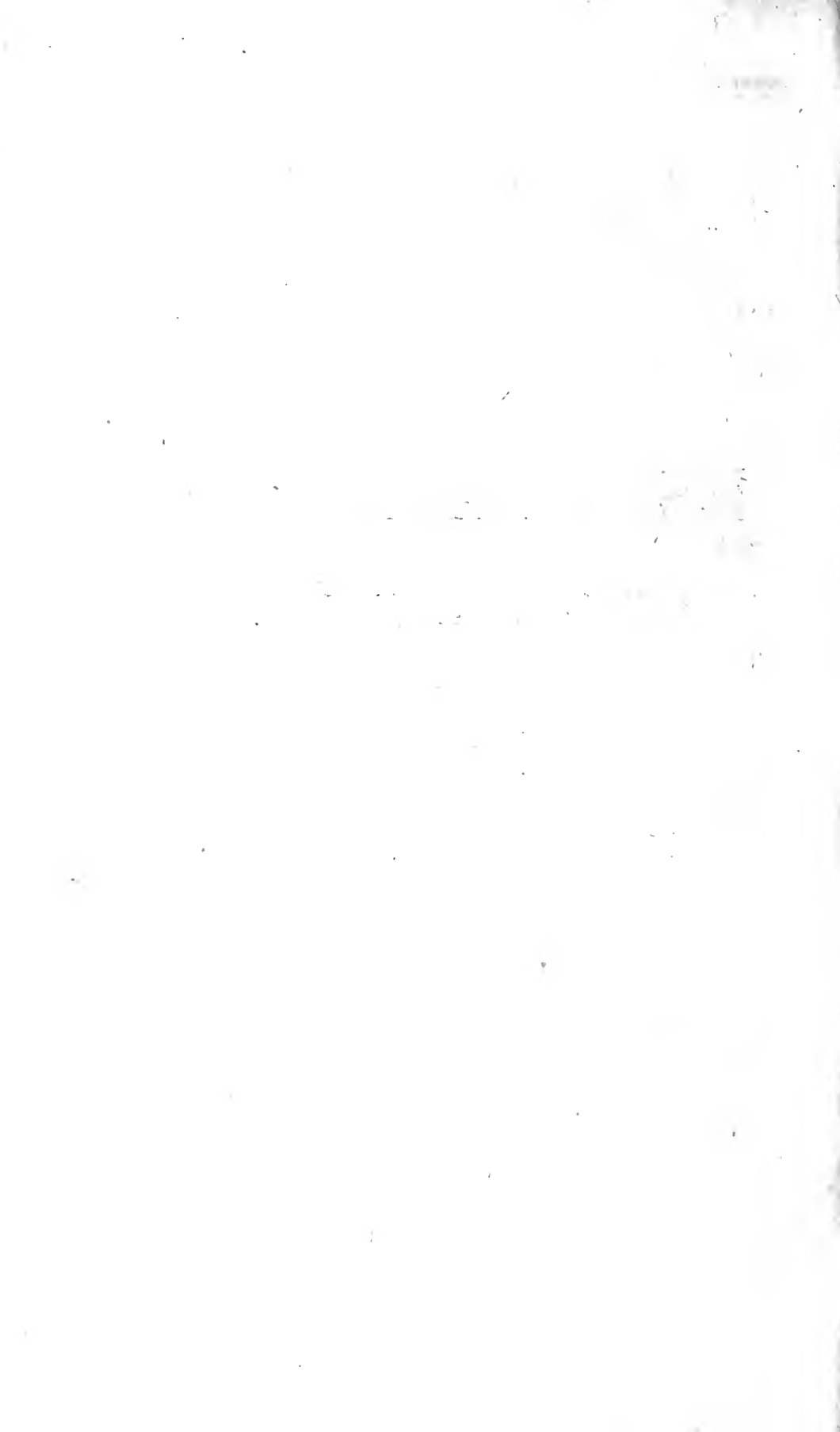
égaré par sa passion, entraîné par son destin, tyrannisé par Hermione, consente à assassiner Pyrrhus, cela paroît vraisemblable ; mais comment Pylade, cet homme si vertueux, si dévoué à Oreste, peut-il souffrir, de sang-froid, que son ami exécute un meurtre aussi lâche que dangereux ?

Le style de cette pièce est bien au-dessus de tout ce qui avoit paru jusqu'alors ; personne n'avoit encore écrit la tragédie avec autant de vérité, de naturel, de grâce, de sentiment, de passion et d'harmonie ; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous ces mérites se trouvent réunis, sans se nuire : car la grâce, l'élégance et l'harmonie des vers ne diminuent rien de la force, de la vérité et de la simplicité des sentimens. C'est dans cette pièce que Racine a déployé cette magie de style, qui l'a fait regarder comme le modèle des versificateurs. La langue prit dans ses mains un degré de perfection, dont on ne la croyoit pas susceptible ; et si Racine n'effaça pas son rival par ce qu'il fit penser à ses personnages, il l'emporta certainement sur lui par la manière dont il les fit s'exprimer.

LES PLAIDEURS,

COMÉDIE.

1668.



P R É F A C E

D E S É D I T E U R S.

RACINE avoit obtenu le *prieuré de l'Épinay*. Un régulier prétendant que ce bénéfice ne pouvoit être possédé que par un régulier, le lui disputa en justice, et l'emporta. C'est là, comme Racine le dit lui-même, le procès *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais*, et qui donna lieu à la comédie des Plaideurs que l'auteur fit pour se consoler.

Boileau, la Fontaine, Chapelle, Furetière, et plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens et leur naissance, se rassembloient souvent chez un traiteur. Dans une de ces assemblées, Racine communiqua à ses amis le dessein qu'il avoit d'ajuster les Guêpes d'Aristophane à notre théâtre. Chacun s'empressa de fournir à l'auteur les différens traits qui pouvoient avoir rapport à ce projet; et cette pièce fut bientôt achevée.

La comédie des Plaideurs fut jouée pour la première fois au mois de novembre 1668, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. On jugea avec sévérité ce qui n'étoit qu'un badinage, et la pièce n'eut que deux représentations. Molière assista à

la seconde ; et, quoique brouillé avec Racine, il s'écria en sortant, que *tous ceux qui s'en moquoient, méritoient qu'on se moquât d'eux*. Un mois après, les comédiens étant à la cour, et ne sachant quelle petite pièce donner, risquèrent cette comédie. Louis XIV, qui étoit naturellement sérieux, fut frappé de la manière dont les ridicules des juges et des plaideurs étoient saisis ; il y fit de grands éclats de rire ; et la cour, qui n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter, confirma, par ses applaudissemens, le jugement que Molière avoit porté de cette comédie.

Les comédiens partirent de Saint-Germain à onze heures du soir. A peine furent-ils arrivés à Paris, qu'ils coururent annoncer à l'auteur le succès inespéré de sa pièce. Racine logeoit alors à l'hôtel des Ursins ; trois carrosses après minuit dans une rue où l'on n'en avoit jamais tant vu ensemble, réveillèrent tous les voisins : on se mit aux fenêtres. Comme on vit que ces carrosses étoient arrêtés à la porte de Racine, on ne douta point qu'on ne vînt l'enlever pour avoir mal parlé des magistrats dans sa comédie. Le lendemain tout Paris le crut à la conciergerie. Ce qui contribua beaucoup à faire croire cette chimère, c'est qu'effectivement un vieux conseiller des requêtes s'étoit plaint haute-

ment de la liberté que Racine avoit prise de railler les juges en plein théâtre.

Racine n'est point l'inventeur de ce genre singulier de comédie, qui n'a point encore été imité par aucun de nos auteurs; les Guêpes d'Aristophane lui en ont fourni le modèle. Avant de donner le précis de cette pièce, il n'est peut-être pas inutile de faire connoître en peu de mots cet auteur, appelé *le comique par excellence*, parce qu'il porta chez les Grecs la vieille comédie à sa perfection. Platon, son contemporain, lui donne les plus grands éloges; il dit même que les grâces, cherchant un asyle digne d'elles, l'avoient trouvé chez Aristophane. Plutarque, qui vivoit plus de cinq siècles après lui, en parle d'une manière tout à fait différente; il prétend que ses ouvrages sont moins faits pour les honnêtes gens que pour la vile populace, ou des hommes sans mœurs et perdus de débauches. A ne juger du génie d'Aristophane que sur les ouvrages qui nous restent de lui, on peut très-bien assurer que son fiel est amer, que ses plaisanteries sont sanglantes et indignes d'un honnête homme, que ses portraits sont des satyres cruelles, et ses saillies des jeux de mots bas et burlesques. Ce qu'on peut dire pour sa justification, c'est qu'ayant écrit dans un tems où les lois avoient

abandonné la scène comique à la licence la plus effrénée , la nécessité où il se trouva de plaire à un peuple vain , jaloux , inconstant et railleur , doit faire excuser les moyens dont il s'est servi pour y réussir.

P R É C I S D E S G U Ê P E S

D' A R I S T O P H A N E.

PHILOCLÉON est un juge à qui la manie de vouloir toujours juger , et sur-tout condamner , a fait tourner la tête. Ses folies ont déterminé Bdélycléon son fils à le faire garder par ses esclaves. Les autres juges , déguisés en guêpes , arrivent sur la scène dans l'attirail le plus grotesque ; surpris de ne point voir avec eux Philocléon , ils l'appellent par leurs cris. Ce juge insensé leur apprend , par les fentes de sa porte , qu'il est retenu prisonnier par son fils. Ses confrères lui conseillent de s'échapper pendant que son fils dort ; ils lui suggèrent même des expédiens dont il profite. Bdélycléon apprend que son père est descendu par la fenêtre ; il accourt après lui , suivi de ses esclaves. Ceci donne lieu à un combat risible entre les juges et les

valets du fils de Philocléon, et à un très-grand nombre de traits satyriques qui font tout le plaisant de cette scène. Bdélycléon est contraint de se justifier sur les violences qu'il fait à son père ; il prétend que c'est pour le rendre plus heureux qu'il veut l'empêcher d'aller juger. Cette discussion se convertit en une espèce de plaidoyer ; le père exalte les avantages de sa profession, le fils combat ses raisons par des raisons plus fortes, enfin le chœur lui donne gain de cause. Philocléon, convaincu que sa profession n'est pas aussi excellente qu'il se l'étoit persuadé, n'en est pas plus disposé à renoncer à sa manie de juger. Le fils lui propose de la satisfaire sans sortir de chez lui ; le père, après quelques éclaircissemens, y consent. Dans le même instant on crie après un chien qui emporte un fromage de Sicile ; Philocléon saisit cette occasion pour exercer l'office de juge. Deux chiens paroissent, l'un est accusateur, l'autre se défend. Bdélycléon se fait l'avocat du chien accusé ; il commence par un exorde sérieux et comique, et continue sur le même ton, en imitant sans doute quelqu'orateur du tems. Le juge demande les témoins ; ce sont les ustensiles de la cuisine ; enfin on présente au juge les petits du coupable. Philocléon feint d'être attendri, il de-

mande cependant le vase de condamnation ; mais trompé par celui qui le lui apporte , et qui lui donne l'un pour l'autre ; il absout le coupable en croyant le condamner. Honteux et désespéré de cette méprise , il en demande pardon aux dieux , et renonce à sa profession. Philocléon s'abandonne ensuite aux excès de la débauche la plus crapuleuse , et devient enfin un criminel digne des châtimens qu'il prononçoit contre les autres.

Ce tissu n'est qu'une satire allégorique contre le gouvernement d'Athènes. Il n'y a pas un trait , presque pas un mot dans cette pièce , qui ne soit une allusion aux plus illustres personnages de la Grèce. La satire qui n'est que personnelle , perd tout son mérite , lorsque ceux qui en sont l'objet n'existent plus. Racine n'a point imité cette licence d'Aristophane ; il s'est contenté de prendre le caractère du juge entêté de sa profession : il a cru que ce caractère , présenté avec de certains ménagemens , pourroit paroître aussi ridicule à Paris qu'il l'avoit paru à Athènes.

P R É F A C E

D E L ' A U T E U R .

QUAND je lus les Guêpes d'Aristophane , je ne songeois guère que j'en dusse faire les Plaideurs. J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup , et j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au public ; mais c'étoit en les mettant dans la bouche des Italiens , à qui je les avois destinées , comme une chose qui leur appartenoit de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres , le chien criminel , et les larmes de sa famille , me sembloient autant d'incidens dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein , et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent ; je leur dis que , quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur , mon inclination ne me porteroit pas à le prendre pour modèle , si j'avois à faire une comédie ; et que j'aimerois beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence , que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'étoit pas une comédie qu'on me demandoit , et qu'on vouloit seulement voir si les bons mots d'Aristophane auroient quelque grâce dans notre langue. Ainsi , moitié en m'encourageant , moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuyre , mes amis me

firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une tragédie. Ceux même qui s'y étoient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matières de palais ne pouvoient pas être un sujet de divertissement pour les gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles; on ne fit point de scrupule de s'y réjouir, et ceux qui avoient cru se deshonoré de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur.

Ils auroient tort, à la vérité, s'ils me reprochoient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne; et je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un procès que ni mes juges ni moi n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien, et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avoit affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savoient apparemment ce que c'étoit que le sel attique: et ils étoient bien sûrs, quand ils avoient ri d'une chose, qu'ils n'avoient pas ri d'une sottise.

Pour moi, je trouve qu'Aristophane a eu raison de pousser les choses au-delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auroient pas peut-être trouvé bon qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs avocats. Il étoit à propos d'outrer un peu les personnages pour les empêcher de se reconnoître. Le public ne laissoit pas de discerner le vrai au travers du ridicule; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé, que si l'on avoit mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoiqu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien; et que si le but de ma comédie étoit de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez long-tems réjoui le monde; mais je me sais quelque gré de l'avoir fait, sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques, et de ces malhonnêtes plaisanteries, qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude, d'où quelques auteurs plus modestes l'avoient tiré.

A C T E U R S.

DANDIN, (1) juge.

LÉANDRE, fils de Dandin.

CHICANEAU, bourgeois.

ISABELLE, fille de Chicaneau.

LA COMTESSE.

PETIT-JEAN, portier.

L'INTIMÉ, secrétaire.

LE SOUFFLEUR.

La scène est dans une ville de basse Normandie.

(1) On trouve dans Rabelais un *Perrin Dandin* qui appoin-
toit, dit-il, plus de procès, qu'il n'en étoit vidé dans tout
le palais de Poitiers. *Pantagruel*, liv. III, chap. 59.





H. Gravelot inven.

J. F. Rousseau Sculp.

LES PLAIDEURS.

A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

PETIT-JEAN , *traînant un gros sac de procès.*

MA foi, sur l'avenir bien fou qui se fera : (1)
Tel qui rit vendredi , dimanche pleurera.
Un juge , l'an passé , me prit à son service ;
Il m'avoit fait venir d'Amiens , pour être suisse.
Tous ces Normands vouloient se divertir de nous ;
On apprend à hurler , dit l'autre , avec les loups.
Tout Picard que j'étois , j'étois un bon apôtre ,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs me parloient chapeau bas.
Monsieur de Petit-Jean , ah ! gros comme le bras.

(1) *Ma foi , sur l'avenir bien fou qui se fera : etc.*

Le ridicule des gens qui ne parlent que par proverbes , n'étoit point échappé à Cervantes , non plus qu'à Molière. Ce style est assez commun parmi le petit peuple , chez qui les proverbes tiennent lieu d'érudition. Les Picards , sur-tout , sont pour l'ordinaire entêtés et sententieux.

Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
 Ma foi, j'étois un franc portier de comédie ;
 On avoit beau heurter, et m'ôter son chapeau,
 On n'entroit pas chez nous, sans graisser le marteau.
 Point d'argent, point de suisse ; et ma porte étoit close :
 Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendois quelque chose.
 Nous comptions quelquefois. On me donnoit le soin
 De fournir la maison de chandelle et de foin ;
 Mais je n'y perdois rien. Enfin, vaille que vaille,
 J'aurois, sur le marché, fort bien fourni la paille.
 C'est dommage : il avoit le cœur trop au métier ;
 Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier ; (1)
 Et bien souvent, tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
 Il s'y seroit couché sans manger et sans boire. (2)

(1) *Tous les jours le premier aux plaids ; et le dernier ; etc.*

Aux plaids. Vieux mots qui se disoit pour *audiences*, et dont on se sert encore dans quelques provinces.

Dans les Guêpes d'Aristophane, Xanthias, l'un des esclaves de Bdélycléon, rend le même compte du caractère de son maître : *il a tellement, dit-il, la manie de juger, qu'il est désolé s'il n'est pas arrivé le premier au tribunal.*

(2) *Il s'y seroit couché sans manger et sans boire.*

Dans toutes les éditions antérieures à celle de 1760, on trouve :

« Il y seroit couché sans manger et sans boire. »

Il y seroit couché n'est pas français, pour signifier, il y auroit passé la nuit. On dit en des sens très-différens, coucher et se coucher. *Le premier* est tantôt actif, tantôt neutre, et prend toujours l'auxiliaire avoir. *Le second* est réciproque, ou neutre, ou passif, et prend l'auxiliaire être.

Cette note de M. l'abbé d'Olivet porte sur un principe très-

Je lui disois par fois : monsieur Perrin Dandin ,
 Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin .
 Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
 Buvez , mangez , dormez , et faisons feu qui dure.
 Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé ,
 Et si bien fait , qu'on dit que son timbre est brouillé.
 Il nous veut tous juger les uns après les autres.
 Il marmote toujours certaines patenôtres
 Où je ne comprends rien. Il veut , bon gré , malgré ,
 Ne se coucher qu'en robe , et qu'en bonnet quarré. (1)
 Il fit couper la tête à son coq , de colère , (2)
 Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;
 Il disoit qu'un plaideur , dont l'affaire alloit mal ,
 Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.
 Depuis ce bel arrêt , le pauvre homme a beau faire ,
 Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.

vrai , mais nous croyons qu'ici la faute regarde plutôt l'imprimeur que le poëte.

(1) *Il veut , bon gré , malgré ,
 Ne se coucher qu'en robe , et qu'en bonnet quarré.*

Xanthias dit de même de Philocléon , qu'il s'étoit plusieurs fois endormi contre les colonnes où se rendoient les jugemens , et qu'il y restoit attaché comme l'huître à sa roche.

(2) *Il fit couper la tête à son coq , de colère , etc.*

Cette plaisanterie est prise mot pour mot d'Aristophane ; mais elle est ici rendue si naturellement , qu'on la croit originale :

N'ayant entendu chanter son coq que sur le soir , il soutint qu'un coupable avoit séduit cet animal pour l'éveiller plus tard que de coutume. Guêpes d'Aristophane.

Il nous le fait garder jour et nuit , et de près ;
 Autrement serviteur , et mon homme est aux plaids.
 Pour s'échapper de nous , Dieu sait s'il est alègre. (1)
 Pour moi , je ne dors plus. Aussi je deviens maigre ,
 C'est pitié. Je m'étends , et ne fais que bâiller.
 Mais veille qui voudra , voici mon oreiller.
 Ma foi pour cette nuit , il faut que je m'en donne.
 Pour dormir dans la rue , on n'offense personne.
 Dormons. (2). (*Il se couche par terre.*)

(1) *Pour s'échapper de nous , Dieu sait s'il est alègre.*

Aristophane fait faire à Xanthias le récit le plus plaisant des moyens que Philocléon a mis en œuvre pour tromper la vigilance de ses surveillans. Il lui fait dire que Philocléon a fait entrer dans la muraille des espèces de piquets , *et qu'il saute de l'un à l'autre comme un geai*. Cette idée reparoit ailleurs sous une autre forme ; le poète suppose ce vieillard attaché sous le ventre d'un âne ; et suspendu , comme Ulysse , au bélier du Cyclope.

(2) *Dormons.*

Ce monologue paroît trop fait pour instruire le spectateur ; il n'est point naturel que Petit-Jean tienne seul tous ces discours.

SCÈNE II.

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

L'INTIMÉ.

AY..... Petit-Jean, Petit-Jean.

PETIT-JEAN.

L'Intimé!

Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ.

Que diable ! Si matin que fais-tu dans la rue ?

PETIT-JEAN.

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue ?
 Garder toujours un homme , et l'entendre crier ?
 Quelle gueule ! Pour moi , je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ.

Bon !

PETIT-JEAN.

Je lui disois donc , en me grattant la tête ,
 Que je voulois dormir. Présente ta requête
 Comme tu veux dormir (1) , m'a-t'il dit gravement.

(1)

*Présente ta requête**Comme tu veux dormir,*

Du tems de Racine , il y avoit , dit Louis Racine , un président si amoureux de sa profession , qu'il l'exerçoit dans son domestique. Quand son fils lui demandoit un habit neuf ,

Je dors , en te contant la chose , seulement.

Bon soir.

L'INTIMÉ.

Comment, bon soir? Que le diable m'emporte,
Si..... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCÈNE III.

DANDIN , L'INTIMÉ , PETIT-JEAN.

DANDIN à la fenêtre.

PETIT-JEAN. L'Intimé.

L'INTIMÉ, à Petit-Jean.

Paix.

DANDIN.

Je suis seul ici.

Voilà mes guichetiers en défaut , dieu merci. (1)

il répondoit gravement , *présente ta requête* ; et quand le fils avoit présenté sa requête , il y répliquoit par un *soit communiqué à ta mère*.

(1)

Je suis seul ici.

Voilà mes guichetiers en défaut , dieu merci.

Un juge , dont la fureur est de toujours *juger* , ne doit point se servir d'autres termes que de ceux du barreau. S'il est gardé , ce n'est que par des *guichetiers* ; si on le quitte un moment , ces *guichetiers* sont en défaut , il ne veut point leur donner le *tems* de comparôître ; et s'il saute par la fenêtre , ce n'est que pour s'*élargir* et mettre les parties hors de cour.

Si je leur donne tems , ils pourront comparoître.
Çà , pour nous élargir , sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L' I N T I M É.

Comme il saute!

P E T I T - J E A N.

Oh , monsieur ! je vous tien. (1)

D A N D I N.

Au voleur ! au voleur !

P E T I T - J E A N.

Oh , nous vous tenons bien.

L' I N T I M É.

Vous avez beau crier.

D A N D I N.

Main forte ! L'on me tue !

(1)

Oh , monsieur ! je vous tien.

Il faudroit une *s* au mot *tien* , ç'est une licence dont se servoient jadis les poëtes ; nous ne voyons pas la raison pour laquelle on n'oseroit plus la prendre. On supprime encore très-bien l'*s* dans *je crois* , *je vois* , etc. pourquoi ne le feroit-on pas aussi bien dans les autres verbes ?

SCÈNE IV.

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ,
PETIT-JEAN.

L É A N D R E .

VÎTE un flambeau ! j'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger ?
Où courez-vous la nuit ?

D A N D I N .

Je veux aller juger.

L É A N D R E .

Et qui juger ? Tout dort.

P E T I T - J E A N .

Ma foi, je ne dors guères.

L É A N D R E .

Que de sacs ! Il en a jusques aux jarretières. (1)

D A N D I N .

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision.

(1) *Que de sacs ! Il en a jusques aux jarretières.*

Aristophane représente de même les juges d'Athènes chargés de sacs de procès : *O mon cher petit sac ! ne m'étois-tu donc qu'un vain ornement ?*

L É A N D R E.

Et qui vous nourrira ?

D A N D I N.

Le buvetier, je pense.

L É A N D R E.

Mais, où dormirez-vous, mon père ?

D A N D I N.

A l'audience. (1)

L É A N D R E.

Non, mon père; il vaut mieux que vous ne sortiez pas.

Dormez chez vous; chez vous faites tous vos repas.

Souffrez que la raison enfin vous persuade.

Et, pour votre santé

D A N D I N.

Je veux être malade.

L É A N D R E.

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos ;

Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os. (2)

(1)

A l'audience.

Il n'est pas besoin de relever l'excellence de cette plaisanterie.

(2)

*Donnez-vous du repos ;**Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.*

Le juge, dans la comédie des Guêpes, exagère lui-même sa maigreur d'une manière très-comique. Il essaie de se sauver par la cheminée du four : comme on lui demande, *qui va là ?* il répond : *je suis la fumée qui sort.*

Du repos? Ah! sur toi tu veux régler ton père.
 Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
 Qu'à battre le pavé comme un tas de galans,
 Courir le bal la nuit, et le jour les brelans?
 L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
 Chacun de tes rubans me coûte une sentence. (1)
 Ma robe vous fait honte : un fils de juge ! Ah, fi !
 Tu fais le gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,
 Regarde dans ma chambre, et dans ma garde-robe,
 Les portraits des Dandins : tous ont porté la robe ;
 Et c'est le bon parti (2). Compare, prix pour prix,
 Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis.
 Attends que nous soyons à la fin de décembre.
 Qu'est-ce qu'un gentilhomme? Un pilier d'antichambre.
 Combien en as-tu vus, je dis des plus huppés,
 A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
 Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche ;

(1) *L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.*

Chacun de tes rubans me coûte une sentence.

On portoit encore des rubans au tems de Racine : c'étoit un reste de l'ancien habillement déchiqueté. Aujourd'hui les comédiens substituent au mot de *rubans* celui de *boutons*.

(2) *Hé, Dandin, mon ami,
 Regarde dans ma chambre, et dans ma garde-robe,
 Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe ;
 Et c'est le bon parti.*

Le caractère de ce juge amoureux de sa profession, comme la plus lucrative de toutes, est entièrement pris dans les *Guêpes* d'Aristophane.

Enfin , pour se chauffer , venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé , mon pauvre garçon ,
De ta défunte mère est-ce là la leçon ?

La pauvre Babonnette ! Hélas ! lorsque j'y pense ,
Elle ne manquoit pas une seule audience.

Jamais , au grand jamais , elle ne me quitta ,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta :
Elle eût du buvetier emporté les serviettes ,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes. (1)
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va ,
Tu ne seras qu'un sot.

L É A N D R E .

Vous vous morfondrez là ,
Mon père. Petit-Jean , remenez votre maître :
Cōchez-le dans son lit ; fermez porte , fenêtre ;
Qu'on barricade tout (2) , afin qu'il ait plus chaud.

(1) *Elle eût du buvetier emporté les serviettes ,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.*

Racine , en cet endroit , avoit en vue madame Tardieu ,
femme d'un lieutenant criminel , célèbre par son avarice , et
par le portrait qu'en a tracé Boileau dans sa dixième satire :

L'un et l'autre dès-lors vécut à l'aventure ,
Des présens , qu'à l'abri de la magistrature ,
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit ,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquoit.

on prétend en effet que madame Tardieu avoit *pris quelques serviettes chez le buvetier.*

(2) *Fermez porte , fenêtre ;*

Qu'on barricade tout.

*Fermez , dit Bdélycléon à son esclave , la fenêtre , les volets ;
barricadez tout. Guêpes d'Aristophane.*

P E T I T - J E A N .

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

D A N D I N .

Quoi ! l'on me mènera coucher sans autre forme ?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

L É A N D R E .

Hé , par provision , mon père , couchez-vous.

D A N D I N .

J'irai : mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormirai point.

L É A N D R E .

Hé bien , à la bonne heure.

Qu'on ne le quitte pas. Toi , l'Intimé , demeure.

S C È N E V .

L É A N D R E , L' I N T I M É .

L É A N D R E .

J E veux t'entretenir un moment sans témoin.

L' I N T I M É .

Quoi ! vous faut-il garder ?

L É A N D R E .

J'en aurois bon besoin.

J'ai ma folie , hélas ! aussi bien que mon père.

Oh ! vous voulez juger ?

L É A N D R E , *montrant le logis d'Isabelle.*

Laissons-là le mystère.

Tu connois ce logis.

L' I N T I M É.

Je vous entends enfin.

Diantre , l'amour vous tient au cœur de bon matin.

Vous me voulez parler , sans doute d'Isabelle.

Je vous l'ai dit cent fois , elle est sage , elle est belle ;

Mais vous devez songer que monsieur Chicaneau

De son bien en procès consume le plus beau.

Qui ne plaide-t'il point ? Je crois qu'à l'audience

Il fera , s'il ne meurt , venir toute la France.

Tout auprès de son juge il s'est venu loger ;

L'un veut plaider toujours , l'autre toujours juger. (1)

Et c'est un grand hasard , s'il conclut votre affaire ,

Sans plaider le curé , le gendre , le notaire. (2)

L É A N D R E.

Je le sais comme toi. Mais , malgré tout cela ,

Je meurs pour Isabelle.

(1) *L'un veut plaider toujours , l'autre toujours juger.*

Le caractère du juge est d'Aristophane ; celui du plaideur , de l'invention de Racine , qui couvre par-là du même ridicule et la manie des procès , et l'entêtement de les juger.

(2) *Sans plaider le curé , le gendre et le notaire.*

Plaider quelqu'un , style de chicane. Dans la conversation , aussi bien qu'en écrivant , il faut dire *plaider contre quelqu'un*.

Hé bien , épousez-là.

Vous n'avez qu'à parler , c'est une affaire prête.

LÉANDRE.

Hé , cela ne va pas si vite que ta tête.

Son père est un sauvage à qui je ferois peur.

A moins que d'être huissier , sergent , ou procureur ,

On ne voit point sa fille ; et la pauvre Isabelle ,

Invisible et dolente , (1) est en prison chez elle.

Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets ,

Mon amour en fumée , et son bien en procès. (2)

Il la ruinera , si l'on le laisse faire.

Ne connoît-ou pas quelque honnête faussaire

Qui servît ses amis , en le payant , s'entend ,

Quelque sergent zélé ?

L'INTIMÉ.

Bon , l'on en trouve tant.

(1) *Invisible et dolente.*

Dolente vouloit dire autrefois *triste* , *affligée* ; aujourd'hui ce mot ne signifie plus qu'une personne *langoureuse* , *inanimée*.

(2) *Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets ,*

Mon amour en fumée , et son bien en procès.

Comment un *amour* peut-il se *dissiper en fumée* ? Cette métaphore seroit plus supportable , si Racine avois mis *mes feux*.

Pour que le mot *dissiper* convînt à tous les substantifs , il auroit fallu le faire précéder de *se* ; alors on pourroit dire , *elle voit sa jeunesse se dissiper en regrets , mon amour en fumée , et son bien en procès.*

LÉANDRE.

Mais encore.

L'INTIMÉ.

Ah, monsieur ! si feu mon pauvre père
 Étoit encor vivant, c'étoit bien votre affaire.
 Il gagnoit en un jour plus qu'un autre en six mois.
 Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits. (1)
 Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince ;
 Il vous l'eût pris lui-même ; et , si dans la province
 Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf ,
 Mon pere, pour sa part, en emboursoit dix-neuf. (2)
 Mais de quoi s'agit-il ? Suis-je pas fils de maître ?
 Je vous servirai.

LÉANDRE.

Toi ?

(1) *Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.*

Tout le monde sait que ce vers est parodié du Cid, et que Corneille trouva fort mauvais qu'un jeune homme ridiculisât ainsi ses vers. Corneille avoit raison, la parodie est le mérite aisé des petits esprits. Racine fut séduit, sans doute, par l'exemple d'Aristophane, qui ne ménage point les beaux endroits d'Euripide, lorsqu'il peut les travestir d'une manière plaisante.

(2) . *Et si dans la province
 Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
 Mon père, pour sa part, en emboursoit dix-neuf.*

Cette plaisanterie est due à Rabelais. Il dit d'un semblable personnage :

Si en tout le territoire n'étoient que trente coups de bâton à gagner, il en emboursoit toujours vingt-huit et demi.

L'INTIMÉ.

Mieux qu'un sergent, peut-être.

LÉANDRE.

Tu porterois au père un faux exploit ?

L'INTIMÉ.

Hon, hon ?

LÉANDRE.

Tu rendrais à la fille un billet ?

L'INTIMÉ.

Pourquoi non ?

Je suis des deux métiers.

LÉANDRE.

Viens, je l'entends qui crie.

Allons à ce dessein rêver ailleurs.

SCÈNE VI.

CHICANEAU, PETIT-JEAN.

CHICANEAU, *allant et revenant.*

LA BRIE,

Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt :

Qu'on ne laisse monter aucune ame là haut : (1)

(1) *Qu'on ne laisse monter aucune ame là haut :**Aucune ame est du style familier ; ame est pris ici pour personne.*

Fais porter cette lettre à la poste du Maine :
 Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
 Et chez mon procureur porte-les ce matin :
 Si son clerc vient céans, fais lui goûter mon vin :... (1)
 Ah ! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre :
 Est-ce tout ? Il viendra me demander peut-être
 Un grand homme séc ; là , qui me sert de témoin ,
 Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin ;
 Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte.
 Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

P E T I T - J E A N , *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là ?

C H I C A N E A U .

Peut-on voir monsieur ?

P E T I T - J E A N , *fermant la porte.*

Non.

C H I C A N E A U , *frappant à la porte.*

Pourroit-on
 Dire un mot à monsieur son secrétaire ?

(1) *Si son clerc vient céans , fais-lui goûter mon vin :...*

Tout ce que dit Chicaneau est la peinture la plus parfaite d'un plaideur , et Racine n'a cru pouvoir mieux le désigner , que par le nom qu'il lui a donné. C'étoit alors l'usage de jouer sur le mot dans les noms des personnages qu'on mettoit sur la scène : on appelloit un procureur *monsieur Brigandeanu* , une usurière *madame la Ressource* : cette manière est maintenant abandonnée aux parades de la foire.

P E T I T - J E A N , *fermant la porte.*

Non.

C H I C A N E A U , *frappant à la porte.*

Et monsieur son portier ?

P E T I T - J E A N .

C'est moi-même.

C H I C A N E A U .

De grâce ;

Buvez à ma santé , monsieur.

P E T I T - J E A N , *prenant l'argent.*

(*fermant la porte.*)

Grand bien vous fasse.

Mais revenez demain.

C H I C A N E A U .

Hé , rendez donc l'argent.

Le monde est devenu , sans mentir , bien méchant.
 J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine ;
 Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
 Mais aujourd'hui je crois que tout mon bien entier
 Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.
 Mais j'apperçois venir madame la comtesse
 De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, CHICANEAU.

CHICANEAU,

MADAME, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, l'ai-je pas dit ?

Sans mentir, mes valets me font tourner l'esprit.
 Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde ;
 Il faut que, tous les jours, j'éveille tout mon monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse céler.

LA COMTESSE.

Pour moi, depuis deux jours, je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant, j'ai bon droit. (1)

(1) *Si pourtant, j'ai bon droit.*

On peut remarquer que le *si* avec *pourtant* n'est plus d'usage.
 Racine a encore employé cette expression, *acte II, scène XI.*

«

Si pourtant ;

» Sur toute cette affaire, il faut que je le voie. »

L E S P L A I D E U R S ;

L A C O M T E S S E .

Ah , monsieur ! quel arrêt !

C H I C A N E A U .

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

L A C O M T E S S E .

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie

C H I C A N E A U .

Ce n'est rien dans le fond.

L A C O M T E S S E .

Monsieur, que je vous die...

C H I C A N E A U .

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà ,
 Au travers d'un mien pré certain ânon passa ,
 S'y veautra, non sans faire un notable dommage,
 Dont je formai ma plainte au juge du village.
 Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé ;
 A deux bottes de foin le dégât estimé.
 Enfin, au bout d'un an sentence par laquelle
 Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
 Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt ,
 Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît ,
 Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête ,
 Obtient, pour quelque'argent, un arrêt sur requête ;
 Et je gagne ma cause. A cela, que fait-on ?
 Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
 Autre incident : tandis qu'au procès on travaille ,
 Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille ;

Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
 Du foin que peut manger une poule en un jour.
 Le tout joint au procès, enfin, et toute chose
 Demeurant en état, on appointe la cause,
 Le cinquième ou sixième avril cinquante-six.
 J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
 De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires, (1)
 Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
 Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
 J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
 Quatorze appointemens, trente exploits, six instances,
 Six-vingt productions, vingt arrêts de défenses,
 Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
 Estimés environ cinq à six mille francs.
 Est-ce là faire droit ? Est-ce là comme on juge
 Après quinze ou vingt ans ? Il me reste un refuge,
 La requête civile est ouverte pour moi,
 Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je vois,
 Vous plaidez ?

L A C O M T E S S E.

Plût à Dieu !

C H I C A N E A U.

J'y brûlerai mes livres.

(1) *De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires, etc.*

On demandera peut-être comment Racine avoit su tous ces termes de barreau ? Ce fut M. de Brillhac, conseiller au parlement de Paris, qui les lui apprit.

Je.....

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres ! (1)

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis.

Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits ;

L'un contre mon mari, l'autre contre mon père ,

Et contre mes enfans. Ah, monsieur, la misère !

Je ne sais quel biais ils ont imaginé ,

Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné

Un arrêt, par lequel, moi vêtue et nourrie ,

On me défend, monsieur, de plaider de ma vie. (2)

CHICANEAU.

De plaider ?

(1) *Deux bottes de foin cinq à six mille livres !*

Ce trait paroît un peu outré , il n'est pas cependant sans exemple ; il est rapporté dans l'éloge historique de M. Boivin , qu'il soutint un procès pour une redevance de vingt-quatre sols , dont il prétendoit qu'une maison qu'il avoit achetée devoit être exempte. Ce procès , qu'il perdit, dura douze ans , et lui coûta douze mille livres de frais.

(2) *Un arrêt, par lequel, moi vêtue et nourrie ,*

On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

Aristophane fait dire à Philocléon , dans les Guêpes :

Mou fils , ó citoyens ! ne peut souffrir que je juge ; il ne me permet pas de faire le moindre mal dans Athènes : au surplus , il s'offre à me faire passer ma vie dans les festins ; mais je n'ai garde d'en passer par des conditions si dures.

LA COMTESSE.

De plaider.

CHICANEAU.

Certes, le trait est noir.

J'en suis surpris.

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment ! lier les mains aux gens de votre sorte ?

Mais cette pension, madame, est-elle forte ?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, monsieur, que trop honnêtement.

Mais vivre, sans plaider, est-ce contentement ?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,
 Et nous ne dirons mot ? Mais, s'il vous plaît, madame,
 Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas ;

Depuis trente ans, au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage.

Hé, quelque soixante ans. (1)

CHICANEAU.

Comment ! c'est le bel âge

Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.

J'y vendrai ma chemise ; et je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Oh, oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jèterai.

Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

(1) Hé, quelque soixante ans.

Dans la conversation, on se servoit jadis de *quelque* pour *environ*.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, madame ?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois, sans façon,

Trouver mon juge.

LA COMTESSE.

Hélas ! que ce monsieur est bon !

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE.

Ah, que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge, et lui dirois

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

Voi !

Et lui dirois : Monsieur

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

Liez-moi.

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée. (1)

CHICANEAU.

A l'autre.

(1)

Je ne veux point être liée.

Boileau avoit été témoin d'une scène pareille ; il conseilla à Racine de s'en servir , et Racine en profita : voici le fait , rapporté par Brossette dans ses remarques sur Boileau.

La comtesse de C***, plaideuse de profession , passoit toute sa vie dans les procès. Le parlement de Paris , fatigué de son obstination à plaider , lui défendit d'intenter aucun procès sans l'avis , par écrit , de deux avocats qu'on lui désigna. Cette interdiction de plaider la mit dans une fureur inconcevable. Après avoir lassé de son désespoir les juges , les avocats et son procureur , elle alla renouveler ses plaintes à M. Boileau le greffier , frère de Despréaux , chez qui se trouva par hasard M. L*** , neveu de messieurs Boileau. Cet homme , qui croyoit avoir trouvé l'occasion de se rendre utile , s'avisa de donner des conseils à cette plaideuse : elle les écouta d'abord avec avidité ; mais , par un mal entendu qui survint entr'eux , elle crut qu'il vouloit l'insulter , et l'accabla d'injures.

La première fois qu'on joua les Plaideurs , l'actrice qui représentoit la comtesse de Pimbesche , prit un habit couleur de rose sèche , et se mit un masque sur l'oreille ; c'étoit l'ajustement ordinaire de la comtesse de C***. Il étoit permis au poète de prendre le caractère de cette plaideuse , mais l'actrice étoit très-condamnabale. On ne doit , dans la comédie , désigner ni le nom ni la figure de personne. La comédie est un bal masqué , où il est permis de se reconnoître réciproquement , mais où il est défendu de nommer les masques.

LA COMTESSE.

Je ne la serai point. (1)

CHICANEAU.

Quelle humeur est la vôtre !

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais.....

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin, quand une femme en tête a sa folie.....

(1) *Je ne la serai point.*

Quoi qu'en dise Louis Racine, il faut *je ne le serai point*. Lorsqu'on demande à une femme, *êtes-vous veuve ?* elle doit répondre, *je la suis*. Mais si on lui demande *si elle est jeune, si elle est contente*, elle doit dire *je le suis*. C'est une règle certaine, l'article *la* ne se met que pour les substantifs, et l'article *le* pour les adjectifs.

Pour contredire cette règle, Louis Racine se fonde sur un exemple de la Théodore de Corneille, qui étant accusée d'être chrétienne, répond : *Oui je la suis*. Mais peut-on justifier une faute par une autre ?

Fou, vous-même.

CHICANEAU.

Madame!

LA COMTESSE.

Et pourquoi me lier?

CHICANEAU.

Madame... ..

LA COMTESSE.

Voyez-vous; il se rend familier.

CHICANEAU.

Mais, madame.....

LA COMTESSE.

Un crasseux, qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis.

CHICANEAU.

Madame.....

LA COMTESSE.

Avec son âne.

CHICANEAU.

Vous me poussez.

LA COMTESSE.

Bon homme, allez garder vos foins.

CHICANEAU.

Vous m'excédez.

LA COMTESSE.

Le sot.

CHICANEAU.

Que n'ai-je des témoins! (1)

SCÈNE VIII.

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANEAU.

P E T I T - J E A N .

Voyez, le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

C H I C A N E A U .

Monsieur, soyez témoin.....

L A C O M T E S S E .

Que monsieur est un sot.

C H I C A N E A U .

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

P E T I T - J E A N , à la Comtesse.

Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.

(1)

Que n'ai-je des témoins!

Cette scène est très-plaisante par la vivacité du dialogue. Le ridicule des plaideurs est saisi avec tant de naturel et de vérité, que cette dispute doit faire rire et le peuple et les honnêtes gens.

Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle.

P E T I T - J E A N .

(à Chicaneau.)

Folle? Vous avez tort. Pourquoi l'injurier?

C H I C A N E A U .

On la conseille.

P E T I T - J E A N .

Oh!

L A C O M T E S S E .

Oui, de me faire lier.

P E T I T - J E A N .

Oh, monsieur!

C H I C A N E A U .

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t'elle?

P E T I T - J E A N .

Oh, madame!

L A C O M T E S S E .

Qui, moi! souffrir qu'on me querelle?

C H I C A N E A U .

Une cricuse.

P E T I T - J E A N .

Hé, paix.

L A C O M T E S S E .

Un chicaneur.

P E T I T - J E A N .

Holà.

C H I C A N E A U .

Qui n'ose plus plaider.

L A C O M T E S S E .

Que t'importe cela ?

Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable ?
Brouillon ! voleur !

C H I C A N E A U .

Et bon, et bon, de par le diable,
Un sergent ! un sergent !

L A C O M T E S S E .

Un huissier ! un huissier !

P E T I T - J E A N *seul.*

Ma foi, juge et plaideurs, il faudroit tout lier.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

MON SIEUR, encore un coup, je ne puis pas tout faire ;
 Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire.
 En robe, sur mes pas, il ne faut que venir ;
 Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
 Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
 Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde ?
 Hé, lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,
 A peine seulement savez-vous s'il est jour.
 Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse,
 Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse ;
 Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
 Me charge d'un exploit pour monsieur Chicaneau ?
 Et le fait assigner pour certaine parole,
 Disant qu'il la voudroit faire passer pour folle ;
 Je dis folle à lier ; et pour d'autres excès
 Et blasphêmes, toujours l'ornement des procès.
 Mais vous ne dites rien de tout mon équipage ;
 Ai-je bien d'un sergent le port et le visage ?

LÉANDRE.

Ah, fort bien ?

L'INTIMÉ.

L' I N T I M É.

Je ne sais, mais je me sens enfin

L'âme et le dos six fois plus durs que ce matin.

Quoi qu'il en soit, voici l'exploit et votre lettre ;

Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.

Mais pour faire signer le contrat que voici,

Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.

Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,

Et vous ferez l'amour en présence du père.

L É A N D R E.

Mais ne vas pas donner l'exploit pour le billet.

L' I N T I M É.

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.

Rentrez.

(L'intimé va frapper à la porte d'Isabelle.)

S C È N E I I.

I S A B E L L E , L' I N T I M É.

I S A B E L L E.

Q U I frappe ?

L' I N T I M É (à part.)

Ami. C'est la voix d'Isabelle.

I S A B E L L E.

Demandez-vous quelqu'un, monsieur ?

Mademoiselle,

C'est un petit exploit, que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE.

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre ;
Mon père va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ.

Il n'est donc pas ici, mademoiselle ?

ISABELLE.

Non.

L'INTIMÉ.

L'exploit, mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE.

Monsieur, vous me prenez pour une autre, sans doute.
Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte ;
Et si l'on n'aimoit pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourroient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ.

Mais permettez

ISABELLE.

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ.

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE.

Chanson.

L' I N T I M É .

C'est une lettre.

I S A B E L L E .

Encor moins.

L' I N T I M É .

Mais lisez.

I S A B E L L E .

Vous ne m'y tenez pas.

L' I N T I M É .

C'est de monsieur

I S A B E L L E .

Adieu.

L' I N T I M É .

Léandre.

I S A B E L L E .

Parlez bas

C'est de monsieur ?

L' I N T I M É .

Que diable ! on a bien de la peine
A se faire écouter, je suis tout hors d'haleine.

I S A B E L L E .

Ah , l'Intimé ! pardonne à mes sens étonnés !
Donne.

L' I N T I M É .

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE.

Et qui t'auroit connu déguisé de la sorte ?

Mais donne.

L'INTIMÉ.

Aux gens de bien ouvre-t'on votre porte ?

ISABELLE.

Hé, donne donc.

L'INTIMÉ.

La peste! . . .

ISABELLE.

Oh, ne donnez donc pas.

Avec votre billet retournez sur vos pas.

L'INTIMÉ.

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCÈNE III.

CHICANEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

CHICANEAU.

OUI, je suis donc un sot, un voleur, à son compte!

Un sergent s'est chargé de la remercier ;

Et je lui vais servir un plat de mon métier.

Je serois bien fâché que ce fût à refaire ,

Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.

Mais un homme ici parle à ma fille. Comment !

Elle lit un billet ! Ah ! c'est de quelque amant.

Approchons.

ISABELLE.

Tout de bon, ton maître est-il sincère?

Le croirai-je ?

L'INTIMÉ.

Il ne dort non plus que votre père,

*(appercevant Chicaneau,)*Il se tourmente. Il vous..... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.ISABELLE, *apercevant Chicaneau.*

C'est mon père !

*(à l'Intimé.)*Vraiment vous leur pouvez apprendre
Que si l'on nous poursuit, nous saurons nous défendre.*(déchirant le billet.)*

Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit,

CHICANEAU.

Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit ? (1)

Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille ;

Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens, ma fille. (2)

(1) *Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit ?*Cette méprise est plaisante. *Lisoit*, qu'on prononce maintenant comme *lisait*, rime ici avec *exploit* ; cette rime étoit bonne alors, parce qu'on prononçoit différemment.(2) *Viens, mon sang, viens, ma fille.*

Ceci est encore une parodie du Cid. D. Diègue dit à son fils :

Viens, mon sang, viens, mon fils, viens réparer ma honte.

Acte I, scène VI.

Va, je t'achèterai le *Praticien François*.

Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE, à l'Intimé.

Au moins, dites-leur bien que je ne les crains guère ;
Ils me feront plaisir. Je les mets à pis faire.

CHICANEAU, à Isabelle.

Hé, ne te fâche point.

ISABELLE, à l'Intimé.

Adieu, monsieur.

SCÈNE IV.

CHICANEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, se mettant en état d'écrire.

Verbalisons.

CHICANEAU.

Monsieur, de grâce, excusez-la.

Elle n'est pas instruite. Et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'INTIMÉ.

Non.

CHICANEAU.

Je le lirai bien.

L'INTIMÉ.

Je ne suis pas méchant.

J'en ai sur moi copie.

C H I C A N E A U.

Ah ! le trait est touchant.

Mais je ne sais pourquoi , plus je vous envisage ,
Et moins je me remets , monsieur , votre visage .
Je connois force huissiers .

L' I N T I M É .

Informez-vous de moi ,
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi .

C H I C A N E A U.

Soit. Pour qui venez-vous ?

L' I N T I M É .

Pour une brave dame ,
Monsieur , qui vous honore , et , de toute son ame ,
Voudroit que vous vinsiez , à ma sommation ,
Lui faire un petit mot de réparation .

C H I C A N E A U.

De réparation ! je n'ai blessé personne .

L' I N T I M É .

Je le crois ; vous avez , monsieur , l'ame trop bonne .

C H I C A N E A U.

Que demandez-vous donc ?

L' I N T I M É .

Elle voudroit , monsieur ,
Que , devant des témoins , vous lui fissiez l'honneur

De l'avouer pour sage, et point extravagante.

C H I C A N E A U.

Parbleu! c'est ma comtessè.

L' I N T I M É.

Elle est votre servante.

C H I C A N E A U.

Je suis son serviteur.

L' I N T I M É.

Vous êtes obligéant.

Monsieur.

C H I C A N E A U.

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent
Lui doit porter, pour moi, tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc! les battus, ma foi, païront l'amende.
Voyons ce qu'elle chante. Hon..... *Sixième janyier,*
Pour avoir faussement dit qu'il falloit lier,
Étant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame, Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cætera.
Il soit dit que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame; et là, d'une voix claire,
Devant quatre témoins, assistés d'un notaire,
Zeste, ledit Hiérome avouera hautement,
Qu'il la tient pour sensée et de bon jugement.....
Le Bon. C'est donc le nom de votre seigneurie?

L' I N T I M É.

(à part.)

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANEAU.

Le Bon ? Jamais exploit ne fut signé *le Bon*.Monsieur *le Bon*.

L'INTIMÉ.

Monsieur.

CHICANEAU.

Vous êtes un frippon.

L'INTIMÉ.

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANEAU.

Mais frippon le plus franc qui soit de Caën à Rome.

L'INTIMÉ.

Monsieur, je ne suis point pour vous désavouer.

Vous aurez la bonté de me le bien payer.

CHICANEAU.

Moi, payer ? En soufflets.

L'INTIMÉ.

Vous êtes trop honnête.

Vous me le paîrez bien.

CHICANEAU.

Oh, tu me romps la tête.

Tiens, voilà ton paîment.

L'INTIMÉ.

Un soufflet ! Écrivons.

Lequel Hiérome, après plusieurs rebellions,

*Auroit atteint , frappé moi sergent à la joue ,
Et fait tomber , du coup , mon chapeau dans la boue.*

C H I C A N E A U , *lui donnant un coup de pied.*

-Ajoute cela.

L' I N T I M É .

Bon , c'est de l'argent comptant ;
J'en avois bien besoin. *Et , de ce non content ,
Auroit avec le pied réitéré* Courage.
*Outre plus , le susdit seroit venu de rage
Pour lacérer ledit présent procès-verbal.*
Allons , mon cher monsieur , cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

C H I C A N E A U .

Coquin !

L' I N T I M É .

Ne vous déplaîse ,
Quelques coups de bâton , et je suis à mon aise.

C H I C A N E A U , *tenant un bâton.*

Oui dà. Je verrai bien s'il est sergent.

L' I N T I M É , *en posture d'écrire.*

Tôt donc ,

Frappez. J'ai quatre enfans à nourrir.

C H I C A N E A U .

Ah , pardon !

Monsieur , pour un sergent je ne pouvois vous prendre ;
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui , vous êtes sergent , monsieur , et très-sergent.

Touchez-là. Vos pareils sont gens que je révère ;
Et j'ai toujours été nourri , par feu mon père ,
Dans la crainte de Dieu , monsieur , et des sergens.

L' I N T I M É.

Non , à si bon marché l'on ne bat point les gens.

C H I C A N E A U.

Monsieur , point de procès.

L' I N T I M É.

Serviteur. Contumace,
Bâton levé, soufflet; coup de pied. Ah!

C H I C A N E A U.

De grâce ,

Rendez-les moi plutôt. (1)

L' I N T I M É.

Suffit qu'ils soient reçus ,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus. (2)

(1) *Rendez-les moi plutôt.*

Cette réponse est plutôt d'un avare que d'un homme qui aime les procès.

(2) *Suffit qu'ils soient reçus ,
Je ne les voudrois pas donner pour mille écus.*

Cette scène de Phuissier nous paroît imitée de la scène IV , du Ve acte du Tartuffe , qui précéda d'une année la pièce de Racine. La scène de celui-ci a quelque chose de plus comique , en ce que Chicaneau exécute sur le porteur de la sommation une vengeance qu'Orgon et Damis ne font que désirer.

SCÈNE V.

LÉANDRE *en robe de commissaire*, CHICANEAU,
L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ.

V O I C I fort à propos monsieur le commissaire.
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.
Tel que vous me voyez, monsieur ici présent,
M'a, d'un fort grand soufflet, fait un petit présent.

L É A N D R E.

A vous, monsieur?

L'INTIMÉ.

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus les noms qu'il me donne.

L É A N D R E.

Avez-vous des témoins?

L'INTIMÉ.

Monsieur, tâtez plutôt,
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

L É A N D R E.

Pris en flagrant délit, affaire criminelle.

C H I C A N E A U.

Foin de moi.

L'INTIMÉ.

Plus, sa fille, au moins soi disant telle,

A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui feroit plaisir, et que, d'un œil content,
Elle nous défioit.

L É A N D R E , à *l'Intimé*.

Faites venir la fille.

L'esprit de contumace est dans cette famille.

C H I C A N E A U , à *part*.

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.

Si j'en connois pas un, je veux être étranglé. (1)

L É A N D R E .

Comment ! Battre un huissier ! Mais voici la rébelle.

S C È N E V I .

ISABELLE, LÉANDRE, CHICANEAU,
L'INTIMÉ.

L' I N T I M É , à *Isabelle*.

Vous le reconnoissez ?

L É A N D R E .

Hé bien, mademoiselle,

C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,

Et qui, si hautement, osiez nous défier ?

Votre nom ?

(1) *Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.*

La négation *pas* est inutile.

I S A B E L L E.

Isabelle.

L É A N D R E.

Écrivez. Et votre âge ?

I S A B E L L E.

Dix-huit ans.

C H I C A N É A U.

Elle en a quelque peu davantage ,
Mais n'importe.

L É A N D R E.

Êtes-vous en pouvoir de mari ?

I S A B E L L E.

Non , monsieur.

L É A N D R E.

Vous riez ? Écrivez qu'elle a ri. (1)

C H I C A N É A U.

Monsieur , ne parlons point de maris à des filles ;
Voyez-vous , ce sont là des secrets de familles.

L É A N D R E.

Mettez qu'il interrompt.

(1) *Vous riez ? Écrivez qu'elle a ri.*

Ce trait est un des plus charmans de la pièce. Avoir su jeter de pareils agrémens sur une scène d'interrogatoire , prouvoit chez Racine une imagination très-fleurie et très-enjouée.

C H I C A N E A U.

Hé, je n'y pensois pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

L É A N D R E.

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aise.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaie. (1)
N'avez-vous pas reçu, de l'huissier que voilà,
Certain papier tantôt ?

I S A B E L L E.

Oui, monsieur.

C H I C A N E A U.

Bon cela.

L É A N D R E.

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire ? (2)

I S A B E L L E.

Monsieur, je l'ai lu.

(1) *Répondez à votre aise.*

On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaie.

Louis Racine prétend que Léandre, déguisé en commis-saire, fait exprès la faute de *pas mis avec rien*. Cette apologie est d'autant plus puérole, que Léandre parle toujours correc-tement dans tout le reste de cette scène. N'étoit-il pas plus naturel d'avouer que le poëte avoit fait une faute ?

(2) *Avez-vous déchiré ce papier sans le lire ?*

La manière dont Léandre interroge sa maîtresse, et celle dont Isabelle lui répond sans détronper son père, est du meilleur comique et digne de Molière.

Bon.

LÉANDRE, *à l'Intimé.**(à Isabelle.)*

Continuez d'écrire.

Et pourquoi l'avez-vous déchiré ?

ISABELLE.

J'avois peur

Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANEAU.

Et tu fuis les procès ? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE.

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avoient écrit ?

ISABELLE.

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris ni colère.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez.

CHICANEAU.

Je vous dis qu'elle tient de son père ;
Elle répond fort bien.

LÉANDRE.

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE.

Une robe toujours m'avoit choqué la vue,
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANEAU.

CHICANEAU.

La pauvre enfant ! Va, va, je te marierai bien,
Dès que je le pourrai ;... s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE.

A la justice donc vous voulez satisfaire ?

ISABELLE.

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ.

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE.

Dans les occasions
Soutiendrez-vous, au moins, vos dépositions ?

ISABELLE.

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LÉANDRE.

Signez. Cela va bien, la justice est contente.

Ça, ne signez-vous pas, monsieur ?

CHICANEAU.

Oui dà, gaïment ;
A tout ce qu'elle a dit, je signe aveuglément.

LÉANDRE, *bas à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme ;
Il signe un bon contrat écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANEAU, *à part.*

Que lui dit-il ? Il est charmé de son esprit.

L É A N D R E.

Adieu ; soyez toujours aussi sage que belle :
 Tout ira bien. Huissier , remenez-la chez elle.
 Et vous , monsieur , marchez.

C H I C A N E A U.

Où , monsieur ?

L É A N D R E.

Suivez-moi.

C H I C A N E A U.

Où donc ?

L É A N D R E.

Vous le saurez. Marchez , de par le roi.

C H I C A N E A U.

Comment !

S C È N E V I I.

LÉANDRE , CHICANEAU , PETIT-JEAN.

P E T I T - J E A N.

HOLA, quelqu'un n'a-t'il pas vu mon maître?
 Quel chemin a-t'il pris , la porte ou la fenêtre ?

L É A N D R E.

A l'autre.

P E T I T - J E A N.

Je ne sais qu'est devenu son fils ;
 Et pour le père , il est où le diable l'a mis.

Il me redemandoit sans cesse ses épices ,
 Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
 Chercher la boîte au poivre (1); et lui , pendant cela ,
 Est disparu.

S C È N E V I I I.

DANDIN ; à une lucarne du toit , LÉANDRE ,
 CHICANEAU , L'INTIMÉ , PETIT-JEAN.

D A N D I N.

P A I X, paix, que l'on se taise là.

L É A N D R E.

Hé, grand Dieu!

P E T I T - J E A N.

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

D A N D I N.

Quelles gens êtes-vous? Quelles sont vos affaires?

(1) *Il me redemandoit sans cesse ses épices ,
 Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
 Chercher la boîte au poivre.*

Cela s'appelle jouer sur le mot ; ce n'est guère la coutume de Racine. Cette plaisanterie , qui est une pointe , nous paroît calquée sur une mauvaise épigramme de Saint-Amand, sur l'incendie du palais :

Certes l'on vit un triste jeu,
 Quand à Paris dame Justice
 Se mit le palais tout en feu,
 Pour avoir trop mangé d'épice.

Qui sont ces gens en robe ? Êtes-vous avocats ?
Çà, parlez.

P E T I T - J E A N .

Vous verrez qu'il va juger les chats.

D A N D I N .

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire ?
Allez lui demander si je sais votre affaire. (1)

L É A N D R E .

Il faut bien que je l'aïlle arracher de ces lieux.
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

P E T I T - J E A N .

Ho, ho, monsieur.

L É A N D R E .

Tais-toi, sur les yeux de ta tête, (2)

Et suis-moi.

(1) *Allez lui demander si je sais votre affaire.*

Trait d'ingénuité échappé sans doute à plus d'un homme en place.

(2) *Tais-toi, sur les yeux de ta tête.*

Sorte de pléonasme plaisant, qui sent assez la manière de Plaute. Il est devenu proverbe.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, DANDIN, CHICANEAU ;
L'INTIMÉ.

DANDIN.

DÉPÊCHEZ, donnez votre requête.

CHICANEAU.

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE.

Hé, mon Dieu ! j'apperçois monsieur dans son grenier.
Que fait-il là ?

L'INTIMÉ.

Madame, il y donne audience ;
Le champ vous est ouvert.

CHICANEAU.

On me fait violence,
Monsieur, on m'injurie ; et je venois ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE.

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANEAU et LA COMTESSE.

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'INTIMÉ.

Parbleu, je veux me mettre aussi de la partie.

CHICANEAU, LA COMTESSE *et* L'INTIMÉ.

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

C H I C A N E A U.

Hé, messieurs, tour à tour exposons notre droit.

L A C O M T E S S E.

Son droit? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.(1)

D A N D I N.

Qu'est-ce qu'on vous a fait?

CHICANEAU, LA COMTESSE *et* L'INTIMÉ.

On m'a dit des injures.

L' I N T I M É.

Outre un soufflet, monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

C H I C A N E A U.

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

L A C O M T E S S E.

Monsieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L' I N T I M É.

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

D A N D I N.

Vos qualités?

(1) *Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.*

Il y a dans ce vers une petite faute de grammaire qu'il faut remarquer. *Tout* au singulier, quoique mot collectif, ne demande pas après lui le pluriel.

LA COMTESSE.

Je suis comtesse.

L'INTIMÉ.

Huissier.

CHICANEAU.

Bourgeois.

Messieurs.....

DANDIN, *se retirant de la lucarne du toit.*

Parlez toujours, je vous entends tous trois. (1)

CHICANEAU.

Monsieur.....

L'INTIMÉ.

Bon ! le voilà qui fausse compagnie.

LA COMTESSE.

Hélas !

CHICANEAU.

Hé quoi ! déjà l'audience est finie ?

Je n'ai pas eu le tems de lui dire deux mots.

(1) *Parlez toujours, je vous entends tous trois.*

S'ils parlent tous trois à la fois, comment pourra-t'il les entendre ?

Ce vers nous rappelle une épigramme de Baraton :

Huissiers, qu'on fasse silence,

Dit, en tenant audience,

Un président de Beaugé ;

C'est un bruit à tête fendre :

Nous avons déjà jugé

Dix causes sans les entendre.

SCÈNE X.

LÉANDRE *sans robe*, CHICANEAU,
LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

L É A N D R E .

MESSIEURS, voulez-vous bien nous laisser en repos ?

C H I C A N E A U .

Monsieur, peut-on entrer ?

L É A N D R E .

Non, monsieur, ou je meure.

C H I C A N E A U .

Hé, pourquoi ? J'aurai fait en une petite heure ;
En deux heures, au plus.

L É A N D R E .

On n'entre point, monsieur.

L A C O M T E S S E .

C'est bien fait de fermer la porte à ce crieur.

Mais moi

L É A N D R E .

L'on n'entre point, madame, je vous jure.

L A C O M T E S S E .

Ho, monsieur, j'entrerais.

L É A N D R E .

Peut-être.

LA COMTESSE.

J'en suis sûre.

LÉANDRE.

Par la fenêtre donc.

LA COMTESSE.

Par la porte.

LÉANDRE.

Il faut voir.

CHICANEAU.

Quand je devrois ici demeurer jusqu'au soir.

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CHICANEAU, LA COMTESSE ;
L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN, à Léandre.

ON ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.
Parbleu, je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE, à la comtesse et à Chicaneau.

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon père.

CHICANEAU.

Hé bien donc. Si, pourtant ;
Sur toute cette affaire, il faut que je le voie.

(*Dandin paroît par le soupirail de la cave.*)

Mais que vois-je ! Ah ! c'est lui que le ciel nous renvoie.

L É A N D R E .

Quoi ! par le soupirail ?

P E T I T - J E A N .

Il a le diable au corps.

C H I C A N E A U , *saisissant Dandin.*

Monsieur

D A N D I N .

L'impertinent ! Sans lui j'étois dehors.

C H I C A N E A U .

Monsieur

D A N D I N .

Retirez-vous , vous êtes une bête.

C H I C A N E A U .

Monsieur , voulez-vous bien

D A N D I N .

Vous me rompez la tête

C H I C A N E A U .

Monsieur , j'ai commandé

D A N D I N .

Taisez-vous , vous dit-on.

C H I C A N E A U .

Que l'on portât chez vous

D A N D I N .

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin.

DANDIN.

Hé, je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'est de très-bon muscat.

DANDIN.

Redites votre affaire.

LÉANDRE, à l'Intimé.

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE.

Monsieur, il va vous dire autant de faussetés.

CHICANEAU.

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN.

Mon Dieu, laissez la dire.

LA COMTESSE.

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN.

Souffrez que je respire.

CHICANEAU.

Monsieur

DANDIN.

Vous m'étranglez.

Tournez les yeux vers moi.

D A N D I N.

Elle m'étrangle Ay, ay.

C H I C A N E A U.

Vous m'entraînez, ma foi.
Prenez garde, je tombe.

P E T I T - J E A N.

Ils sont, sur ma parole,
L'un et l'autre encavés.

L É A N D R E.

Vîte, que l'on y vole;
Courez à leur secours. Mais, au moins, je prétends
Que monsieur Chicaneau, puisqu'il est là-dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L' I N T I M É.

Gardez le soupirail.

L É A N D R E.

Ya vîte, je le garde.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE.

MISÉRABLE ! il s'en va lui prévenir l'esprit :
 (*par le soupirail de la cave.*)

Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit,
 Il n'a point de témoins ; c'est un menteur.

LÉANDRE.

Madame,
 Que leur contez-vous là ? Peut-être ils rendent l'ame.

LA COMTESSE.

Il lui fera, monsieur, croire ce qu'il voudra.
 Souffrez que j'entre.

LÉANDRE.

Oh, non, personne n'entrera.

LA COMTESSE.

Je le vois bien, monsieur, le vin muscat opère
 Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du père.
 Patience ; je vais protester comme il faut,
 Contre monsieur le juge, et contre le quartaut.

LÉANDRE.

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.

(*seul.*)

Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCÈNE XIII.

DANDIN, L'INTIMÉ, LÉANDRE.

L'INTIMÉ.

MONSIEUR, où courez-vous? C'est vous mettre en danger,
Et vous boitez tout bas.

DANDIN.

Je veux aller juger.

LÉANDRE.

Comment, mon père! Allons, permettez qu'on vous panse :
Vîte, un chirurgien.

DANDIN.

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE.

Hé, mon père, arrêtez

DANDIN.

Oh, je vois ce que c'est!

Tu prétends faire ici de moi ce qu'il te plaît ;
Tu ne gardes pour moi respect, ni complaisance ;
Je ne puis prononcer une seule sentence :
Achève, prends ce sac, prends vîte. (1)

(1) *Achève, prends ce sac, prends vîte.*Dandin dit, *achève et prends ce sac, du ton dont le père*

LÉANDRE.

Hé, doucement,
 Mon père! il faut trouver quelque accommodement.
 Si, pour vous, sans juger, la vie est un supplice ;
 Si vous êtes pressé de rendre la justice , (1)
 Il ne faut point sortir pour cela de chez vous.
 Exercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne raillons point ici de la magistrature :
 Vois-tu ; je ne veux point être un juge en peinture.

LÉANDRE.

Vous serez, au contraire, un juge sans appel,
 Et juge du civil comme du criminel.
 Vous pourrez, tous les jours, tenir deux audiences ;
 Tout vous sera chez vous matière de sentences.
 Un valet manque-t'il de rendre un verre net,
 Condamnez-le à l'amende (2) ; ou, s'il le casse, au fouet.

de Rodrigue dit au comte de Gormas :

Achève, et prends ma vie.

Acte I, scène VI.

C'est encore une parodie du Cid.

(1) *Si vous êtes pressé de rendre la justice.*

Dans Aristophane, Bdélycléon essaie de même de persuader à son père de renoncer à la manie qu'il a de juger. *Cessez, dit-il, d'aller prononcer des jugemens ; ou, puisque vous y attachez tant de plaisir, bornez-vous à être le juge de vos domestiques.*

(2) *Condamnez-le à l'amende ; ou, s'il le casse, au fouet. Voilà, dit M. l'abbé d'Olivet, le seul exemple qui reste*

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne :
Et mes vacations , qui les paîra ? personne ? (1)

L É A N D R E .

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

D A N D I N .

Il parle , ce me semble , assez pertinemment.

L É A N D R E .

Contre un de vos voisins

dans tout Racine , d'un le , pronom relatif , mis après son verbe , et devant un mot qui commence par une voyelle : condamnez-le à l'amende. Encore faut-il observer que cela se trouve dans une comédie. Mais dans les premières éditions de sa Thébäide et de son Alexandre , il y en avoit cinq ou six autres exemples... Racine a senti que l'élision de cet article le blessait entièrement l'oreille.

Dans Aristophane , Bdélycléon indique de même à son père les délits particuliers qui pourront être la matière de ses jugemens : *S'il arrive , dit-il , que votre servante ouvre votre porte à votre insu , vous lui ferez porter la peine de ce crime.*

(1) *C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne :
Et mes vacations , qui les paîra ? Personne ?*

Je me rends à ces raisons , dit Phylocléon , mais tu ne dis point qui paiera mes honoraires ? Je m'en charge , répond le fils. A la bonne heure , reprend le père. Guêpes d'Aristophane.

SCÈNE XIV.

PETIT-JEAN, L'INTIMÉ, DANDIN,
LÉANDRE.

PETIT-JEAN.

ARRÊTE, arrête, attrape. (1)

LÉANDRE, à l'Intimé.

Ah! c'est mon prisonnier, sans doute, qui s'échappe!

L'INTIMÉ.

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN.

Tout est perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon: (2)

(1) *Arrête, arrête, attrape.*

Chez Aristophane le chien ne vole point un chapon, mais un fromage: le poëte introduit pour cela un esclave, qui se contente de pester après cet animal, sans se mettre en peine de courir après lui: *Hélas!* dit-il, *pourquoi nourrir un pareil chien?* Le tour qu'a pris Racine est infiniment plus vif.

(2) *Tout est perdu... Citron...*

Votre chien... vient là-bas de manger un chapon:

Le même désordre, et par conséquent le même art règne dans le récit grec:

Est-ce que Labès... tout à l'heure... votre chien... n'a pas mangé un fromage entier de Sicile?

Rien n'est sûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte. (1)

L É A N D R E .

Bon ! voilà pour mon père une cause (2). Main forte.
Qu'on se mette après lui. Courez tous.

D A N D I N .

Point de bruit ,
Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

L É A N D R E .

Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique.
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

D A N D I N .

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat.
Il faut, de part et d'autre, avoir un avocat ; (3)
Nous n'en avons pas un.

(1) *Rien n'est sûr devant lui ; ce qu'il trouve il l'emporte.*

Ce vers est une parodie de deux autres de Malherbe, dans l'ode à Henri IV, où ce poète dit, en parlant d'un fleuve :

Rien n'est sûr en son passage,
Ce qu'il trouve il le ravage.

(2) *Bon ! voilà pour mon père une cause.*

A peine Dandin a-t-il consenti à la proposition que son fils lui fait de juger, qu'il s'en présente une occasion.

Dans le poète grec, le fils de Philocléon profite de la même circonstance : il n'est pas plutôt instruit du vol commis par son chien, qu'il prend le parti de *dénoncer ce crime à son père.*

(3) *Il faut, de part et d'autre, avoir un avocat.*

C'est d'Aristophane que Racine a pris encore cette idée.

L É A N D R E.

Hé bien , il en faut faire.

Voilà votre portier et votre secrétaire ,
 Vous en ferez , je crois , d'excellens avocats ;
 Ils sont fort ignorans. (1)

L' I N T I M É.

Non pas , monsieur , non pas.
 J'endormirai monsieur tout aussi bien qu'un autre.

P E T I T - J E A N.

Pour moi , je ne sais rien , n'attendez rien du nôtre.

L É A N D R E.

C'est ta première cause , et l'on te la fera.

P E T I T - J E A N.

Mais je ne sais pas lire.

L É A N D R E.

Hé , l'on te soufflera. (2)

(1) *Vous en ferez , je crois , d'excellens avocats ;
 Ils sont fort ignorans.*

Ces contre-vérités sentent le sel attique et la manière d'Aristophane. La comédie du *Méchant* offre plusieurs traits de cette espèce ; et sur-tout celui où Cléon se promet qu'une noirceur qu'il médite , produira un effet

Bien scandaleux , bien bon.

(2) *Hé , l'on te soufflera.*

Racine a fait ici quelques retranchemens. On lisoit d'abord :

P E T I T - J E A N.

« Je vous entends , oui. Mais d'une première cause ,
 » Monsieur , à l'avocat revient-il quelque chose ?

Allons tout préparer. Ça, messieurs, point d'intrigue.
 Fermons l'œil aux présens, et l'oreille à la brigade.
 Vous, maître Petit-Jean, serez le demandeur.
 Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur.

L É A N D R E .

- » Ah , fi ! garde-toi bien d'en vouloir rien toucher ;
- » C'est la cause d'honneur , on l'achète bien cher.
- » On sème des billets par toute la famille ;
- » Et le petit garçon , et la petite fille ,
- » Oncle , tante , cousins , tout vient , jusques au chat ;
- » Dormir au plaidoyer de monsieur l'avocat.

D A N D I N .

- » Allons nous préparer , *etc.* »

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHICANEAU, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANEAU.

OUI, monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire ;
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LÉANDRE.

Oui, je crois tout cela ;
Mais, si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre ;
Vous troubleriez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensés
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés.
Et dans une poursuite à vous-même contraire.... (1)

 (1) *Et dans une poursuite à vous-même contraire....*

Racine a supprimé les vers suivans, qui se trouvent dans la première édition. Il y avoit d'abord :

« Et dans une poursuite à vous-même funeste,
» Vous en voulez encore absorber tout le reste.
» Ne vaudroit-il pas mieux, sans soucis, sans chagrins,
» Et de vos revenus régaland vos voisins,

Vraiment vous me donnez un conseil salutaire ;
 Et, devant qu'il soit peu, je veux en profiter ;
 Mais je vous prie au moins, de bien solliciter.
 Puisque monsieur Dandin va donner audience,
 Je vais faire venir ma fille en diligence.
 On peut l'interroger, elle est de bonne foi,
 Et même elle saura mieux répondre que moi.

L É A N D R E.

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

L E S O U F F L E U R.

Quel homme !

- » Vivre en père jaloux du bien de sa famille ,
- » Pour en laisser un jour le fonds à votre fille ;
- » Que de nourrir un tas d'officiers affamés ,
- » Qui moissonnent les champs que vous avez semés ;
- » Dont la main, toujours pleine , et toujours indigente ,
- » S'engraisse impunément de vos chapons de rente ?
- » Le beau plaisir d'aller, tout mourant de sommeil ,
- » A la porte d'un juge attendre son réveil ;
- » Et d'essuyer le vent qui vous souffle aux oreilles ,
- » Tandis que monsieur dort , et cuve vos bouteilles !
- » Ou bien , si vous entrez , de passer tout un jour
- » A compter, en grondant , les carreaux de sa cour.
- » Hé , monsieur, croyez-moi, quittez cette misère.

C H I C A N E A U.

- » Vraiment vous me donnez, etc. »

SCÈNE II.

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

LÉANDRE.

J_E me sers d'un étrange artifice.

Mais mon père est un homme à se désespérer ;

Et d'une cause en l'air il le faut bien leurer.

D'ailleurs, j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou, qui réduit tout au pied de la chicane.

Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCÈNE III.

DANDIN, L'INTIMÉ *et* PETIT-JEAN *en robe*,
LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

DANDIN.

C_A, qu'êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Ce sont les avocats.

DANDIN, *au Souffleur*.

Vous ?

LE SOUFFLEUR.

Je viens secourir leur mémoire troublée.

D A N D I N .

Je vous entends. Et vous ?

L É A N D R E .

Moi ? Je suis l'assemblée.

D A N D I N .

Commencez donc.

L E S O U F F L E U R .

Messieurs.

P E T I T - J E A N .

Oh, prenez-le plus bas ;

Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.

Messieurs

D A N D I N .

Couvrez-vous.

P E T I T - J E A N .

Oh ! mes-

D A N D I N .

Couvrez-vous, vous dis-je.

P E T I T - J E A N .

Oh, monsieur ! je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

D A N D I N .

Ne te couvre donc pas.

P E T I T - J E A N , *se couvrant.*Messieurs . . . (*au Souffleur.*)

Vous, doucement.

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Messieurs, quand je regarde avec exactitude (1)
 L'inconstance du monde, et sa vicissitude ;
 Lorsque je vois , parmi tant d'hommes différens ,
 Pas une étoile fixe, et tant d'astres errans.
 Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune ;
 Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune ;
 (*Babyloniens.*)
 Quand je vois les états des Babyboniens
 (*Persans.*) (*Macédoniens.*)
 Transférés des Serpens aux Nacédoniens ;
 (*Romains.*) (*despotique.*)
 Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique ,
 (*démocratique.*)
 Passer au démocrite, et puis au monarchique ;
 Quand je vois le Japon

L' I N T I M É.

Quand aura-t'il tout vu ?

P E T I T - J E A N .

Oh ! pourquoi celui-là m'a-t'il interrompu ?
 Je ne dirai plus rien.

D A N D I N .

Avocat incommode ,

(1) *Messieurs, quand je regarde avec exactitude
 L'inconstance du monde, et sa vicissitude ; etc.*

Ce début est beaucoup plus simple dans la comédie des Guêpes , parce que les lois d'Athènes ne permettant point aux orateurs de s'écarter de leur sujet , ils ne pouvoient tomber dans le défaut que Racine reproche aux avocats de son tems.

Que ne lui laissiez-vous finir sa période ?

Je suois sang et eau, pour voir si, du Japon, (1)

Il viendrait à bon port au fait de son chapon ;

Et vous l'interrompez par un discours frivole.

Parlez donc, avocat.

P E T I T - J E A N .

J'ai perdu la parole.

L É A N D R E .

Achève, Petit-Jean, c'est fort bien débuté.

Mais que font là tes bras pendans à ton côté ?

Te voilà sur tes pieds droit comme une statue.

Dégourdis-toi. Courage. Allons, qu'on s'évertue.

P E T I T - J E A N , *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

L É A N D R E .

Dis donc ce que tu vois.

P E T I T - J E A N .

Oh, dame! on ne court pas deux lièvres à la fois.

L E S O U F F L E U R .

On lit...

P E T I T - J E A N .

Ondit...

L E S O U F F L E U R .

Dans la...

(1) *Je suois sang et eau, pour voir si, du Japon.*

Ne peut-on pas observer qu'il y a un hiatus dans cet endroit ;
comme plus bas, *tant y a*, etc. ?

P E T I T - J E A N .

Dans la...

L E S O U F F L E U R .

Métamorphose ,

P E T I T - J E A N .

Comment ?

L E S O U F F L E U R .

Que la métem...

P E T I T - J E A N .

Que la métem...

L E S O U F F L E U R .

psycose.

P E T I T - J E A N .

Psycose.

L E S O U F F L E U R .

Hé, le cheval!

P E T I T - J E A N .

Et le cheval.

L E S O U F F L E U R .

Encor ?

P E T I T - J E A N .

Encor

L E S O U F F L E U R .

Le chien !

P E T I T - J E A N .

Le chien.

LES PLAIDEURS,

LE SOUFFLEUR.

Le butor!

P E T I T - J E A N .

Le butor.

L E S O U F F L E U R .

Peste de l'avocat!

P E T I T - J E A N .

Ah, peste de toi-même!

Voyez cet autre avec sa face de carême.

Va-t'en au diable.

D A N D I N .

Et vous, venez au fait. Un mot

Du fait. (1)

P E T I T - J E A N .

Hé, faut-il tant tourner autour du pot?

Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,

De grands mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise :

(1)

*Et vous, venez au fait. Un mot**Du fait.*

Allusion à une anecdote du tems de Racine. Un avocat chargé de défendre la cause d'un homme, sur le compte duquel on vouloit mettre un enfant, se jetoit à dessein dans des digressions tout à fait étrangères à son sujet. Le juge ne cessoit de lui dire, comme fait ici Dandin : *Au fait, avocat, au fait; un mot du fait.* Celui-ci, impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer, en disant : *Le fait est un enfant fait; celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait. Voilà le fait.*

Pour moi , je ne sais point tant faire de façon ;
 Pour dire qu'un matin vient de prendre un chapon.
 Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne ;
 Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine ;
 Que la première fois que je l'y trouverai ,
 Son procès est tout fait , et je l'assommerai.

L É A N D R E.

Belle conclusion , et digne de l'exorde !

P E T I T - J E A N.

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordrey morde.

D A N D I N.

Appellez les témoins.

L É A N D R E.

C'est bien dit , s'il le peut.
 Les témoins sont fort chers , et n'en a pas qui veut.

P E T I T - J E A N.

Nous en avons pourtant , et qui sont sans reproche.

D A N D I N.

Faites-les donc venir.

P E T I T - J E A N.

Je les ai dans ma poche.
 Tenez : voilà la tête et les pieds du chapon ;
 Voyez-les , et jugez.

L' I N T I M É.

Je les récuse.

Bon !

Pourquoi les récuser ?

L' I N T I M É .

Monsieur, ils sont du Maine.

D A N D I N .

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L' I N T I M É .

Messieurs

D A N D I N .

Serez-vous long , avocat , dites-moi ? (1)

L' I N T I M É .

Je ne réponds de rien.

D A N D I N .

Il est de bonne foi.

L' I N T I M É , *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs , tout ce qui peut étonner un coupable ; (2)

Tout ce que les mortels ont de plus redoutable ,

(1) *Serez-vous long , avocat , dites-moi ?*Le premier président du parlement de Paris , demanda un jour à l'avocat Montauban , *s'il seroit long* ; l'avocat répondit : *Oui. Du moins* , dit le premier président , *vous êtes de bonne foi.*(2) *Messieurs , tout ce qui peut étonner un coupable ; etc.*Racine a parodié ici un plaidoyer du célèbre Patru , qui , dans la cause d'un pâtissier contre un boulanger , se servit de l'exorde de Cicéron , dans son oraison *pro Quintio* : QUÆ

Semble s'être assemblé contre nous par hasar ,
 Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car ,
 D'un côté , le crédit du défunt m'épouvante ,
 Et, de l'autre côté , l'éloquence éclatante
 De maître Petit-Jean m'éblouit.

D A N D I N.

Avocat ,
 De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L' I N T I M É.

(*d'un ton ordinaire.*) (*du bon ton.*)
 Oui dà , j'en ai plusieurs Mais quelque défiance
 Que nous doive donner la susdite éloquence
 Et le susdit crédit ; ce néanmoins , messieurs ,
 L'encre de vos bonté nous rassure. D'ailleurs ,
 Devant le grand Dandin l'innocence est hardie ,
 Oui , devant ce Caton de basse Normandie ,
 Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni ,
Victrix causa diis placuit , sed victa Catoni. (1)

D A N D I N.

Vraiment , il plaide bien.

RES in civitate duæ plurimum possunt , hæ contra nos ambæ faciunt in hoc tempore , summa gratia et eloquentia. Quarum alteram C. Aquili vereor , alteram metuo , etc. L'acteur , chargé du rôle de l'Intimé , imitoit , en plaidant , les inflexions de voix des avocats de ce tems-là.

(1) *Victrix causa diis placuit , sed victa Catoni.*

Ce vers est un des plus beaux de la Pharsale de Lucain ; il signifie : *Les dieux se sont déclarés pour le parti des vainqueurs , mais Caton étoit du parti des vaincus.*

Sans craindre aucune chose ,
 Je prends donc la parole et je viens à ma cause.
 Aristote , *primo* , *peri-politicon* , (1)
 Dit fort bien

D A N D I N .

Avocat , il s'agit d'un chapon ,
 Et non point d'Aristote et de sa politique , (2)

L'INTIMÉ.

Oui ; mais l'autorité du péripatétique

(1) *Aristote* , *primo* , *peri-politicon* .

Trait de critique qui , selon Louis Racine , fut suggéré à son père par un discours que fit le chancelier Bellièvre à la reine Elisabeth , pour en obtenir la grâce de Marie Stuard ; l'orateur , après avoir épuisé tous les traits d'histoire qui avoient rapport à son sujet , cite des passages d'Homère , de Platon et de Callimaque.

De Thou , liv. LXXXVI.

(2) *Avocat il s'agit d'un chapon ,
 Et non point d'Aristote et de sa politique.*

Ceci est une imitation de l'épigramme 19 du livre VI de Martial , que M. de la Monnoye a traduit ainsi :

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris ,
 J'avois un procès au bailliage.
 Gui , le phénix des beaux esprits ,
 Plaidoit ma cause , et faisoit rage.
 Quand il eut dit un mot du fait ,
 Pour exagérer le forfait ,
 Il cita la fable et l'histoire ,
 Les Aristotes , les Platons.
 Gui , laissez-là tout ce grimoire ,
 Et retournez à vos moutons.

Prouveroit

Prouveroit que le bien et le mal

D A N D I N .

Je prétens

Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.

Au fait.

L' I N T I M É .

Pausanias , en ses Corinthiaques

D A N D I N .

Au fait.

L' I N T I M É .

Rebuffe

D A N D I N .

Au fait , vous dis-je.

L' I N T I M É .

Le grand Jacques

D A N D I N .

Au fait , au fait , au fait.

L' I N T I M É .

Harmenopol , in prompt

D A N D I N .

Oh , je te vais juger.

L' I N T I M É . (*vîte.*)

Oh , vous êtes si prompt.

Voici le fait. Un chien vient dans une cuisine ,

Il y trouve un chapon , lequel a bonne mine.

Or celui pour lequel je parle est affamé ;
 Celui contre lequel je parle *autem* plumé.
 Et celui pour lequel je suis , prend en cachette
 Celui contre lequel je parle. L'on décrète.
 On le prend. Avocat pour et contre appelé.
 Jour pris. Je dois parler , je parle , j'ai parlé.

D A N D I N .

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire.
 Il dit fort posément ce dont on n'a que faire ,
 Et court le grand galop quand il est à son fait.

L I N T I M É .

Mais le premier , monsieur , c'est le beau.

D A N D I N .

C'est le laid.

A-t'on jamais plaidé d'une telle méthode ?
 Mais qu'en dit l'assemblée ?

L É A N D R E .

Il est fort à la mode.

L' I N T I M É , *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t'il, messieurs? On vient. Comment vient-on?
 On poursuit ma partie. On force une maison.
 Quelle maison? Maison de notre propre juge.
 On brise le cellier qui nous sert de refuge.
 De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.
 On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
 A maître Petit-Jean, messieurs. Je vous atteste :
 Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, digeste

De vi, paragrapho , messieurs , *Caponibus* , (1)

Est manifestement contraire à cet abus ?

Et quand il seroit vrai que Citron , ma partie ,

Auroit mangé , messieurs , le tout , ou bien partie

Dudit chapon : qu'on mette en compensation

Ce que nous avons fait avant cette action.

Quand ma partie a-t'elle été réprimandée ?

Par qui votre maison a-t'elle été gardée ?

Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron ?

Témoin , trois procureurs , dont icelui Citron (2)

(1) *Qui ne sait que la loi Si quis canis , digeste ,*

De vi , paragrapho , messieurs , Caponibus.

Loi imaginaire et supposée plaisamment par le poète , aussi bien que le paragraphe qu'il intitule *Caponibus* , c'est-à-dire , *des chapons* , dont le premier mot est censé être *Caponibus*. C'est une imitation de Molière dans sa comédie du Médecin malgré lui :

S G A N A R E L L E .

Hippocrate dit . . . que nous nous couvriens tous deux . . .

G É R O N T E .

Dans quel chapitre , s'il vous plait ?

S G A N A R E L L E .

Dans son chapitre . . . des chapeaux.

Acte II. scène III.

(2) *Témoin , trois procureurs , dont icelui Citron*

A déchiré la robe.

Témoin n'est point un adverbe , mais un ablatif absolu ; *testibus his et his* ; et non pas *teste his et his*. Ainsi il est plus que probable que Racine avoit écrit *témoins* au pluriel. Cette remarque est d'autant plus importante , que ce poète fait

A déchiré la robe. On en verra les pièces.

Pour nous justifier voulez-vous d'autres pièces ?

P E T I T - J E A N .

Maître Adam

L' I N T I M É .

Laissez-nous.

P E T I T - J E A N .

L'Intimé

L' I N T I M É .

Laissez-nous.

P E T I T - J E A N .

S'enroue.

L' I N T I M É .

Hé, laissez-nous. Euh, euh.

D A N D I N .

Reposez-vous,

Et concluez.

L' I N T I M É , *d'un ton pesant.*

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine, et que l'on nous défend de nous étendre ;

aujourd'hui autorité dans les questions sur la langue, et sur la pureté de la diction.

L'apologie que Racine fait ici du chien accusé, a quelque chose de plus piquant que celle d'Aristophane. *C'est, dit-il, le meilleur chien qui se puisse voir, excellent gardien de troupeaux . . . excellent même à chasser les loups.* Guêpes d'Aristophane.

Je vais , sans rien omettre et sans prévariquer ,
 Compendieusement énoncer , expliquer ,
 Exposer à vos yeux l'idée universelle
 De ma cause , et des faits renfermés en icelle.

D A N D I N .

Il auroit plutôt fait de dire tout vingt fois ,
 Que de l'abrégé une . Homme , ou , qui que tu sois ,
 Diable , conclus , ou bien que le ciel te confonde !

L' I N T I M É .

Je finis.

D A N D I N .

Ah !

L' I N T I M É .

Avant la naissance du monde

D A N D I N , *bâillant.*

Avocat , ah ! passons au déluge.

L' I N T I M É .

Avant donc

La naissance du monde , et sa création ,
 Le monde , l'univers , tout , la nature entière
 Étoit ensevelie au fond de la matière.
 Les élémens , le feu , l'air , et la terre et l'eau ,
 Enfoncés , entassés , ne faisoient qu'un monceau ,
 Une confusion , une masse sans forme ,
 Un désordre , un cahos , une cohue énorme.
*Unus erat toto naturæ vultus in orbe ,
 Quem Græci dixerè chaos , rudis indigestaque moles.*

LES PLAIDEURS,
(*Dandin endormi se laisse tomber.*)

L É A N D R E .

Quelle chûte ! Mon père !

P E T I T - J E A N .

Ah , monsieur ! Comme il dort !

L É A N D R E .

Mon père , éveillez-vous .

P E T I T - J E A N .

Monsieur , êtes-vous mort ?

L É A N D R E .

Mon père !

D A N D I N .

Hé bien , hé bien ? Quoi ? Qu'est-ce ? Ah ,
ah , quel homme !

Certes , je n'ai jamais dormi d'un si bon somme .

L É A N D R E .

Mon père , il faut juger .

D A N D I N .

Aux galères. (1)

(1).

Aux galères.

Ce trait est aussi naturel que plaisant. Si l'on vouloit quelques exemples qui justifiasent la saillie de Racine , on pourroit citer ceux-ci :

Un juge avoit dormi pendant toute une audience , on lui demanda son avis , il répondit , en se frottant les yeux : *je suis de l'avis de Monsieur* *** , et ce monsieur n'y étoit pas .

Un autre s'étoit assoupi pendant qu'on exposoit la cause

Un chien

Aux galères ?

D A N D I N.

Ma foi , je n'y connois plus rien.
De monde , de chaos , j'ai la tête troublée.
Hé , concluez.

L' I N T I M É , *lui présentant des petits chiens.*

Venez , famille désolée !

Venez , pauvres enfans ! (1) qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.

Oui , messieurs , vous voyez ici notre misère ;
Nous sommes orphelins , rendez-nous notre père ,

d'un homme qui avoit commis un délit dans un pré : *A quoi condamnez-vous , lui dit-on , le coupable ? A être pendu , s'écria-t'il en s'éveillant. Comment ! lui dit-on , il s'agit d'un pré ? Qu'on le fauche.*

Dans la comédie des Guêpes , le juge veut pareillement envoyer le chien Labès *aux corbeaux*. C'étoient des poulies auxquelles on suspendoit les esclaves coupables , les mains attachées derrière le dos , pour leur donner les étrivières.

(1) *Venez , famille désolée !*

Venez , pauvres enfans !

Autre trait emprunté d'Aristophane. C'étoit l'usage chez les Grecs de faire monter auprès des juges les enfans des personnes en faveur desquelles on plaidoit. L'objet de cette coutume étoit d'émouvoir les juges en faveur des coupables. Quand les juges se sentoient attendris , ils leur disoient de descendre.

Notre père , par qui nous fûmes engendrés ,
Notre père , qui nous.....

D A N D I N .

Tirez , tirez , tirez. (1)

L' I N T I M É .

Notre père , messieurs.....

D A N D I N .

Tirez donc. Quels vacarmes !

Ils ont pissé par-tout.

L' I N T I M É .

Monsieur , voyez nos larmes.

D A N D I N .

Ouf. Je me sens déjà pris de compassion.

Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !

Je suis bien empêché. La vérité me presse.

Le crime est avéré , lui-même il le confesse.

Mais , s'il est condamné , l'embarras est égal ,

Voilà bien des enfans réduits à l'hôpital. (2)

Mais je suis occupé ; je ne veux voir personne.

(1) *Tirez , tirez , tirez.*

Dans Aristophane on apporte aussi les petits chiens au juge , et il ordonne de même qu'on les retire , en disant à trois différentes reprises : *descendez , descendez , descendez.*

(2) *Voilà bien des enfans réduits à l'hôpital.*

Racine continue la plaisanterie. Quoiqu'elle soit un peu forcée , elle n'en produit pas moins un bon effet.

SCÈNE DERNIÈRE.

CHICANEAU, ISABELLE, DANDIN,
LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

CHICANEAU.

MONSIEUR.....

DANDIN, à *Petit-Jean et à l'Intimé.*

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.
(à *Chicaneau.*)

Adieu. Mais, s'il vous plaît, quelle est cette enfant-là?

CHICANEAU.

C'est ma fille, monsieur.

DANDIN.

Hé, tôt, rappelez-la.

ISABELLE.

Vous êtes occupé.

DANDIN, à *Chicaneau.*

Moi, je n'ai point d'affaire.
Que ne me disiez-vous que vous étiez son père?

CHICANEAU.

Monsieur.....

DANDIN.

Elle sait mieux votre affaire que vous.
Dites. Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux!

Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
Savez-vous que j'étois un compère autrefois?
On a parlé de nous.

I S A B E L L E.

Ah, monsieur, je vous crois.

D A N D I N.

Dis-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause?

I S A B E L L E.

A personne:

D A N D I N.

Pour toi je ferai toute chose.

Parle donc.

I S A B E L L E.

Je vous ai trop d'obligation.

D A N D I N.

N'avez-vous jamais vu donner la question? (1)

I S A B E L L E.

Non; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

(1) *N'avez-vous jamais vu donner la question?*

Il n'est donné à personne d'envisager sa profession du mauvais côté. Dandin s'est fait une douce habitude de voir *donner la question*; ce spectacle cruel ne lui paroît qu'un passe-tems innocent, qu'une récréation honnête.

Thomas Diafoirus, dans le malade imaginaire, fait une proposition de même espèce à Angélique, en l'invitant à assister à une dissection.

Acte II. scène 71.

D A N D I N.

Venez , je vous en veux faire passer l'envie.

I S A B E L L E.

Hé , monsieur , peut-on voir souffrir des malheureux ?

D A N D I N.

Bon , cela fait toujours passer une heure ou deux.

C H I C A N E A U.

Monsieur , je viens ici pour vous dire. . . .

L É A N D R E.

Mon père ,

Je vous vais , en deux mots , dire toute l'affaire.

C'est pour un mariage ; et vous saurez d'abord

Qu'il ne tient plus qu'à vous , et que tout est d'accord.

La fille le veut bien : son amant le respire ; (1)

Ce que la fille veut , le père le desire.

C'est à vous de juger.

D A N D I N , *se rasseyant.*

Mariez au plutôt ;

Dès demain , si l'on veut ; aujourd'hui , s'il le faut.

(1) *La fille le veut bien : son amant le respire ;*

M. l'abbé d'Olivet observe avec raison que le verbe *respirer*, pris au figuré , ne s'emploie guères qu'avec la négative. On dit très-bien , *vous ne respirez que la guerre , les plaisirs ;* mais on ne dit pas aussi bien , *vous respirez la guerre , les plaisirs.*

L É A N D R E .

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père,
Saluez-le.

C H I C A N E A U .

Comment ?

D A N D I N .

Quel est donc ce mystère ?

L É A N D R E .

Ce que vous avez dit, se fait de point en point.

D A N D I N .

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

C H I C A N E A U .

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

L É A N D R E .

Sans doute ; et j'en croirai la charmante Isabelle.

C H I C A N E A U .

Es-tu muette ? Allons ; c'est à toi de parler.
Parle.

I S A B E L L E .

Je n'ose pas, mon père, en appeler.

C H I C A N E A U .

Mais j'en appelle, moi.

L É A N D R E , *lui montrant un papier.*

Voyez cette écriture.

Vous n'appellerez pas de votre signature ?

CHICANEAU.

Plait-il ?

DANDIN.

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANEAU.

Je vois qu'on m'a surpris , mais j'en aurai raison ;
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille , soit ; on n'aura pas la bourse.

LÉANDRE.

Hé , monsieur , qui vous dit qu'on vous demande rien ?
Laissez-nous votre fille , et gardez votre bien.

CHICANEAU.

Ah !

LÉANDRE.

Mon père , êtes-vous content de l'audience ?

DANDIN.

Oui dà. Que les procès viennent en abondance ,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.
Mais que les avocats soient désormais plus courts.
Et notre criminel ?

LÉANDRE.

Ne parlons que de joie ;
Grâce , grâce , mon père.

DANDIN.

Hé bien , qu'on le renvoie ;

C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procès. (1)

(1) *Allons nous délasser à voir d'autres procès.*

Le juge ne pouvoit finir par un trait qui achevât mieux la peinture de son caractère.

Le dernier vers de l'Irrésolu est aussi caractéristique :

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

F I N.

E X A M E N

DES PLAIDEURS.

A LA suite d'Andromaque , où Racine a fait mouvoir tous les ressorts du plus grand tragique , on est surpris de voir la pièce des Plaideurs , où l'auteur devient un modèle dans la comédie , et s'élève au-dessus d'Aristophane , qu'il s'est proposé d'imiter. Le poète grec , dans sa comédie des Guêpes , ne tombe que sur le ridicule du juge qui veut toujours juger. Racine , pour faire sortir davantage ce caractère , y a ajouté la manie d'un homme qui croit qu'on ne peut vivre sans plaider , et la sottise des avocats de son tems , qui , dans les plus petites causes , faisoient consister l'éloquence en de grandes phrases , et en une érudition déplacée. Aristophane est rempli d'allusions qu'on ne peut sentir aujourd'hui. Racine a pris , comme lui , ses caractères sur des originaux de son tems qu'on ne connoît plus : mais sans se permettre la licence de l'auteur grec , il a eu l'art de les mettre dans un jour si vrai , que ses personnages ne cesseront de paroître ridicules dans tous les tems et dans tous les pays où l'on plaidera et où l'on jugera. Il a emprunté aussi plusieurs bons mots d'Aristophane , mais il les a adaptés à nos manières avec une si grande adresse , qu'en imitant il est devenu créateur ; ses personnages ne font point un pas , ne disent pas un mot qui

n'ajoute un trait comique à leur caractère. La scène entre la Comtesse et Chicaneau est du meilleur comique. Les deux premiers actes sont très-bien faits, et Molière ne les auroit pas jugés indignes de lui ; mais peut-être le dernier n'y répond-il pas : peut-être le dénouement est-il plus nécessaire que vraisemblable, et heureusement imaginé : peut-être les petits chiens sont-ils une charge trop basse ; cependant on conviendra avec nous qu'ils n'en servent pas moins à achever la peinture du ridicule des juges. L'intrigue amoureuse, qui est peu de chose en elle-même, est conduite d'une manière très-comique, et est liée à l'action principale avec beaucoup d'adresse. Le plaidoyer des deux avocats est d'autant plus plaisant, qu'il étoit très-difficile qu'il le fût. ⁿ

Le style de cette pièce est facile, naturel, élégant, correct et plein de saillies ; le dialogue joint, à la vivacité la plus agréable, la vérité la plus frappante. Enfin nous croyons pouvoir appliquer, avec Louis Racine, à l'auteur des Plaideurs, ce qu'il a dit lui-même de Corneille, qui avoit donné le *Menteur* : *Il étoit capable, quand il vouloit, et de descendre et de s'abaisser jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il étoit encore inimitable.*





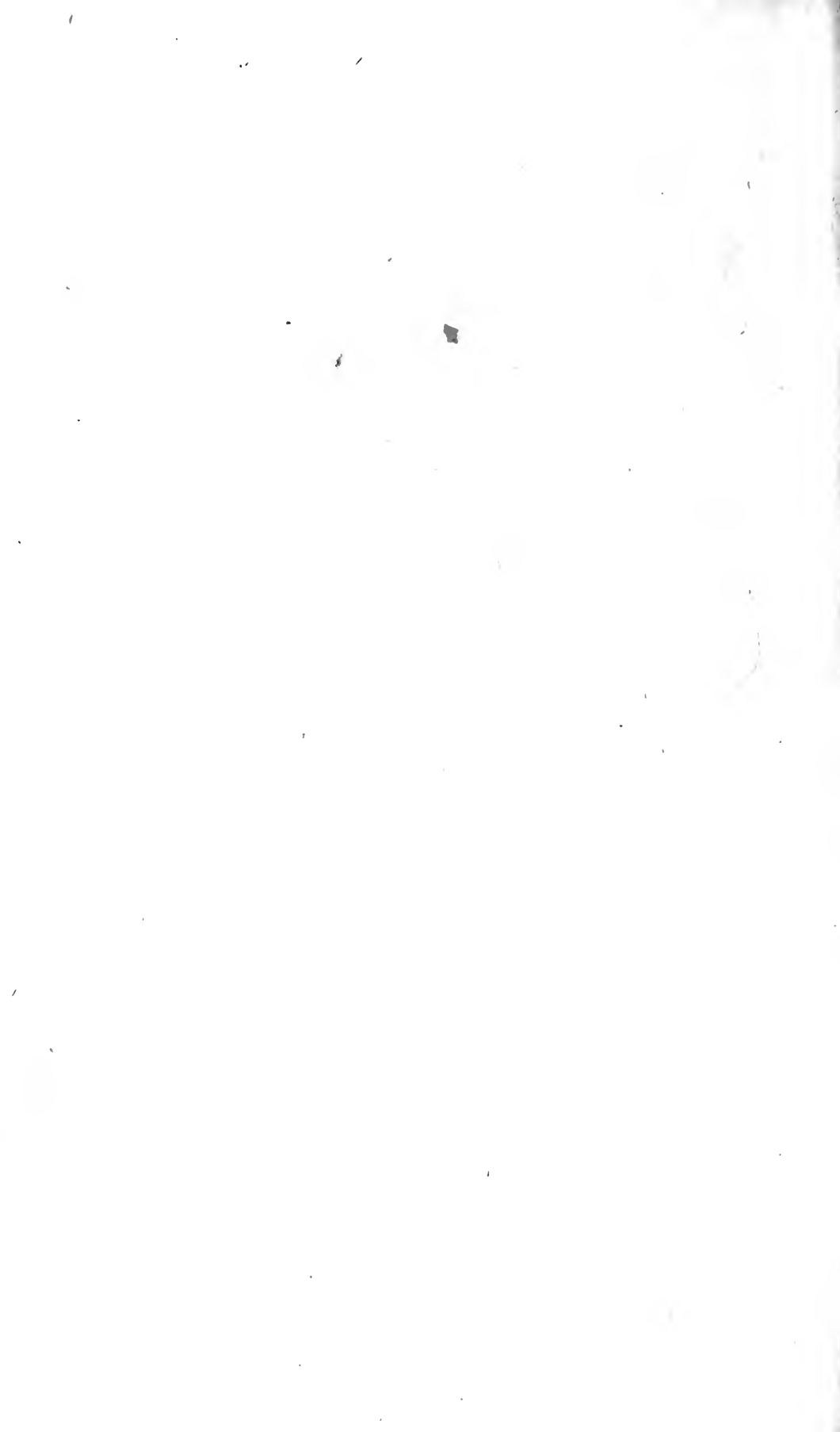
H. Graves et Inv

L. L'empereur sculpt

BRITANNICUS,

TRAGÉDIE.

1669.



P R É F A C E

D E S É D I T E U R S.

APRÈS le succès brillant d'Andromaque, Racine eut le chagrin de voir les Plaideurs et Britannicus, deux ouvrages qu'il avoit travaillés avec soin, ne pas réussir au gré de son attente. Britannicus n'eut, dans sa nouveauté, que cinq représentations; il fut représenté le 11 novembre 1669, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Racine fut très-sensible à cette dernière chute. Dans le dépit qu'il en conçut, il composa contre ses critiques une préface un peu vive, que nous croyons devoir remettre sous les yeux du public; l'auteur y sembloit montrer un peu d'humeur contre Corneille. Il la supprima dans la suite; il crut devoir ce ménagement à son rival, peut-être crut-il aussi se le devoir à lui-même; il savoit d'ailleurs que la présomption n'est point le caractère du vrai mérite. Personne n'étoit moins modeste dans ses préfaces que Pradon.

Ce qui causa la chute de Britannicus, fut peut-être moins l'effet d'une cabale que la froideur même de la pièce. Une tragédie où il n'y a pas de

grands mouvemens , où l'intérêt n'est vraiment tragique qu'au quatrième acte , où les caractères sont plutôt marqués par des discours que par des actions , et dont tout le mérite est dans la noblesse du dialogue , dans la vérité de l'expression , dans l'élégance du style et la beauté des vers , ne devrait pas produire de grands effets sur la scène , où ce dernier mérite sur-tout est le moins apperçu , et où l'on pardonne tout , pourvu qu'on soit attaché par une action naturelle , par une marche rapide et par des situations intéressantes.

Boileau rapporte , sur cette pièce , une anecdote. Le rôle de Néron étoit joué par un nommé Floridor , le meilleur comédien de son siècle ; comme l'acteur étoit fort aimé du public , tout le monde souffrit avec peine de le voir représenter Néron. On donna ce rôle à un acteur moins chéri des spectateurs , et la pièce s'en trouva bien.

Nous remplissons ici le dessein que Racine avoit eu de faire un extrait des plus beaux endroits qu'il a imités de Tacite. On croit satisfaire par-là la curiosité du public.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHEVREUSE.

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage; et si je vous avois demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurois obtenue. Mais ce seroit être en quelque sorte ingrat, que de cacher plus long-tems au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?

Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis même ne vous sont

pas indifférens, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au-delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.

Ne craignez pas, MONSIEUR, que je m'engage plus avant; et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il seroit dangereux de le fatiguer de ses louanges; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devroit être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connoissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous : c'est sans doute une vertu rare en un siècle

où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous ; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avois autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis ,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

DE tous les ouvrages que j'ai donnés au public , il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie , il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne , autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier ; il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite , point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi ; ils ont dit que je le faisois trop cruel. Pour moi , je croyois que le nom seul de Néron faisoit entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire , et veulent dire qu'il étoit honnête homme dans ses premières années : il ne faut qu'avoir lu Tacite , pour savoir que , s'il a été quelque tems un bon empereur , il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point , dans ma tragédie , des affaires du dehors ; Néron est ici dans son particulier et dans sa famille ; et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourroient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit , au contraire , que je l'avois fait trop bon. J'avoue que je ne m'étois pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron ; je l'ai toujours

regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome ; « il n'a » pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs : » à cela près, il me semble qu'il lui échape assez de cruautés, pour empêcher que personne ne le méconnoisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme, et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. « Néron, dit Tacite, porta impatiem- » ment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi » avoit une conformité merveilleuse avec les vices du » prince encore cachés : *cujus abditis adhuc vitiis* » *mirè congruebat.* » (1)

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'Andromaque, le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie ; et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici « qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup » de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise » et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un » jeune homme, » m'a semblé très-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entroit que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre,

(1) Racine a conservé dans sa seconde préface tout ce que nous avons marqué dans la première avec des guillemets.

lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurois point parlé de cette objection, si elle n'avoit été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppose les tems par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auroient-ils à me répondre, si je leur disois que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de Cinna, comme la Sabine d'Horace? Mais j'ai à leur dire que s'ils avoient bien lu l'histoire, ils auroient trouvé une « Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de » Silanus, à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette » Junie étoit jeune, belle, et, comme dit Sénèque, » *festivissima omnium puellarum*. Elle aimoit tendre- » ment son frère; *et leurs ennemis*, dit Tacite, *les » accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne » fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion.* » Si je la présente plus retenue qu'elle n'étoit, je n'ai pas oui dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, sur-tout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paroisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchans qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent ils, cela ne valoit pas la peine de la faire revenir, un autre l'auroit pu raconter pour elle. Ils ne savent

pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action ; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire , sinon qu'ils viennent d'un endroit , et qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes censeurs ; la pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que, la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie, que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque par-tout : c'est ainsi que dans l'Antigone il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employés aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudroit-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose seroit aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudroit que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avancant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentimens et les passions des

personnages ; il faudroit remplir cette même action de quantité d'incidens qui ne se pourroient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenans qu'ils seroient moins vraisemblables , d'une infinité de déclarations où l'on feroit dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devoient dire. Il faudroit , par exemple , représenter quelque héros yvre , qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse de gaîté de cœur, un Lacédémonien grand parleur (1), un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour (2), une femme (3) qui donneroit des leçons de fierté à des conquérans. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que diroit cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserois-je me montrer, pour ainsi dire , aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles ? Car , pour me servir de la pensée d'un ancien , voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer ; et nous devons sans cesse nous demander : Que diroient Homère et Virgile , s'ils lisoient ces vers ? que diroit Sophocle , s'il voyoit représenter cette scène ? Quoi qu'il en soit , je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne

(1) Lysander dans l'Agésilas de Corneille , et Agésilas lui-même.

(2) César dans la mort de Pompée , et Pompée dans Sertorius.

(3) Viriate dans Sertorius , et Cornélie dans la Mort de Pompée.

parlât contre mes ouvrages ; je l'aurois prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant*, dit Cicéron , *sed loquentur tamen*.

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface , que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre , quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poëte mal intentionné , *malevoli veteris poetæ*, et qui venoit briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentoit ses comédies.

Ocepta est agi :

Exclamat , etc. \

On me pouvoit faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie « dans les vestales , où , selon Aulu- » Gelle , on ne recevoit personne au-dessous de six » ans , ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici » Junie sous sa protection ; et j'ai cru qu'en considé- » ration de sa naissance , de sa vertu et de son mal- » heur , il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les » lois , comme il a dispensé de l'âge pour le consulat » tant de grands hommes qui avoient mérité ce pri- » vilège. »

Enfin , je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques , sur lesquelles je n'aurois d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui

travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts , sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers , ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu , en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien , au contraire , de plus injuste qu'un ignorant ; il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien ; il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas ; il s'attaque même aux endroits les plus éclatans , pour faire croire qu'il a de l'esprit ; et pour peu que nous résistions à ses sentimens , il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne ; et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise , que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito numquam quidquam injustius.

SECONDE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

VOICI celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre , qu'il s'éleva quantité de critiques qui sembloient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée seroit à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté ; les critiques se sont évaporées , la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide , et qui mérite quelque louange , la plupart des connoisseurs demeurent d'accord que c'est ce même Britannicus.

A la vérité j'avois travaillé sur des modèles qui m'avoient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulois faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avois copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité , je veux dire d'après Tacite , et j'étois alors si rempli de la lecture de cet excellent historien , qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avois voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux en-

droits que j'ai tâché d'imiter. Mais j'ai trouvé que cet extrait tiendroit presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs, mais il a en lui les semences de tous ces crimes; il commence à vouloir secouer le joug; il les hait les uns et les autres; il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis*. En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions: *hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsit*. Il ne pouvoit souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire: *fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in supra sæminarum illustrium prorumperet*.

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince

encore

encore cachés : *cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat*. Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron étoit déjà vicieux , mais qu'il dissimuloit ses vices , et que Narcisse l'entretenoit dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour ; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque ; en voici la raison : ils étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron , l'un pour les armes , et l'autre pour les lettres ; et ils étoient fameux , Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs , *militaribus curis et severitate morum* ; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit , *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honestâ*. Burrhus , après sa mort , fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*.

Toute leur peine étoit de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine , *quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans , habebat in partibus Pallantem*. Je ne dis que ce mot d'Agrippine , car il y auroit trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis sur-tout efforcé de bien exprimer , et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle ; et il parut , dit Tacite , par sa frayeur et par sa consternation , qu'elle étoit aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdoit en lui sa dernière espérance , et ce crime lui

en faisoit craindre un plus grand : *sibi supremum auxilium ereptum , et parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus étoit si connu , qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avoit beaucoup de cœur , beaucoup d'amour et beaucoup de franchise , qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avoit quinze ans , et on dit qu'il avoit beaucoup d'esprit , soit qu'on dise vrai , ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui , sans qu'il ait pu en donner des marques : *neque segnem ei fuisse indolem ferunt , sive verum , seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse ; car il y avoit long-tems qu'on avoit donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur. *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet , olim provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appeloit *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie , que Tacite appelle *Junia Calvina* , de la famille d'Auguste , sœur de Silanus , à qui Claudius avoit promis Octavie. Cette Junie étoit jeune , belle , et , comme dit Sénèque , *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimoient tendrement ; *et leurs ennemis* , dit Tacite , *les accusèrent tous deux d'inceste , quoiqu'ils ne*

fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales , quoique , selon Aulu-Gelle , on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans , ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection ; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance , de sa vertu et de son malheur , il pouvoit la dispenser de l'âge prescrit par les lois , comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avoient mérité ce privilége.

A C T E U R S .

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de Messaline et de l'empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobardus, père de Néron ; et en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

BRITANNICUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

QUOI ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil ,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais , sans suite et sans escorte ,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame , retournez dans votre appartement. (1)

AGRIPPINE.

Albine , il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.

(1) *Madame , retournez dans votre appartement.*

Ce vers est prosaïque , mais il est naturel. C'est ici le lieu de faire remarquer combien tout ce début est simple et pourtant noble.

Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.
 Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
 L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
 Las de se faire aimer , il veut se faire craindre.
 Britannicus le gêne , Albine ; et , chaque jour ,
 Je sens que je deviens importune à mon tour. (1)

ALBINE.

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire , (2)
 Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ;
 Vous , qui déshéritant le fils de Claudius ,
 Avez nommé César l'heureux Domitius ?
 Tout lui parle , madame , en faveur d'Agrippine ;
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit , Albine.
 Tout , s'il est généreux , lui prescrit cette loi :
 Mais tout , s'il est ingrat , lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat , madame ! Ah , toute sa conduite
 Marque dans son devoir une ame trop instruite !
 Depuis trois ans entiers , qu'a-t'il dit , qu'a-t'il fait ,

(1) *Britannicus le gêne , Albine ; et , chaque jour ,
 Je sens que je deviens importune à mon tour.*

Ces deux vers annoncent le sujet de cette pièce , la disgrâce de Britannicus et celle d'Agrippine.

(2) *Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ,
 Respirer le jour , expression impropre. On dit , respirer
 l'air et jouir du jour.*

Qui ne promette à Rome un empereur parfait ? (1)
 Rome , depuis trois ans , par ses soins gouvernée ,
 Au tems de ses consuls croit être retournée ;
 Il la gouverne en père. Enfin , Néron naissant
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant. (2)

(1) *Depuis trois ans entiers, qu'a-t'il dit, qu'a-t'il fait,
 Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?*

Ce que dit Albine est conforme au récit de Suetone : Néron, selon lui, accompagna les commencemens de son règne des plus grandes marques de modération, de générosité et de clémence ; il fit des largesses au peuple ; il assura des revenus aux sénateurs, que le malheur des tems avoit réduits à l'indigence ; il supprima les impôts, ou les réduisit au quart ; il s'éleva contre tous les abus, et fit les réglemens les plus propres à les prévenir. *Liv. VI, 10.*

Cette conduite prévint si fort le sénat en faveur du nouvel empereur, qu'il lui décerna les plus grands honneurs ; Néron les accepta tous, à l'exception du titre de PÈRE DE LA PATRIE, que sa grande jeunesse lui fit d'abord refuser ; *ibid. liv. VI, 8. Tacite, annal. liv. XII ;* et qu'il prit ensuite avant la fin de la seconde année de son règne ; comme on le voit par quelques anciennes médailles. *Goltzius, page 44.*

(2) *Enfin, Néron naissant
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.*

Idée empruntée du passage suivant de Sénèque :

Comparare nemo mansuetudini tuæ audebit divum Augustum, etiamsi in certamen juvenilium annorum deduxerit senectutem plusquam maturam. De Clementia, lib. I, cap. 11.

Néron n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il succéda à l'empereur Claude. Agrippine régna d'abord sous son nom : elle le fit avec tant de sagesse que Trajan souhaita de pouvoir compter parmi les années de son règne les premières années de celui de Néron.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
 Il commence, il est vrai, par où finit Auguste; (1)
 Mais crains que l'avenir, détruisant le passé,
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
 Il se déguise en vain. (2) Je lis sur son visage
 Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage. (3)
 Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
 La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc. (4)

(1) *Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;*
 C'est par ces tours enchanteurs que Racine se fait relire
 toujours avec un nouveau plaisir; ce sont eux qui font dis-
 tinguer les grands écrivains d'avec la foule des auteurs
 médiocres.

(2) *Il se déguise en vain*

Agrippine a déjà dit plus haut :

« L'impatient Néron cesse de se contraindre. »

Néron commença de bonne heure à dissimuler son carac-
 tère. *Il s'étudia, selon Tacite, à déguiser son penchant pour*
le crime, sous les apparences de la vertu. Annal. liv. XII.
 Ses discours ne respiroient que la clémence.

(3)

Je lis sur son visage

Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.

Le grand-père et le père de Néron se distinguèrent par leur
 orgueil et leur cruauté; comme on le voit dans Suetone.

Il y avoit à Rome deux familles de Domitius; l'une avoit le
 surnom de *Calvinus*, et l'autre celui d'*Ænobarbus*. Néron
 étoit de cette dernière famille; elle s'étoit illustrée par sept
 consulats, deux triomphes, deux censures. *Liv. VI.*

(4) *Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,*

La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

Agrippine étoit de la famille des Claudiens, qui avoient

Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.
 De Rome , pour un tems , Caius fut les délices ; (1)
 Mais sa feinte bonté se tournant en fureur ,
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
 Que m'importe , après tout , que Néron plus fidèle ,
 D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'état ,
 Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
 Ah ! que de la patrie il soit , s'il veut , le père ;
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
 De quel nom cependant pouvons-nous appeler
 L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
 Il sait , car leur amour ne peut être ignorée ,
 Que de Britannicus Junie est adorée.

pris le surnom de Néron , nom qui signifioit en sabin , *fier et courageux*. Aulu-Gelle, liv. XIII, chap. 21. Suetone, vie de Tibère, liv. I.

(1) *De Rome , pour un tems , Caius fut les délices ;
 Mais sa feinte bonté se tournant en fureur ;
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.*

Caius César Caligula , dont il s'agit ici , étoit fils de Germanicus , et frère d'Agrippine. Ce prince , qui porta le nom de *Très-Desiré* , et qui se plut ensuite à se baigner dans le sang de ses sujets , fut d'abord un très-bon empereur ; il affecta au commencement de son règne une douceur et une clémence singulière : il porta même la dissimulation jusqu'à jeter au feu un libelle qu'on lui présentoit , en disant *qu'il ne préteroit jamais l'oreille aux délateurs*. Il ne se contraignit pas long-tems. Suetone passe ainsi au récit des excès auxquels il se porta : *J'ai parlé* , dit-il , *jusqu'à présent d'un prince , je vais maintenant parler d'un monstre*. Liv. IV , ch. 22.

Et ce même Néron , que la vertu conduit ,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit !

Que veut-il ? Est-ce haine , est-ce amour qui l'inspire ?

Cherche-t'il seulement le plaisir de leur nuire ?

Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité

Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

A L B I N E .

Vous , leur appui , madame ?

A G R I P P I N E .

Arrête , chère Albine ;

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;

Que du trône , où le sang l'a dû faire monter ,

Britannicus par moi s'est vu précipiter .

Par moi seule , éloigné de l'hymen d'Octavie ,

Le frère de Junie abandonna la vie ,

Silanus , sur qui Claude avoit jeté les yeux ,

Et qui comptoit Auguste au rang de ses aïeux . (1)

(1) *Par moi seule , éloigné de l'hymen d'Octavie ,
Le frère de Junie abandonna la vie ,
Silanus , etc.*

Lucius Silanus étoit fils d'Émilia Lépida , petite-fille de Julie , fille d'Auguste et d'Appius Silanus , que Messaline fit périr pour se venger du refus qu'il lui avoit fait de se rendre à ses sollicitations incestueuses. *Suetone , liv. V , 29 , 38.* Il jouit d'abord de la faveur de Claude , et la perdit ensuite par les intrigues de Vitellius , ayant été accusé d'avoir un commerce illicite avec sa sœur. Sur cette imputation , qui n'avoit aucun fondement , ce jeune Romain fut dégradé de la dignité de sénateur , et forcé d'abdiquer la préture. Cette

Néron jouit de tout ; et moi , pour récompense ,
 Il faut qu'entr'eux et lui je tienne la balance ; (1)
 Afin que , quelque jour , par une même loi ,
 Britannicus la tienne entre mon fils et moi .

A L B I N E .

Quel dessein !

A G R I P P I N E .

Jé m'assure un port dans la tempête.
 Néron m'échappera , si ce frein ne l'arrête .

A L B I N E .

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?....

A G R I P P I N E .

Je le craindrois bientôt , s'il ne me craignoit plus .

A L B I N E .

Une injuste frayeur vous alarme peut-être .
 Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être ,
 Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous ;
 Et ce sont des secrets entre César et vous .

note d'infamie fit rompre le mariage qui devoit l'unir avec
 Octavie. *Tacite , annal. liv. XII.*

(1) *Il faut qu'entr'eux et lui je tienne la balance ;*

Voilà donc toute la politique d'Agrippine découverte ; elle
 n'a conservé la vie à Britannicus que pour l'opposer à Néron ,
 s'il devenoit ingrat.

Tacite observe à ce sujet qu'Agrippine ne parut fâchée
 de la mort de Britannicus que parce qu'elle crut avoir perdu
 le seul moyen qui lui restoit de conserver son crédit. *Annal.*
liv. XIII. Le caractère de cette femme ambitieuse se déve-
 loppe dans cette scène avec beaucoup d'art et de naturel.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défère ,
 Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère. (1)
 Sa prodigue amitié ne se réserve rien.
 Votre nom est , dans Rome , aussi saint que le sien. (2)
 A peine parle-t'on de la triste Octavie.
 Auguste , votre aïeul , honora moins Livie.
 Néron , devant sa mère , a permis le premier
 Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
 Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance ?

A G R I P P I N E .

Un peu moins de respect , et plus de confiance.
 Tous ces présens , Albine , irritent mon dépit :
 Je vois mes honneurs croître , et tomber mon crédit.
 Non , non , le tems n'est plus que Néron , jeune encore ,
 Me renvoyoit les vœux d'une cour qui l'adore ;
 Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'état ;

(1) *Quelques titres nouveaux que Rome lui défère ,
 Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.*

La première fois , dit Tacite , que le tribun vint prendre l'ordre de Néron , le nouvel empereur lui donna pour mot *OPTIMA MATER* , très-bonne mère , titre singulier qui ne pouvoit rien ajouter à celui d'*Auguste* , qu'Agrippine avoit porté du vivant même de Claude , mais bien propre à balancer dans son cœur le nom de *PÈRE DE LA PATRIE* , qu'on avoit donné à son fils. Le sénat , dans le même tems , décerna à cette princesse deux licteurs , et d'autres marques de distinction.

Annal. liv. XIII.

(2) *Votre nom est , dans Rome , aussi saint que le sien.*
 C'est ce que Burrhus va bientôt dire à Agrippine :
 « Ainsi que par César , l'on jure par sa mère. »

Que mon ordre au palais assembloit le sénat ; (1)
 Et que , derrière un voile , invisible et présente ,
 J'étois de ce grand corps l'ame toute-puissante.
 Des volontés de Rome , alors mal assuré ,
 Néron de sa grandeur n'étoit point enivré.
 Ce jour , ce triste jour frappe encor ma mémoire , (2)
 Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire ,
 Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
 Vinrent le reconnoître au nom de l'univers.
 Sur son trône , avec lui , j'allois prendre ma place :
 J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;
 Quoi qu'il en soit , Néron , d'aussi loin qu'il me vit ,
 Laissa sur son visage éclater son dépit.
 Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
 L'ingrat , d'un faux respect colorant son injure ,
 Se leva par avance ; et , courant m'embrasser ,

(1) *Non , non , le tems n'est plus , etc.*

Que mon ordre au palais assembloit le sénat ;

Et que , derrière un voile , invisible et présente , etc.

Agrippine , au rapport de Tacite , obtint , au commencement du règne de Néron , que le sénat s'assembleroit dans son palais ; elle s'y tenoit cachée derrière une tapisserie pour entendre , sans être vue , tout ce qui se disoit. *Annal. liv. XIII.*

(2) *Ce jour , ce triste jour frappe encor ma mémoire ,*

Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire , etc.

Ceci est encore emprunté de Tacite : Un jour que Néron donnoit audience aux ambassadeurs d'Arménie , Agrippine s'avança pour s'asseoir à ses côtés , et présider avec lui à cette cérémonie ; Sénèque conseilla à Néron d'aller au-devant de sa mère , et sauva l'honneur de la république par cette apparence de respect.

Annal. liv. XIII.

Il m'écarta du trône où je m'allois placer.
 Depuis ce coup fatal , le pouvoir d'Agrippine
 Vers sa chute , à grands pas , chaque jour s'achemine. (1)
 L'ombre seule m'en reste ; et l'on n'implore plus
 Que le nom de Sénèque , et l'appui de Burrhus. (2)

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre ame est prévenue ,
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
 Allez , avec César , vous éclaircir du moins. (3)

AGRIPPINE.

César ne me voit plus , Albine , sans témoins.
 En public , à mon heure , on me donne audience.
 Sa réponse est dictée , et même son silence.

(1) *Depuis ce coup fatal , le pouvoir d'Agrippine
 Vers sa chute , à grands pas , chaque jour s'achemine.*

Tacite dit précisément la même chose : *Le crédit d'Agrippine commença dès-lors à diminuer , Néron ayant conçu une passion violente pour une affranchie nommée Acté.* Annal. liv. XIII.

(2) *Et l'on n'implore plus
 Que le nom de Sénèque , et l'appui de Burrhus.*

Les plaintes qu'Agrippine fit à Néron au sujet de son amour pour l'affranchie Acté , ayant produit un effet tout contraire à celui qu'elle s'en étoit promis , Néron cessa , dit Tacite , d'avoir des égards pour sa mère , et se livra entièrement aux conseils de Sénèque. *Annal. liv. XIII.*

(3) *Allez , avec César , vous éclaircir du moins.*

VARIANT E.

« Daignez , avec César , vous éclaircir du moins. »

Je vois deux surveillans , ses maîtres et les miens ,
 Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
 Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite ;
 De son désordre , Albine , il faut que je profite.
 J'entends du bruit , on ouvre. Allons subitement
 Lui demander raison de cet enlèvement ;
 Surprenons , s'il se peut , les secrets de son ame.
 Mais quoi , déjà Burrhus sort de chez lui ?

S C È N E I I.

A G R I P P I N E , B U R R H U S , A L B I N E .

B U R R H U S .

M A D A M E ,

Au nom de l'empereur , j'allois vous informer
 D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer ,
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite ,
 Dont César a voulu que vous soyez instruite.

A G R I P P I N E .

Puisqu'il le veut , entrons , il m'en instruira mieux.

B U R R H U S .

César , pour quelque tems , s'est soustrait à nos yeux ;
 Déjà par une porte au public moins connue ,
 L'un et l'autre consul vous avoient prévenue ,
 Madame. Mais souffrez que je retourne exprès....

A G R I P P I N E .

Non , je ne trouble point ses augustes secrets ,

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ?

B U R R H U S .

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

A G R I P P I N E .

Prétendez-vous long-tems me cacher l'empereur ?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune ,
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
Entre Sénèque et vous , disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ;
Pour être , sous son nom , les maîtres de l'état ?
Certes , plus je médite , et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature ; (1)
Vous , dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion. (2)
Et moi , qui sur le trône ait suivi mes ancêtres ,

(1) *Que vous m'osiez compter pour votre créature.*

C'est peut-être la première fois que le mot de *créature* ait été employé en ce sens avec autant de noblesse.

(2) *Vous , dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.*

Laisser vieillir l'ambition dans les honneurs obscurs , quelle foule d'expressions heureuses ! Toute cette tirade est écrite supérieurement ; ce sont des pensées fortes , exprimées par des images et par les vers les plus élégans et les plus harmonieux.

Moi ,

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres : (1)
 Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
 Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
 Néron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il règne ?
 Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ?
 Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ? (2)
 Pour se conduire, enfin, n'a-t'il pas ses aïeux ?
 Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère,
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
 Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
 Je puis l'instruire, au moins, combien sa confiance,
 Entre un sujet et lui, doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé, dans cette occasion,
 Que d'excuser César d'une seule action.

(1) *Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres :*

Agrippine la jeune, fille de Germanicus, associé à l'empire, sœur de Caligula, femme de Claude, et mère de Néron, est, jusqu'à présent, le seul exemple d'une femme qui ait été fille, sœur, épouse et mère d'un empereur. Tacite, annal, liv. XII.

On trouve ce vers de Racine imité, dans la comédie du Procureur arbitre, d'une manière assez plaisante :

Moi, fille, femme, mère et sœur de procureur.

(2) *Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?*

Pour se conduire, enfin, n'a-t'il pas ses aïeux ?

Tacite fait dire à Agrippine que Néron pouvoit renoncer à ses maîtres, qu'il trouveroit dans la conduite de ses ancêtres des leçons bien plus propres à le former que les préceptes de Sénèque et de Burrhus.

Annal. liv. XIII.

Mais puisque , sans vouloir que je le justifie ,
 Vous me rendez garant du reste de sa vie ,
 Je répondrai , madame , avec la liberté
 D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse ;
 Je l'avoue , et je dois m'en souvenir sans cesse.
 Mais vous avois-je fait serment de le trahir ?
 D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde ;
 Ce n'est plus votre fils , c'est le maître du monde.
 J'en dois compte , madame , à l'empire romain ,
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
 Ah ! si dans l'ignorance il le falloit instruire ,
 N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
 Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
 La cour de Claudius , en esclaves fertile ,
 Pour deux que l'on cherchoit , en eût présenté mille ,
 Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir ;
 Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir. (1)
 De quoi vous plaignez-vous , madame ? On vous révère ;
 Ainsi que par César , on jure par sa mère.
 L'empereur , il est vrai , ne vient plus chaque jour
 Mettre à vos pieds l'empire , et grossir votre cour.

(1) *Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.*

Vieillir dans l'enfance , expression heureuse qui appartient à Racine ; ce qu'il a tourné d'une autre manière dans Bajazet :

*L'imbécile Ibrahim , sans craindre sa naissance ,
 Traîne , exempt de péril , une éternelle enfance.*

Mais le doit-il , madame ? Et sa reconnoissance
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
 Toujours humble , toujours le timide Néron
 N'ose-t'il être Auguste et César que de nom ?
 Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
 Rome , à trois affranchis si long-tems asservie , (1)
 A peine respirant du joug qu'elle a porté ,
 Du règne de Néron compte sa liberté.
 Que dis-je ? La vertu semble même renaître.
 Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
 Le peuple , au champ de Mars , nomme ses magistrats ;
 César nomme les chefs sur la foi des soldats.
 Thraséas , au sénat ; Corbulon , dans l'armée , (2)
 Sont encore innocens , malgré leur renommée.
 Les déserts , autrefois peuplés de sénateurs , (3)

(1) *Rome , à trois affranchis , si long-tems asservie ,*
 Ces affranchis étoient Pallas , Callistus et Narcisse , qui
 eurent sous Claude le plus grand crédit.

(2) *Thraséas , au sénat ; Corbulon , dans l'armée ,*
 Ce Thraséas Pœtus étoit le plus honnête homme du sénat.
 Son extrême franchise et sa probité le rendirent suspect ;
 Néron lui suscita des accusateurs ; il dédaigna d'y répondre ,
 et se fit ouvrir les veines.

Corbulon se rendit célèbre par ses exploits et par la dis-
 cipline sévère qu'il rétablit parmi les troupes. Son mérite le
 rendit suspect à la cour de Claude. Il fut chef des troupes
 sous Néron, Entr'autres actions d'éclat , Corbulon vainquit
 Tiridate , roi d'Arménie.

(3) *Les déserts , autrefois peuplés de sénateurs ,*
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
 Pourvu que , dans le cours d'un règne florissant,
 Rome soit toujours libre , et César tout-puissant ?
 Mais , madame , Néron suffit pour se conduire.
 J'obéis , sans prétendre à l'honneur de l'instruire ;
 Sur ses aïeux , sans doute , il n'a qu'à se régler ;
 Pour bien faire , Néron n'a qu'à se ressembler.
 Heureux si ses vertus , l'une à l'autre enchaînées,
 Ramènent tous les ans ses premières années !

A G R I P P I N E .

Ainsi , sur l'avenir n'osant vous assurer ,
 Vous croyez que , sans vous , Néron va s'égarer.
 Mais vous , qui , jusqu'ici content de votre ouvrage ,
 Venez de ses vertus nous rendre témoignage ,
 Expliquez-nous pourquoi , devenu ravisseur ,
 Néron de Silanus fait enlever la sœur ? (1)
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie

Peut-on peindre avec des couleurs plus favorables les commencemens du règne de Néron ?

Ces deux vers sont une traduction du passage suivant du panégyrique de Trajan : *Insulas quas modo senatorum , jam delatorum turba compleverat.*

(1) *Expliquez-nous pourquoi , devenu ravisseur ,
 Néron de Silanus fait enlever la sœur ?*

C'étoit *Junia Calvina* , qui ne fut point enlevée par Néron , comme Racine l'a supposé ; mais rappelée par cet empereur de l'exil où elle avoit été envoyée sous le règne de Claude.

Tacite , annal. liv. XII.

Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie ?
 De quoi l'accuse-t'il ? Et par quel attentat ,
 Devient-elle en un jour criminelle d'état ?
 Elle qui , sans orgueil jusqu'alors élevée ,
 N'auroit point vu Néron s'il ne l'eût enlevée ?
 Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
 L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

B U R R H U S.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée ,
 Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux ;
 Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle ,
 Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;
 Que le sang de César ne se doit allier
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
 Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas juste
 Qu'on disposât , sans lui , de la nièce d'Auguste. (1)

A G R I P P I N E.

Je vous entends. Néron m'apprend par votre voix
 Qu'en vain Britannicus s'assure de mon choix ;

(1) *Et vous même avouerez qu'il ne seroit pas juste
 Qu'on disposât , sans lui , de la nièce d'Auguste.*

Nièce est ici poétiquement pour arrière-petite fille ; car Junie ne pouvoit appartenir de plus près à Auguste qu'Agrippine , mère de Néron , qui n'étoit que la fille d'une petite fille d'Auguste. Tacite dit expressément que Silanus , frère de Junie , étoit arrière-petit-fils d'Auguste. *Divi Augusti ab-nepos.*

Annal. liv. XI.

En vain , pour détourner ses yeux de sa misère ,
 J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
 A ma confusion , Néron veut faire voir
 Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir .
 Rome de ma faveur est trop préoccupée ;
 Il veut , par cet affront , qu'elle soit détrompée ;
 Et que tout l'univers apprenne , avec terreur ,
 A ne confondre plus mon fils et l'empereur .
 Il le peut . Toutefois j'ose encore lui dire ,
 Qu'il doit , avant ce coup , affermir son empire ;
 Et qu'en me réduisant à la nécessité
 D'éprouver contre lui ma foible autorité ,
 Il expose la sienne ; et que , dans la balance ,
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense .

BURRHUS.

Quoi , madame ! toujours soupçonner son respect ?
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?
 L'empereur vous croit-il du parti de Junie ?
 Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
 Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui ,
 Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire ,
 Serez-vous toujours prête à partager l'empire ?
 Vous craindrez-vous sans cesse ? Et vos embrassemens
 Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens ?
 Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;
 D'une mère facile affectez l'indulgence ;
 Souffrez quelques froideurs , sans les faire éclater ;
 Et n'ayertissez point la cour de vous quitter .

A G R I P P I N E.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine, (1)
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?
 Lorsque de sa présence il semble me bannir,
 Quand Burrhus à sa porté ose me retenir ?

R U R R H U S.

Madame, je vois bien qu'il est tems de me taire,
 Et que ma liberté commence à vous déplaire.
 La douleur est injuste; et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point, aigrissent ses soupçons.
 Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
 Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
 Et peut-être, madame, en accuser les soins
 De ceux que l'empereur a consultés le moins.

(1) *Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,*
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?

On lit ainsi le second vers dans quelques éditions :

« Lorsque Néron lui-même annonce sa ruine. »

Cet orgueil ambitieux d'Agrippine nous paroît ressembler
 aux transports de Junon dans Virgile, lorsqu'elle s'écrie avec
 indignation :

Et quisquam numen Junonis adoret

Præterea, aut supplex aris imponat honorem ?

Énéide, liv. I.

Qui voudra désormais adorer Junon, encenser ses autels,
 et lui offrir des vœux ? Ce que Virgile a imité d'Homère.

SCÈNE III.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE,
ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah, prince! où courez-vous? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jète?
Que venez-vous chercher?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah, dieux!
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée,
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas! de quelle horreur ses timides esprits;
A ce nouveau spectacle, auront été surpris!
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assembloit leur misère.
Sans doute, on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures;
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures:
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole, et m'acquitte envers vous.

Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre ,
 Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre. (1)

SCÈNE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

LA croirai-je, Narcisse (2)? Et dois-je, sur sa foi,
 La prendre pour arbitre entre son fils et moi?

(1) *Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.*

— Racine a rendu ce Pallas nécessaire à sa pièce; mais il n'a pas voulu l'introduire sur la scène, parce qu'il auroit rendu Agrippine aussi méprisable que l'étoit ce confident lui-même. Tacite s'exprime ainsi au sujet des liaisons de cette princesse avec cet affranchi :

Agrippina puellaribus annis stuprum cum Lepido, spe dominationis, admiserat, pari cupidine usque ad libitā Pallantis provoluta.
 Annal. liv. XIII.

(2) *La croirai-je, Narcisse? Et dois-je, sur sa foi,
 La prendre pour arbitre entre son fils et moi?*

Quelques critiques ont blâmé Racine d'avoir donné pour confident à Britannicus ce même Narcisse qui, selon Tacite, avoit fait poignarder, de son propre mouvement, Messaline, troisième femme de Claude et mère de Britannicus; et nous croyons qu'il n'est guères possible de le justifier entièrement sur ce reproche. On pourroit cependant rapporter en sa faveur un passage de Tacite, où il paroît que Narcisse avoit paru s'intéresser au sort de Britannicus enfant, d'une manière assez vive pour avoir droit à sa confiance dans un âge plus avancé.

Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine
 Que mon père épousa jadis pour ma ruine ;
 Et qui, si je t'en crois, a, de ses derniers jours,
 Trop lens pour ses desseins, précipité le cours ?

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent, comme vous, outragée.
 A vous donner Junie elle s'est engagée.
 Unissez vos chagrins, liez vos intérêts ;
 Ce palais retentit en vain de vos regrets.
 Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante, (1)
 Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
 Que vos ressentimens se perdront en discours ;
 Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

Narcisse, dit-il, ayant inutilement tâché de sauver Domitia Lépida, qu'Agrippine fit condamner à mort, fut si sensible à cette perte, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner du regret à ses amis ; au milieu des discours qu'il leur tenoit à ce sujet, il embrassoit Britannicus, et tantôt élevant les mains au ciel, tantôt les tendant vers le jeune prince, il lui disoit qu'il souhaitoit de le voir en âge de chasser de sa cour les ennemis de son père, d'étendre même sa vengeance sur les meurtriers de sa mère. *Annal. liv. XII.* Mais ce qui nous paroît plus propre à excuser Racine, c'est que ce qui n'est pas vraisemblable pour l'historien, le devient pour le poëte, d'ailleurs l'histoire de Néron n'étoit pas assez récente pour qu'il n'ait pas été permis à l'auteur d'altérer la vérité dans un personnage subalterne. Depuis près de cent ans qu'on représente cette pièce, aucun spectateur ne s'est plaint de cette altération.

(1) *Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante,*
 On lisoit d'abord :

« Tant que l'on vous verra, d'une voix suppliante. »

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse ! tu sais si de la servitude
 Je prétends faire encore une longue habitude ;
 Tu sais si, pour jamais de ma chute étonné ,
 Je renonce à l'empire où j'étois destiné. (1)
 Mais je suis seul encor. Les amis de mon père
 Sont autant d'inconnus que glace ma misère. (2)
 Et ma jeunesse même écarte loin de moi
 Tous ceux qui, dans le cœur, me réservent leur foi.
 Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
 M'a donné de mon sort la triste connoissance ,
 Que vois-je autour de moi, que des amis vendus ,
 Qui sont de tous mes pas les témoins assidus ;
 Qui, choisis par Néron pour ce commerce infame ,
 Trafiquent avec lui des secrets de mon ame ? (3)
 Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours ;
 Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.

(1) *Je renonce à l'empire où j'étois destiné.*

VARIANTE.

« Je renonce aux grandeurs où j'étois destiné. »

(2) *Les amis de mon père*

Sont autant d'inconnus que glace ma misère.

Et ma jeunesse même écarte loin de moi, etc.

On trouve dans quelques éditions :

« Les amis de mon père

» Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misère.

» Et ma jeunesse même éloigne loin de moi, etc. »

(3) *Trafiquent avec lui des secrets de mon ame ?*

Ce vers est très-beau pour l'expression , c'est le portrait de Narcisse , que Britannicus fait sans le savoir.

Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE.

Ah, quelle ame assez basse !
C'est à vous de choisir des confidens discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai : mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science ;
On le trompe long-tems. Mais enfin, je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle ;
Seul de ses affranchis, tu m'es toujours fidèle ;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc veïr si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage ;
Examine leurs yeux, observe leurs discours ;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Sur-tout, dans ce palais, remarque, avec adresse,
Avec quel soin Néron fait garder la princesse.
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis ; (1)
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi, l'affranchi de mon père..

(1) *Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,*
Ses beaux yeux, il n'est pas aussi commun de relever de
pareilles expressions dans Britannicus que dans Andromaque.

Je vais la voir, l'aigrir, la suivre; et, s'il se peut, (1)
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

(1) *Je vais la voir, l'aigrir, la suivre; et, s'il se peut,
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.*

Ce trait de politique assez fine est-il dans le caractère de Britannicus, qui ne montre dans toute la pièce que beaucoup de candeur et de franchise?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

N É R O N .

N'en doutez point, Burrhus; malgré ses injustices,
 C'est ma mère (1), et je veux ignorer ses caprices.
 Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
 Le ministre insolent qui les ose nourrir. (2)
 Pallas de ses conseils empoisonne ma mère;
 Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère;

(1) *N'en doutez point, Burrhus, malgré ses injustices,
 C'est ma mère, etc.*

Ce début de Néron est une des plus belles entrées de Racine.

(2) *Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
 Le ministre insolent qui les ose nourrir.*

Le ministre insolent : c'étoit l'idée qu'on avoit à Rome de Pallas. Il étoit bien difficile que cet affranchi, qui avoit placé Néron sur le trône des Césars, ne s'enorgueillît pas de la part qu'il avoit à l'élévation de cet empereur; ses hauteurs et son arrogance soulevèrent contre lui tous les Romains; Néron lui-même ne fut point exempt de cette impression.... *Pallas tristi arrogantia, modum liberti ingressus, tedium sui moverat.*

Annal. liv. XIII.

Ils l'écoutent lui seul ; et qui suivroit leurs pas ,
 Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.
 C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
 Pour la dernière fois qu'il s'éloigne, qu'il parte :
 Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
 Ne le retrouve plus dans Rome, ou dans ma cour. (1)
 Allez, cet ordre importe au salut de l'empire.

(*aux Gardes.*)

Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

S C È N E I I.

N É R O N , N A R C I S S E.

N A R C I S S E.

GRACES aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
 Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
 Vos ennemis, déçus de leur vaine espérance,
 Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
 Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
 Plus que Britannicus paraissez consterné.

(1)

Et que la fin du jour

Ne le retrouve plus dans Rome, ou dans ma cour.

La cour est renfermée dans Rome, ainsi la seconde idée n'ajoute rien à la première, et même la rétrécit. La gradation est bien mieux observée dans ce vers de la troisième scène de cet acte :

« J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, l'empire. »

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure ;
Et ces sombres regards errans à l'aventure ?
Tout vous rit. La fortune obéit à vos vœux.

N É R O N.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux. (1)

N A R C I S S E.

Vous ?

N É R O N.

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je aimer ? j'idolâtre Junie.

N A R C I S S E.

Vous l'aimez ?

N É R O N.

Excité d'un desir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, (2)
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes ;

(1) *Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.*

Le mot *amour* est noble, mais celui d'*amoureux* est presque toujours trivial ; c'est sur-tout cette expression qui dépare ce vers.

La déclaration que fait ici Néron est un peu languissante, et paroît sortir du ton de la tragédie. Néron n'auroit dû dire qu'un mot de son amour, sans entrer dans de plus grands détails ; la scène suivante avec Junie étoit plus que suffisante pour développer cette passion, et en instruire le spectateur.

(2) *Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes.*

On désapprouvera sans doute ici *des yeux qui brillent au travers des flambeaux* ; ces expressions exagérées ne sont

Belle sans ornement , dans le simple appareil
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
 Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence ,
 Les ombres , les flambeaux , les cris et le silence ,
 Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs ,
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
 Quoi qu'il en soit , ravi d'une si belle vue ,
 J'ai voulu lui parler , et ma voix s'est perdue ;
 Immobile , saisi d'un long étonnement ,
 Je l'ai laissé passer dans son appartement.
 J'ai passé dans le mien . C'est-là que , solitaire ,
 De son image en vain j'ai voulu me distraire.
 Trop présente à mes yeux , je croyois lui parler ;
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
 Quelquefois , mais trop tard , je lui demandois grace ;
 J'employois les soupirs , et même la menace.
 Voilà comme , occupé de mon nouvel amour ,
 Mes yeux , sans se fermer , ont attendu le jour.....
 Mais je m'en fais peut-être une trop belle image ;
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage ;
 Narcisse , qu'en dis-tu ?

N A R C I S S E.

Quoi , seigneur ! croira-t'on
 Qu'elle ait pu si long-tems se cacher à Néron ?

point le langage de la vraie passion ; d'ailleurs , tous ces
 amours subits n'intéressent point. Les vers suivans sont
 charmans , ils offrent l'image la plus voluptueuse et la plus
 honnête.

NÉRON.

Tu le sais bien , Narcisse. Et soit que sa colère
 M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;
 Soit que son cœur , jaloux d'une austère fierté ,
 Enviât à nos yeux sa naissante beauté ,
 Fidelle à sa douleur , et dans l'ombre enfermée ,
 Elle se déroboit même à sa renommée :
 Et c'est cette vertu , si nouvelle à la cour ,
 Dont la persévérance irrite mon amour.
 Quoi , Narcisse ! tandis qu'il n'est point de romaine
 Que mon amour n'honore , et ne rende plus vaine ;
 Qui , dès qu'à ses regards elle ose se fier ,
 Sur le cœur de César ne les vienne essayer ;
 Seule , dans son palais , la modeste Junie
 Regarde leurs honneurs comme une ignominie ,
 Fuit , et ne daigne pas peut-être s'informer
 Si César est aimable , ou bien s'il sait aimer ?
 Dis-moi , Britannicus l'aime-t'il ?

NARCISSE.

Quoi ! s'il l'aime ,
 Seigneur ?

NÉRON.

Si jeune encor , se connoît-il lui-même ?
 D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur , l'amour toujours n'attend pas la raison.
 N'en doutez point , il l'aime. Instruits partant de charmes ,
 Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.

A ses moindres desirs il sait s'accommoder ;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

N É R O N.

Que dis-tu ? Sur son cœur il auroit quelqu'empire ?

N A R C I S S E.

Je ne sais. Mais , seigneur , ce que je puis vous dire ,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux ,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux ;
D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude ;
Las de votre grandeur et de sa servitude ;
Entre l'impatience et la crainte flottant :
Il alloit voir Junie , et revenoit content. (1)

N É R O N.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire ,
Narcisse ; il doit plutôt souhaiter sa colère.
Néron impunément ne sera pas jaloux.

N A R C I S S E.

Vous ? et de quoi , seigneur , vous inquiétez-vous ?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines ;
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.
Mais aujourd'hui , seigneur , que ses yeux dessillés ,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez ,

(1) *Il alloit voir Junie , et revenoit content.*

Idee empruntée sans doute de l'éloge que fait Boileau de cet Empereur Romain

Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux.

Épître I.

Verront autour de vous les rois sans diadème ,
 Inconnus dans la foule , et son amant lui-même ,
 Attachés sur vos yeux , s'honorer d'un regard
 Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;
 Quand elle vous verra , de ce degré de gloire ,
 Venir , en soupirant , avouer sa victoire ;
 Maître (n'en doutez point) d'un cœur déjà charmé ,
 Commandez qu'on vous aime , et vous serez aimé.

N É R O N .

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
 Que d'importunités !

N A R C I S S E .

Quoi donc ? Qui vous arrête ,
 Seigneur ?

N É R O N .

Tout. Octavie , Agrippine , Burrhus ,
 Sénèque , Rome entière , et trois ans de vertus. (1)
 Non que pour Octavie un reste de tendresse
 M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.
 Mes yeux , depuis long-tems , fatigués de ses soins ,
 Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
 Trop heureux , si bientôt la faveur d'un divorce
 Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force !

(1) *Tout. Octavie , Agrippine , Burrhus ,
 Sénèque , Rome entière , et trois ans de vertus.*

Néron commença son règne par être vertueux. L'action de cette pièce est supposée se passer au moment où son cœur flotte entre le crime et la vertu.

Le ciel même en secret semble la condamner :
 Ses vœux , depuis quatre ans , ont beau l'importuner ;
 Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche.
 D'aucun gage , Narcisse , ils n'honorent sa couche ;
 L'empire vainement demande un héritier.

N A R C I S S E.

Que tardez-vous , seigneur , à la répudier ?
 L'empire , votre cœur , tout condamne Octavie.
 Auguste , votre aïeul , soupiroit pour Livie ; (1)
 Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
 Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
 Tibère , que l'hymen plaça dans sa famille ,
 Osa bien à ses yeux répudier sa fille. (2)
 Vous seul , jusques ici contraire à vos desirs ,
 N'osez par un divorce assurer vos plaisirs. (3)

(1) *Auguste , votre aïeul , soupiroit pour Livie.*

Auguste , pour épouser Livie , répudia Scribonie ; et Livie , quoique déjà enceinte de plusieurs mois , se sépara de Claude Tibère Néron , dont elle avoit déjà un fils ; elle fit entrer , par ce mariage , la postérité des Nérons dans la famille des Octaviens.

(2) *Tibère , que l'hymen plaça dans sa famille ,
 Osa bien , à ses yeux , répudier sa fille.*

C'étoit la fameuse Julie , fille d'Octavien , veuve d'Agrippa , et remariée à Tibère.

(3) *Vous seul , jusques ici contraire à vos desirs , etc.*

Ce que Racine met dans la bouche de Narcisse , Sénèque le fait dire à Néron.

Octavie , acte II. scène II.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?
 Mon amour inquiet déjà se l'imagine ,
 Qui m'amène Octavie , et d'un œil enflammé ,
 Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
 Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes ,
 Me fait un long récit de mes ingraturités.
 De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas , seigneur, votre maître et le sien ?
 Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
 Vivez , régnez pour vous. C'est trop régner pour elle.
 Craignez-vous...? Mais, seigneur, vous ne la craignez pas.
 Vous venez de bannir le superbe Pallas ,
 Pallas , dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux , j'ordonne , je menace ,
 J'écoute vos conseils , j'ose les approuver ;
 Je m'excite contr'elle , et tâche à la braver :
 Mais je t'expose ici mon ame toute nue ;
 Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue ,
 Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
 De ces yeux , où j'ai lu si long-tems mon devoir ;
 Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle
 Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle :

Prohibebor unus facere quod cunctis licet.

Vers que Corneille a traduit ainsi :

Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire.

Mais enfin , mes efforts ne me servent de rien ,
 Mon génie étonné tremble devant le sien. (1)
 Et c'est pour m'affranchir de cette indépendance ,
 Que je la fuis par-tout , que même je l'offense ;
 Et que , de tems en tems , j'irrite ses ennuis ,
 Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
 Mais je t'arrête trop , retire-toi , Narcisse ;
 Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

N A R C I S S E.

Non , non , Britannicus s'abandonne à ma foi :
 Par son ordre , seigneur , il croit que je vous voi ,
 Que je m'inferme ici de tout ce qui le touche ,
 Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
 Impatient , sur-tout , de revoir ses amours , (2)
 Il attend de mes soins ce fidèle secours.

N É R O N.

J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :
 Il la verra.

N A R C I S S E.

Seigneur , bannissez-le loin d'elle.

(1) *Mon génie étonné tremble devant le sien.*

Cette expression présente une très-belle image , et paroît avoir été suggérée à Racine par Plutarque. On lit dans cet auteur , page 930 , édition de Paris , qu'Antoine perdant toujours au jeu contre Octave , un devin lui dit : *Éloignez-vous de ce jeune homme , votre génie redoute le sien.*

(2) *Impatient , sur-tout , de revoir ses amours ,*

Ses amours , mes amours , terme populaire , et qu'on ne pardonneroit plus à un auteur tragique.

J'ai mes raisons , Narcisse ; et tu peux concevoir
 Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir. (1)
 Cependant vante-lui ton heureux stratagème ;
 Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même ,
 Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre. La voici.
 Va retrouver ton maître , et l'amener ici.

SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez , madame , et changez de visage !
 Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE.

Seigneur , je ne vous puis déguiser mon erreur ;
 J'allois voir Octavie , et non pas l'empereur.

NÉRON.

Je le sais bien , madame , et n'ai pu , sans envie ,
 Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous , seigneur ?

(1) *J'ai mes raisons , Narcisse ; et tu peux concevoir
 Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.*

C'est ici que commence tout l'intérêt de la pièce. Le spectateur n'est touché qu'à l'instant où Britannicus est en danger.

N É R O N.

Pensez-vous , madame , qu'en ces lieux ,
Seule , pour vous connoître , Octavie ait des yeux ?

J U N I E.

Et quel autre , seigneur , voulez-vous que j'implore ?
A qui demanderois-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez , vous ne l'ignorez pas.
De grâce , apprenez-moi , seigneur , mes attentats.

N É R O N.

Quoi , madame ! est-ce donc une légère offense
De m'avoir si long-tems caché votre présence ?
Ces trésors , dont le ciel voulut vous embellir ,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t'il , sans alarmes ,
Croître , loin de nos yeux , son amour et vos charmes ?
Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour ,
M'avez-vous , sans pitié , relégué dans ma cour ? (1)
On dit plus : vous souffrez , sans en être offensée ,
Qu'il vous ose , madame , expliquer sa pensée ;
Car je ne croirai point que , sans me consulter ,
La sévère Junie ait voulu le flatter ;
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée ,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

(1) *M'avez-vous , sans pitié , relégué dans ma cour ?*

L'expression de *relégué dans ma cour* , est neuve ; sans cette finesse de tours , sans cette élégance de style qui consiste dans le choix des mots , dans la vérité des sentimens , toute cette scène , qui est très-peu de chose , seroit languissante.

J U N I E.

Je ne vous nîrai point , Seigneur , que ses soupirs
 M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs. (1)
 Il n'a point détourné ses regards d'une fille,
 Seul reste du débris d'une illustre famille.
 Peut-être il se souvient qu'en un tems plus heureux ,
 Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
 Il m'aime , il obéit à l'empereur son père ,
 Et j'ose dire encore à vous , à votre mère ;
 Vos desirs sont toujours si conformes aux siens. . . .

N É R O N.

Ma mère a ses desseins , madame , et j'ai les miens.
 Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine ;
 Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
 C'est à moi seul , madame , à répondre de vous ;
 Et je veux , de ma main , vous choisir un époux.

J U N I E.

Ah , seigneur , songez-vous que toute autre alliance
 Fera honte aux Césars , auteurs de ma naissance ?

(1) *Je ne vous nîrai point , seigneur , que ses soupirs
 M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs , etc.*

Cette réponse ingénue est la cause de la perte de Britannicus : elle n'en intéresse pas moins pour Junie , qui se montre en cet endroit telle qu'elle est. On peut remarquer ici avec quel art Racine a su conserver à ses personnages le caractère qui leur est propre ; il ne leur fait dire ni plus , ni moins , que ce qu'ils deivent dire.

N É R O N .

Non , madame , l'époux dont je vous entretiens ,
 Peut , sans honte , assembler vos aïeux et les siens ;
 Vous pouvez , sans rougir , consentir à sa flamme .

J U N I E .

Et quel est donc , seigneur , cet époux ?

N É R O N .

Moi , madame .

J U N I E .

Vous ?

N É R O N .

Je vous nommerois , madame , un autre nom ,
 Si j'en savois quelque autre au-dessus de Néron .
 Oui , pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire ,
 J'ai parcouru des yeux la cour , Rome , l'empire .
 Plus j'ai cherché , madame , et plus je cherche encor
 En quelles mains je dois confier ce trésor ,
 Plus je vois que César , digne seul de vous plaire ,
 En doit être lui seul l'heureux dépositaire ,
 Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
 A qui Rome a commis l'empire des humains .
 Vous-même , consultez vos premières années ;
 Claudius à son fils les avoit destinées ;
 Mais c'étoit en un tems , où de l'empire entier
 Il croyoit , quelque jour , le nommer héritier .
 Les dieux ont prononcé . Loin de leur contredire ,
 C'est à vous de passer du côté de l'empire .
 En vain de ce présent ils m'auroient honoré ,
 Si votre cœur devoit en être séparé ;

Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
 Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
 Des jours toujours à plaindre, et toujours enviés,
 Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
 Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage ;
 Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
 Répudie Octavie, et me fait dénouer
 Un hymen (1) que le ciel ne veut point avouer.
 Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
 Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
 Digne de vos beaux yeux trop long-tems captivés,
 Digne de l'univers à qui vous vous devez. (2)

J U N I E.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée. (3)
 Je me vois, dans le cours d'une même journée,
 Comme une criminelle amenée en ces lieux ;
 Et lorsqu'avec frayeur je parois à vos yeux,
 Que sur mon innocence à peine je me fie,
 Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.

(1)

*Et me fait dénouer**Un hymen.*

C'est peut-être la première fois qu'on a dit *dénouer un hymen*.
 Cette expression paroît hasardée.

(2) *Digne de l'univers à qui vous vous devez.*

V A R I A N T E.

« Digne de l'univers à qui vous les devez. »

(3) *Seigneur, avec raison je demeure étonnée.*

Cette réponse de Junie est parfaitement bien écrite ; rien
 de plus noble et de plus honnête.

J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
 Ni cet excès d'honneur , ni cette indignité.
 Et pouvez-vous , seigneur , souhaiter qu'une fille ,
 Qui vit , presque en naissant , éteindre sa famille ;
 Qui , dans l'obscurité nourrissant sa douleur ,
 S'est fait une vertu conforme à son malheur ; (1)
 Passe subitement , de cette nuit profonde , (2)
 Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde ;
 Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté ,
 Et dont une autre enfin remplit la majesté.

N É R O N.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.
 Ayez moins de frayeur , ou moins de modestie.
 N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;
 Je vous réponds de vous , consentez seulement ;
 Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ,

(1) *S'est fait une vertu conforme à son malheur ;*

Se faire une vertu conforme à son malheur : expression neuve et heureuse. Ce sont ces tours enchanteurs qui distinguent les grands poètes , et particulièrement Racine. C'est ce charme inexprimable , qu'il répand sur tout ce qu'il écrit , qui fait qu'on ne se lasse point de la lecture de ses ouvrages.

(2) *Passe subitement , de cette nuit profonde ,*

Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde ;

Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté ,

Et dont une autre enfin remplit la majesté.

On dit à un roi , selon Louis Racine , *la majesté , la splendeur de votre rang* , et non pas *la clarté*. Ici , ce mot , qui répond à *cette nuit profonde* , est amené si naturellement , qu'il paroît nécessaire.

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

J U N I E.

Le ciel connoît, seigneur, le fond de ma pensée ;
Je ne me flatte point d'une gloire insensée ;
Je sais de vos présens mesurer la grandeur.
Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur,
Plus il me feroit honte, et mettroit en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

N É R O N.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame, et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère ;
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;
Et pour Britannicus

J U N I E.

Il a su me toucher,
Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité, sans doute, est peu discrète ;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser, (1)
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.

(1) *Absente de la cour, je n'ai pas dû penser.*

Tout ce que dit Junie, est plein de grâce, de candeur et de noblesse ; Racine est le seul qui ait réussi à peindre l'ingénuité.

J'aime Britannicus ; je lui fus destinée ,
 Quand l'empire devoit suivre son hyménée.
 Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
 Ses honneurs abolis , son palais déserté,
 La fuite d'une cour que sa chûte a bannie ,
 Sont autant de liens qui retiennent Junie.
 Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;
 Vos jours , toujours sereins , coulent dans les plaisirs ;
 L'empire en est pour vous l'inépuisable source :
 Ou , si quelque chagrin en interrompt la course ,
 Tout l'univers , soigneux de les entretenir ,
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
 Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse ,
 Il ne voit , dans son sort , que moi qui s'intéresse ;
 Et n'a pour tout plaisir , seigneur , que quelques pleurs ,
 Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

N É R O N.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie ,
 Que tout autre que lui me paîroit de sa vie ;
 Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
 Madame , il va bientôt paroître devant vous.

J U N I E.

Ah , seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

N É R O N.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée ;
 Mais , madame , je veux prévenir le danger
 Où son ressentiment le pourroit engager.
 Je ne veux point le perdre ; il vaut mieux que lui-même
 Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.

Si ses jours vous sont chers , éloignez-le de vous ,
 Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux .
 De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
 Et , soit par vos discours , soit par votre silence ,
 Du moins par vos froideurs , faites-lui concevoir
 Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir . (1)

J U N I E .

Moi , que je lui prononce un arrêt si sévère !
 Ma bouche mille fois lui jura le contraire .
 Quand même jusques-là je pourrois me trahir ,
 Mes yeux lui défendront , seigneur , de m'obéir .

N É R O N .

Caché près de ces lieux , je vous verrai , madame . (2)
 Renfermez votre amour dans le fond de votre ame ;
 Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
 J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
 Et sa perte sera l'infailible salaire
 D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire .

(1)

*Faites-lui concevoir**Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir .*

Un autre que Néron auroit fait dire à Britannicus d'éviter la présence de Junie ; mais ce ne seroit point assez cruel pour lui , il veut que ce soit sa maîtresse qui lui annonce un pareil arrêt .

(2) *Caché près de ces lieux , je vous verrai , madame .*

Qu'un empereur aille se cacher pour écouter sa maîtresse et son rival , c'est assurément un très-petit moyen ; mais quelle situation pour Britannicus qui croira sa maîtresse infidèle , et pour sa maîtresse qui ne pourra le détromper !

J U N I E .

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encore former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCÈNE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

BBRITANNICUS, seigneur, demande la princesse ; (1)
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah, seigneur!

NÉRON.

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.

Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

(1) *Britannicus, seigneur, demande la princesse ;*

Junie, témoin de ce que Narcisse dit à Néron, avoit d'assez fortes raisons pour soupçonner qu'ils étoient tous deux d'intelligence, et pour avertir, dans le troisième acte, son amant de se défier de Narcisse.

SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah, cher Narcisse ! cours au devant de ton maître,
Dis lui . . . Je suis perdue, et je le vois paroître.

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, JUNIE, NARCISSE.

BRITANNICUS.

MADAME, quel bonheur me rapproche de vous ?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?
Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore ? (1)
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?
Quelle nuit ! quel réveil ! Vos pleurs, votre présence,
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?
Que faisoit votre amant ? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?

(1) *Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore ?*

Parmi exige toujours après lui un pluriel ou un nom collectif, comme parmi les plaisirs, parmi la foule ; mais on ne peut pas dire avec exactitude, parmi ce plaisir.

Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte ,
 M'avez-vous , en secret , adressé quelque plainte ?
 Ma princesse , avez-vous daigné me souhaiter ? (1)
 Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
 Vous ne me dites rien ! Quel accueil ! quelle glace !
 Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
 Parlez ; nous sommes seuls. Notre ennemi trompé ,
 Tandis que je vous parle , est ailleurs occupé.
 Ménageons les momens de cette heureuse absence.

J U N I E.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance ;
 Ces murs même , seigneur , peuvent avoir des yeux ;
 Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

B R I T A N N I C U S.

Et depuis quand , madame , êtes-vous si craintive ?
 Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive ?
 Qu'est devenu ce cœur qui me juroit toujours
 De faire à Néron même envier nos amours ? (2)
 Mais bannissez , madame , une inutile crainte ;
 La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;
 Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;

(1) *Ma princesse , avez-vous daigné me souhaiter ?*

Ma princesse passe maintenant pour une expression fade.

(2) *De faire à Néron même envier nos amours ?*

Tout ce que dit Britannicus va le perdre ; Junie qui voit le danger où il s'engage , l'interrompt pour lui prêter des sentimens qu'il n'a jamais eus. Quelques critiques ont trouvé ce détour un peu trop fin pour une jeune princesse , qui , comme elle le dit , *ne sait point feindre.*

La mère de Néron se déclare pour nous.

Rome , de sa conduite elle-même offensée. . . .

J U N I E.

Ah , seigneur ! vous parlez contre votre pensée.

Vous-même vous m'avez avoué mille fois

Que Rome le louoit d'une commune voix ;

Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.

Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend , il le faut avouer.

Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.

Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable ,

A peine je dérobe un moment favorable ;

Et ce moment si cher , madame , est consumé

A louer l'ennemi dont je suis opprimé !

Qui vous rend à vous-même en un jour si contraire ?

Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ?

Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?

Néron vous plairoit-il ? Vous serois-je odieux ?

Ah , si je le croyois ! . . . Au nom des Dieux , madame ,

Éclaircissez le trouble où vous jetez mon ame ;

Parlez : ne suis-je plus dans votre souvenir ?

J U N I E.

Retirez-vous , seigneur , l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup , Narcisse , à quoi dois-je m'attendre ? (1)

(1) *Après ce coup , Narcisse , à quoi dois-je m'attendre ?*

Cette scène est d'un rare artifice et d'un merveilleux intérêt ;

SCÈNE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

MADAME.....

JUNIE.

Non, seigneur, je ne puis rien entendre. (1)
 Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
 Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

HÉ bien, de leur amour tu vois la violence,
 Narcisse; elle a paru jusques dans son silence;

tant qu'elle dure, des trois acteurs qui la composent, deux sont dans un continuel supplice; il ne s'y profère pas un seul mot qui n'ajoute à la crise et à la situation.

(1) *Non, seigneur, je ne puis rien entendre.*

Il y a beaucoup d'adresse à ne point laisser Junie en scène avec Néron; cette princesse n'auroit pu qu'éclater en reproches qui n'auroient produit d'autre effet que de démentir son caractère de douceur et d'honnêteté, et irriter Néron davantage.

Elle aime mon rival , je ne puis l'ignorer.

Mais je mettrai ma joie à le désespérer.

Je me fais de sa peine une image charmante;

Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.

Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :

Par de nouveaux soupçons , va , cours le tourmenter ;

Et , tandis qu'à mes yeux on le pleure , on l'adore ,

Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore. (1)

NARCISSE , *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois ,

Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?

Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;

Et , pour nous rendre heureux , perdons les misérables. (2)

(1) *Et , tandis qu'à mes yeux on le pleure , on l'adore ,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.*

Ce raffinement de cruauté est digne de Néron.

(2) *Et , pour nous rendre heureux , perdons les misérables.*

Nous avons toujours remarqué qu'à cet endroit l'acteur , chargé du rôle de Narcisse , ne peut se faire entendre à cause des murmures du spectateur indigné ; c'est qu'on souffre toujours avec peine un homme qui n'est méchant que pour le plaisir de l'être. Que Néron amoureux soit cruel , on le supporte plus aisément ; sa passion est une espèce d'excuse ; mais que Narcisse , dans l'espérance très-incertaine de s'élever , se détermine à faire périr deux infortunés , cela révolte. Il est bon d'observer ici avec quel art Racine a su lier ses scènes , et avec quelle impatience le spectateur attend l'acte suivant , pour apprendre le parti qu'auront pris Britannicus et Néron.

Fin du second Acte.

ACTE III. (I)

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

PALLAS obéira, seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil

Ma mère a-t'elle vu confondre son orgueil ?

(1) Racine a supprimé, au commencement de cet acte, une scène entière, dont Burrhus et Narcisse étoient les interlocuteurs; ce fut Boileau qui la lui fit retrancher. La voici :

BURRHUS.

« Quoi ! Narcisse au palais obsédant l'empereur,
 » Laisse Britannicus en proie à sa fureur ?
 » Narcisse qui devrait, d'une amitié sincère,
 » Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père ?
 » Qui devrait, en plaignant avec lui son malheur,
 » Loin des yeux de César détourner sa douleur ?
 » Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
 » Pressé du désespoir qui suit la solitude,
 » Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
 » Et force l'empereur à ne plus l'épargner ?
 » Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
 » Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse,

BURRHUS.

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe ;
 Qu'en reproches bientôt sa douleur nè s'échappe.
 Ses transports dès long-tems commencent d'éclater ;
 A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

- » Qu'instruit du successeur que lui gardoient les dieux ,
- » Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux ,
- » Ce prince , à ses bienfaits mesurant votre zèle ,
- » Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle ,
- » Et qui , sans s'ébranler , verroit passer un jour ,
- » Du côté de Néron , la fortune et la cour.
- » Cependant aujourd'hui , sur la moindre menace ,
- » Qui de Britannicus présage la disgrâce ,
- » Narcisse , qui devoit le quitter le dernier ,
- » Semble dans le malheur le plonger le premier.
- » César vous voit par-tout attendre son passage.

NARCISSE.

- » Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage ,
- » Seigneur ; c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS.

- » Près de Britannicus vous le servirez mieux.
- » Craignez-vous que César n'accuse votre absence ?
- » Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
- » C'est à Britannicus qu'il faut justifier
- » Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
- » Vous pouvez , sans péril , respecter sa misère ;
- » Néron n'a point juré la perte de son frère.
- » Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits ,
- » Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
- » Néron même , en son cœur , touché de votre zèle ,
- » Vous en tiendrait peut-être un compte plus fidèle ,

N É R O N .

Quoi ! de quelque dessein la croyez-vous capable ?

B U R R H U S .

Agrippine , seigneur , est toujours redoutable.
Rome , et tous vos soldats révèrent ses ayeux ;
Germanicus son père est présent à leurs yeux.

» Que de tous ces respects vainement assidus ,
» Oubliés dans la foule aussitôt que rendus .

N A R C I S S E .

» Ce langage , seigneur , est facile à comprendre ;
» Avec quelque bonté César daigne m'entendre ;
» Mes soins , trop bien reçus , pourroient vous irriter ;
» A l'avénir , seigneur , je saurai l'éviter .

B U R R H U S .

» Narcisse ; vous réglez mes desseins sur les vôtres ;
» Ge que vous avez fait , vous l'imputez aux autres .
» Ainsi , lorsqu'inutile au reste des humains ,
» Claude laissoit gémir l'empire entre vos mains ,
» Le reproche éternel de votre conscience
» Condamnoit , devant lui , Rome entière au silence .
» Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs ;
» Le reste vous sembloit autant d'accusateurs ,
» Qui , prêts à s'élever contre votre conduite ,
» Alloient de nos malheurs développer la suite ;
» Et lui portant les cris du peuple et du sénat ,
» Lui demander justice au nom de tout l'état .
» Toutefois pour César je crains votre présence ;
» Je crains , puisqu'il vous faut parler sans complaisance ,
» Tous ceux qui , comme vous , flattant tout ses desirs ,
» Sont toujours , dans son cœur , du parti des plaisirs .
» Jadis à nos conseils l'empereur plus docile ,
» Affectoit pour son frère une bonté facile ;

Elle sait son pouvoir ; vous savez son courage ;
 Et ce qui me la fait redouter davantage ,
 C'est que vous appuyez vous-même son courroux ,
 Et que vous lui donnez des armes contre vous.

» Et de son rang , pour lui , modérant la splendeur ,
 » De sa chute à ses yeux cacheoit la profondeur.
 » Quel soupçon aujourd'hui , quel desir de vengeance
 » Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence ?
 » Junie est enlevée , Agrippine frémit ;
 » Jaloux et sans espoir , Britannicus gémit ;
 » Du cœur de l'empereur son épouse bannie ,
 » D'un divorce à toute heure attend l'ignominie :
 » Elle pleure. Et voilà ce que leur a coûté
 » L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

» Seigneur , c'est un peu loin pousser la violence.
 » Vous pouvez tout ; j'écoute , et garde le silence.
 » Mes actions , un jour , pourront vous repartir.
 » Jusques-là. . . .

BURRHUS.

» Puissiez-vous bientôt me démentir ?
 » Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche !
 » Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
 » Sénèque , dont les soins devoient me soulager ,
 » Occupé loin de Rome , ignore ce danger.
 » Réparons , vous et moi , cette absence funeste ;
 » Du sang de nos Césars réunissons le reste ;
 » Rapprochons-les , Narcisse , au plutôt , dès ce jour ,
 » Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour : »

Lorsqu'on lit cette scène , on est presque tenté de la conserver : une attention plus sérieuse ramène au sentiment de Boileau. Burrhus en effet manquoit à la prudence , en faisant

N É R O N.

Moi, Burrhus ?

B U R R H U S.

Cet amour, seigneur, qui vous possède...!

N É R O N.

Je vous entends, Burrhus ; le mal est sans remède.
 Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz ;
 Il faut que j'aime, enfin.

B U R R H U S.

Vous vous le figurez ,
 Seigneur ; et , satisfait de quelque résistance , (1)
 Vous redoutez un mal foible dans sa naissance .
 Mais si dans son devoir votre cœur affermi (2)
 Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi ;

entrer dans sa confiance un traître qu'il ne pouvoit espérer
 de faire changer.

(1)

*Vous vous le figurez ,**Seigneur ; et , satisfait de quelque résistance , etc.*

On trouve dans l'Octavie que nous avons déjà citée , une
 scène où Sénèque veut détourner Néron d'un divorce qu'il
 projetoit. Racine a sans doute connu cette scène , mais il n'a
 point imité aveuglément le tragique latin :

*L'amour , dit celui-ci , ce ressort puissant de notre ame ,
 est une chaleur délicieuse qui nous enflamme ; la jeunesse
 l'enfante ; l'oisiveté , le luxe le nourrissent au sein du bonheur ;
 cesse-t'on de l'entretenir et de lui prêter des forces , il languit
 et perd bientôt sa première vigueur. Octavie , acte II. scène II.*

(2) *Mais si dans son devoir votre cœur affermi ,*

V A R I A N T E.

« Mais si dans sa fierté votre cœur affermi. »

Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;
 Si vous daigniez , seigneur , rappeler la mémoire
 Des vertus d'Octavie indigne de ce prix ,
 Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;
 Sur-tout si , de Junie évitant la présence ,
 Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence ;
 Croyez-moi , quelque amour qui semble vous charmer ,
 On n'aime point , seigneur , si l'on ne veut aimer .

N É R O N .

Je vous croirai , Burrhus , lorsque , dans les alarmes ,
 Il faudra soutenir la gloire de nos armes ;
 Ou , lorsque plus tranquille , assis dans le sénat ,
 Il faudra décider du destin de l'état ,
 Je m'en reposerai sur votre expérience .
 Mais , croyez-moi , l'amour est une autre science ,
 Burrhus , et je ferois quelque difficulté
 D'abaisser jusques-là votre sévérité .
 Adieu . Je souffre trop , éloigné de Junie .

S C È N E I I .

B U R R H U S , *seul* .

ENFIN , Burrhus , Néron découvre son génie . (1)
 Cette féroçité que tu croyois fléchir ,

(1) *Enfin , Burrhus , Néron découvre son génie .*

Ces sortes de vers font plaisir dans un drame ; ils servent à

De tes foibles liens est prête à s'affranchir.
 En quels excès peut-être elle va se répandre!
 O Dieux , en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
 Sénèque , dont les soins me devoient soulager ,
 Occupé loin de Rome , ignore ce danger.
 Mais quoi ! si d'Agrippine excitant la tendresse ,
 Je pouvois . . . La voici , mon bonheur me l'adresse.

S C È N E I I I.

A G R I P P I N E , B U R R H U S , A L B I N E .

A G R I P P I N E .

HÉ bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçons!
 Et vous vous signalez par d'illustres leçons.
 On exile Pallas, dont le crime peut-être,
 Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
 Vous le savez trop bien. Jamais, sans ses avis,
 Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon fils.
 Que dis-je? A son épouse on donne une rivale;
 On affranchit Néron de la foi conjugale :
 Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
 Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
 De les flatter lui-même, et nourrir dans son ame
 Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

marquer les gradations de l'intrigue, et à fixer les différentes nuances des caractères.

On lisoit d'abord :

« Hé bien , Burrhus , Néron découvre son génie. »

Madame , jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser ;
 L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
 N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire ;
 Son orgueil , dès long-tems , exigeoit ce salaire ;
 Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
 Ce que toute la cour demandoit en secret.
 Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.
 Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
 Mais calmez vos transports ; par un chemin plus doux,
 Vous lui pourrez plutôt ramener son époux.
 Les menaces , les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

'Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
 Je vois que mon silence irrite vos dédains ;
 Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
 Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine ;
 Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
 Le fils de Claudius commence à ressentir
 Des crimes , dont je n'ai que le seul repentir : (1)

(1) *Le fils de Claudius commence à ressentir*

Des crimes , dont je n'ai que le seul repentir : etc.

Commence à ressentir des crimes , pour commence à être sensible aux injustices ; c'est l'unique fois que cette expression , peut-être trop obscure , se rencontre dans Racine.

Tout ce beau morceau est entièrement imité de Tacite : Après la disgrâce de Pallas , Agrippine emportée par sa fureur , ne put en contenir les transports ; elle s'épuisa en menaces , elle ne cessa de répéter à son fils que Britannicus étoit dans un âge qui le rendoit propre à tout : qu'il étoit le

J'irai , n'en doutez point , le montrer à l'armée ;
 Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée ;
 Leur faire , à mon exemple , expier leur erreur.
 On verra d'un côté le fils d'un empereur ,
 Redemandant la foi jurée à sa famille ;
 Et de Germanicus on entendra la fille.
 De l'autre , l'on verra le fils d'Ænobarbus ;
 Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus ,
 Qui , tous deux de l'exil rappelés par moi-même ;
 Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
 De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit ;
 Ou saura les chemins par où je l'ai conduit.
 Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses ,
 J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses ;
 Je confesserai tout , exils , assassinats ,
 Poison même (1)

vrai , le digne rejeton d'un sang qui lui donnoit droit de succéder à son père dans l'administration d'un empire gouverné par un prince adoptif , qui ne le devoit qu'aux crimes de sa mère : qu'elle ne pouvoit plus dissimuler les désastres de cette famille infortunée , son mariage incestueux , ses empoisonnemens : que c'étoit par un effet de sa prudence et de la sagesse des dieux , qu'elle avoit eu le secret de conserver la vie à son beau-fils : qu'elle iroit le montrer à l'armée : qu'on entendroit d'un côté la fille de Germanicus , de l'autre Burrhus et Sénèque qu'elle avoit rappelés de l'exil , prétendre tous deux à l'honneur de gouverner le genre humain ; celui-là par quelques légères blessures , et celui-ci par une frivole éloquence. Ann. liv. XIII.

(1) *Je confesserai tout , exils , assassinats ,*

Poison même

C'est bien ici le lieu de dire avec Sénèque , muliebre est

Madame, ils ne vous croiront pas.

Ils sauront récuser l'injuste stratagème
 D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
 Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
 Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
 Je ne me repens point de ce zèle sincère,
 Madame; c'est un fils qui succède à son père :
 En adoptant Néron, Claudius par son choix,
 De son fils et du vôtre a confondu les droits.
 Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
 Elle choisit Tibère adopté par Auguste ;
 Et le jeune Agrippa, de son sang descendu, (1)
 Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.
 Sur tant de fondemens sa puissance établie,

furere in ira ; de *Clementia*, lib. I. cap. V. Tant qu'Agrippine a régné sous le nom de son fils, elle n'a point pensé à dévoiler les moyens injustes qu'elle avoit mis en œuvre pour lui assurer l'empire ; ce n'est que depuis qu'il a refusé de la faire entrer en partage de son autorité qu'elle a imaginé de faire usage de cet expédient.

La réponse de Burrhus est de toute beauté ; elle fait d'autant plus de plaisir qu'on ne s'attend point à la manière sublime dont il déconcerte Agrippine.

(1) *Et le jeune Agrippa, de son sang descendu, etc.*

C'étoit Julius Agrippa, fils posthume du célèbre Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste ; sa jeunesse n'annonçant que des inclinations perverses, Auguste le relégua à Sorrento, et quelque tems après dans l'île de Planesia, où il mourut.

Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie ;
 Et s'il m'écoute encor , madame , sa bonté
 Vous en fera bientôt perdre la volonté.
 J'ai commencé , je vais poursuivre mon ouvrage.

S C È N E I V.

A G R I P P I N E , A L B I N E.

A L B I N E.

DANS quel emportement la douleur vous engage ;
 Madame ! l'empereur puisse-t'il l'ignorer !

A G R I P P I N E.

Ah, lui-même à mes yeux puisse-t'il se montrer !

A L B I N E.

Madame , au nom des dieux , cachez votre colère.
 Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère ,
 Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
 Contraindrez-vous César jusques dans ses amours ?

A G R I P P I N E.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale ,
 Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale. (1)

(1) *Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale.*

Tacite, et Suetone sur-tout, écrivent qu'Agrippine songea même à profiter des charmes que lui trouvoit son fils, et à favoriser le penchant incestueux qu'il se sentoit pour elle, *liv. VI, 28* ; mais que Sénèque et Burrhus traver-

Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
 Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
 Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,
 Inutile à la cour, en étoit ignorée.
 Les grâces, les honneurs par moi seule versés,
 M'attiroient des mortels les vœux intéressés.
 Une autre de César a surpris la tendresse,
 Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse :
 Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
 Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
 Que dis-je ? L'on m'évite ; et déjà délaissée
 Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée,
 Quand je devrois du ciel hâter l'arrêt fatal,
 Néron, l'ingrat Néron Mais voici son rival.

S C È N E V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE,
 ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
 Madame ; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
 Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
 Tandis que nous perdions le tems en vains regrets,

sèrent ses desseins en intimidant Néron, et en lui persuadant qu'il auroit tout à craindre de l'ambition de sa mère, s'il lui donnoit de nouveaux droits sur son cœur.

Animés du courroux qu'allume l'injustice ,
 Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
 Néron n'est pas encor tranquille possesseur
 De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
 Si vous êtes toujours sensible à son injure ,
 On peut dans son devoir ramener le parjure ;
 La moitié du sénat s'intéresse pour nous ;
 Sylla , Pison , Plautus (1)

A G R I P P I N E .

Prince , que dites-vous ?
 Sylla , Pison , Plautus , les chefs de la noblesse !

B R I T A N N I C U S .

Madame , je vois bien que ce discours vous blesse ;
 Et que votre courroux , tremblant , irrésolu ,
 Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
 Non , vous avez trop bien établi ma disgrâce ;
 D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :
 Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudens
 Les ont tous écartés , ou séduits dès long-tems.

A G R I P P I N E .

Seigneur , à vos soupçons donnez moins de créance ;

(1) *Sylla , Pison , Plautus*

Sylla et Plautus étoient les plus considérés d'entre les sénateurs ; Néron , sous différens prétextes , les fit périr tous deux. Pison , ainsi que Sénèque et le poëte Lucain , périt dans l'avant-dernière conjuration qui fut faite contre Néron. Le projet de Pison étoit de s'emparer de l'empire ; mais le dessein des conjurés étoit d'y élever Sénèque , en tuant Pison lui-même après la mort de Néron.

Votre salut dépend de notre intelligence.
 J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
 Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
 Le coupable Néron fuit en vain ma colère ;
 Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
 J'essaierai, tour à tour, la force et la douceur ;
 Ou moi-même, avec moi, conduisant votre sœur,
 J'irai semer par-tout ma crainte et ses alarmes,
 Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
 Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts ;
 Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

NE m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance ?
 Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
 Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
 Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
 Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS

Ce que j'attends, Narcisse ?

Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si, par ton artifice,
Je pouvois revoir.

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais, enfin,
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours, vous la croyez fidelle ?

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux. Mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égaremens, mon cœur opiniâtre,
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre ;
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité ;
Je la voudrois haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur, si grand en apparence,
D'une infidelle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouïe à la cour ?

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite ?

Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher ;
 Peut-être elle fuyoit pour se faire chercher ;
 Pour exciter Néron par la gloire pénible
 De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment,
 Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah, dieux ! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII.

JUNIE, BRITANNICUS.

JUNIE.

RETIREZ-VOUS, seigneur, et fuyez un courroux
 Que ma persévérance allume contre vous.
 Néron est irrité. Je me suis échappée,
 Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
 Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,
 Au plaisir de me voir justifier un jour.
 Votre image sans cesse est présente à mon ame,
 Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends , Madame.

Vous voulez que ma fuite assure vos desirs ;
 Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
 Sans doute , en me voyant , une pudeur secrète
 Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
 Hé bien , il faut partir.

J U N I E .

Seigneur , sans m'imputer.....

BRITANNICUS.

Ah ! vous deviez du moins plus long-tems disputer.
 Je ne murmure point qu'une amitié commune
 Se range du parti que flatte la fortune ;
 Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir ;
 Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir :
 Mais que de ces grandeurs , comme une autre , occupée,
 Vous m'en ayez paru si long-tems détrompée ;
 Non : je l'avoue encor ; mon cœur désespéré ,
 Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
 J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice ;
 De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice.
 Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux.
 Madame , il me restoit d'être oublié de vous.

J U N I E .

Dans un tems plus heureux , ma juste impatience (1)
 Vous feroit repentir de votre défiance.

(1) *Dans un tems plus heureux , ma juste impatience
 Impatience pour ressentiment , ne se diroit plus.*

Mais Néron vous menace. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre ;
Néron nous écoutoit, et m'ordonnoit de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi ! le cruel

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinoit le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence. (1)

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit, madame ! Mais, hélas !
Vos yeux auroient pu feindre, et ne m'abuser pas.
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t'il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvoit me préserver ?
Il falloit

JUNIE.

Il falloit me taire, et vous sauver.

Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire ?
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours ? (2)

(1) *D'un geste confident de notre intelligence.*

Confident pour interprète.

(2) *Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours ?*

Ce vers, qui ne paroît d'abord qu'une antithèse, peint parfaitement le sentiment de Junie, observée par Néron pendant qu'elle parloit à Britannicus.

Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !
 De l'entendre gémir , de l'affliger soi-même ,
 Lorsque par un regard on peut le consoler !
 Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !
 Ah ! dans ce souvenir , inquiète , troublée ,
 Je ne me sentois pas assez dissimulée.
 De mon front effrayé je craignois la pâleur ;
 Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.
 Sans cesse il me sembloit que Néron en colère ,
 Me venoit reprocher trop de soin de vous plaire.
 Je craignois mon amour vainement renfermé ;
 Enfin , j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.
 Hélas ! pour son bonheur , seigneur, et pour le nôtre ;
 Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.
 Allez , encore un coup , cachez-vous à ses yeux ;
 Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
 De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre. (1)

B R I T A N N I C U S.

Ah ! n'en voilà que trop. C'est trop me faire entendre ;
 Madame , mon bonheur , mon crime , vos bontés.
 Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

(se jetant aux pieds de Junie.)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

J U N I E.

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

(1) *De mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre.*

Cette inversion Marotique ne peut entrer dans le dialogue tragique.

SCÈNE VIII.

NERON, JUNIE, BRITANNICUS.

N É R O N .

PRINCE , continuez des transports si charmans. (1)
 Je conçois vos bontés par ses remerciemens ,
 Madame. A vos genoux je viens de le surprendre ;
 Mais il auroit aussi quelque grâce à me rendre :
 Ce lieu le favorise , et je vous y retiens
 Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie ,
 Par-tout où sa bonté consent que je la voie ;
 Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez ,
 N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

N É R O N .

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
 Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

(1) *Prince, continuez des transports si charmans.*

Néron, que Narcisse a couru avertir, paroît-tout à coup ; quoique cette arrivée imprévue doive interdire Britannicus , il répond dans toute cette scène avec tant de fermeté et de grandeur d'ame, que Boileau n'a jamais pu penser ce qu'on lui fait dire dans le *Boëxana*, que ce prince étoit trop petit devant Néron. OEuvres de Boileau, Paris, 1747, t. V. p. 84.

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever ,
 Moi , pour vous obéir , et vous , pour me braver ;
 Et ne s'attendoient pas , lorsqu'ils nous virent naître ;
 Qu'un jour Domitius me dût parler en maître. (1)

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés ;
 J'obéissois alors , et vous obéissez.
 Si vous n'avez appris à vous laisser conduire ,
 Vous êtes jeune encore , et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira ?

NÉRON.

Tout l'empire à la fois ,
 Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits ;
 Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force ,
 Les emprisonnemens , le rapt et le divorce ?

(1) *Et ne s'attendoient pas , lorsqu'ils nous virent naître ,
 Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.*

Une remarque que cet endroit présente, c'est que Britannicus appelle ici Néron *Domitius*, espèce de reproche que Tacite a fourni à Racine.

Néron, dit-il, ayant rencontré Britannicus, le salua par son nom; Britannicus, au contraire, l'appela Domitius; cette dénomination, qui n'étoit pas la sienne, fut prise par Agrippine pour une injure. Annal. liv. XII.

Rome ne porte point ses regards curieux
 Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
 Imitiez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins, imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne. (1)

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentimens
 Ne mériteront pas ses applaudissemens.

(1) *Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.*

Ce sont les paroles d'un tyran dans une tragédie d'Ennius :

Oderint dum metuant.

Ou la traduction d'un passage de l'Octavie de Sénèque :

Decet timeri Cesarem.

Acte II, scène II.

N É R O N.

Du moins , si je ne sais le secret de lui plaire ,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

B R I T A N N I C U S.

Pour moi , quelque péril qui me puisse accabler ,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

N É R O N.

Souhaitez la ; c'est tout ce que je puis vous dire.

B R I T A N N I C U S.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

N É R O N.

Elle vous l'a promis ; vous lui plairez toujours.

B R I T A N N I C U S.

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche ;
Et' ne me cache point pour lui fermer la bouche.

N É R O N.

Je vous entends. Hé bien , Gardes.

J U N I E.

Que faites-vous ?

C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux ,
Seigneur ; mille malheurs persécutent sa vie :
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie ?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens ,
Je me cache à vos yeux , et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;
Seigneur , j'irai remplir le nombre des vestales.

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

N É R O N .

L'entreprise , madame , est étrange et soudaine.
Dans son appartement , Gardes , qu'on la remène ;
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur.

J U N I E .

Prince , sans l'irriter , cédon's à cet orage.

N É R O N .

Gardes , obéissez sans tarder davantage. (1)

(1) *Gardes , obéissez sans tarder davantage.*

Cette scène , où Néron trouve Britannicus aux genoux de Junie , présente une situation de comédie qui est une suite du stratagème puérile de l'empereur. Racine , malgré tout le talent qu'il a employé pour donner de la noblesse aux bravades des deux princes , n'a pu pallier entièrement le défaut de ces picoterics peu héroïques que M. de Voltaire a souvent relevées dans Corneille.

SCÈNE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

QUE vois-je? O ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés;
 Je reconnois la main qui les a rassemblés.
 Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
 Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue,
 Que pour faire jouer ce ressort odieux.

(*appercevant Burrhus.*)

Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux,
 Burrhus; dans ce palais je veux qu'on la retienne,
 Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, seigneur! sans l'ouir? Une mère? (1)

(1) *Quoi, seigneur! sans l'ouir? Une mère?*

Dans les premiers mouvemens de son indignation contre Agrippine, Néron, au rapport de Tacite, prit le parti de la faire mourir; Burrhus le fit changer de résolution, en s'obligeant de lui en apporter la tête si elle étoit criminelle, mais en exigeant de lui qu'il lui accordât la liberté de se justifier. *Annal. liv. XIII.*

Arrêtez : (1)

J'ignore quel projet , Burrhus , vous méditez ;
 Mais , depuis quelques jours , tout ce que je desire
 Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
 Répondez-m'en , vous dis-je ; ou , sur votre refus ,
 D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus. (2).

(1)

*Arrêtez :**J'ignore quel projet , Burrhus , vous méditez ;*

C'est à peu près ce que dit Néron dans l'Octavie de
 Sénèque :

*Desiste tandem jam gravis nimium mihi
 Instare.*

Cessez enfin , je souffre avec peine que vous insistiez.

Acte II. scène II.

(2) *D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.*

La manière dont le caractère de Néron se développe est admirable ; c'est encore une partie où Racine excelle. Dans le second acte , Néron n'a fait que soupçonner sa mère et Britannicus ; dans le troisième , il les a fait arrêter ; ici , Burrhus est menacé du même traitement s'il s'oppose aux dessein de son maître.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

OUI, madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
 César lui-même ici consent de vous entendre.
 Si son ordre au palais vous a fait retenir,
 C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
 Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
 Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
 Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras;
 Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
 Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
 Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
 Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous,
 Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
 Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
 La cour autour de vous, ou s'écarte ou s'empresse. (1)

(1) *Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
 La cour autour de vous, ou s'écarte, ou s'empresse.*

Idee empruntée de Tacite. On s'éloignoit, dit-il, de l'appartement d'Agrippine dès qu'elle n'étoit plus dans les bonnes grâces de son fils; on n'alloit point la voir, personne ne s'empressoit de la consoler. Annal. liv. XIII.

C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

APPROCHEZ-VOUS, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse ;
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avoit mis de distance. (1)

(1) *Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avoit mis de distance, etc.*

La plus grande partie de cette scène est traduite presque entièrement de Tacite ; Racine y a su joindre l'énergie de cet historien aux grâces de la plus belle poésie.

C'est ici que le caractère d'Agrippine se déploie dans toute sa force ; c'est ici que son rôle est le plus intéressant : car ce personnage est assez inutile à la pièce. Qu'importe au spectateur qui s'intéresse à Junie et à Britannicus, qu'Agrippine ait le premier crédit auprès de Néron ? Mais Racine a bien su lier ce personnage à l'action ; la fierté de cette femme est peinte avec des couleurs si vraies et si énergiques, qu'on ne pourroit, sans regret, supprimer tout ce qu'elle dit. D'ailleurs c'est la peinture de la cour de Néron que l'auteur a

Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
 Etoient même, sans moi, d'inutiles degrés.
 Quand de Britannicus la mère condamnée,
 Laissa de Claudius disputer l'hyménée; (1)
 Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
 Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
 Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
 De vous laisser au trône où je serois placée.
 Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas. (2)
 Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
 Prit insensiblement, dans les yeux de sa nièce,
 L'amour où je voulois amener sa tendresse.

voulu faire, et il étoit naturel que la mère de Néron, cette femme si artificieuse et si cruelle, y jouât un rôle.

(1) *Quand de Britannicus la mère condamnée,
 Laissa de Claudius disputer l'hyménée; etc.*

Tacite commence ainsi le douzième livre de ses Annales :
*Cœde Messalinæ convulsa principis domus, orto apud liber-
 tos certamine, quis deligeret uxorem Claudio... Nec minore
 ambitu fœminæ exarserant, suam quæque nobilitatem, for-
 mam, opes, contendere, ac digna tanto matrimonio ostentare.
 Sed maximè ambigebatur inter Lolliam Paulinam... et Juliam
 Agrippinam Germanico genitam. Huic Pallas, illi Callistus
 fautores aderant... At Ælia Petina è familia Tuberonum,
 Narcisso fovebatur.*

(2) *Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas, etc.*

Ceci est conforme au récit de Tacite et de Suetone :

*Agrippine, dans les fréquentes visites qu'elle rendit à
 Claude, sut si bien s'emparer de son esprit, qu'il la préféra
 à ses rivales. Sans avoir le titre de son épouse, elle en eut
 bientôt tous les droits. Annal. liv. XII. Suetone, liv. V. 26.*

Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux ,
 Écartoit Claudius d'un lit incestueux : (1)
 Il n'osoit épouser la fille de son frère.
 Le sénat fut séduit. Une loi moins sévère
 Mit Claude dans mon lit , et Rome à mes genoux.
 C'étoit beaucoup pour moi , ce n'étoit rien pour vous.
 Je vous fis , sur mes pas , entrer dans sa famille ;
 Je vous nommai son gendre , et vous donnai sa fille. (2)
 Silanus , qui l'aimoit , s'en vit abandonné ,
 Et marqua , de son sang , ce jour infortuné. (3)

(1) *Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux ,
 Écartoit Claudius d'un lit incestueux : etc.*

Ce fut , au rapport de Tacite , sous le consulat de C. Pompee et de Q. Veranius , que Claude épousa Agrippine. Un amour illicite serroit depuis long-tems les nœuds de ce mariage ; ils n'osoient cependant ni l'un ni l'autre en faire la cérémonie publique , l'histoire de Rome n'offrant aucun exemple d'une nièce qui eût épousé son oncle. *Annales , liv. XII.* Le sénat , à la sollicitation de L. Vitellius , publia un décret qui permit depuis ces sortes d'unions.

(2) *C'étoit beaucoup pour moi , ce n'étoit rien pour vous.*

Je vous fis , sur mes pas , entrer dans sa famille ;

Je vous nommai son gendre , et vous donnai sa fille ;

Dès qu'Agrippine , dit Tacite , fut assurée de son mariage avec Claude , elle projeta de marier son fils Domitius avec Octavie , fille de César ; mariage qu'on ne pouvoit consommer sans crime , Octavie ayant été fiancée avec Silanus. *Annal. liv. XII.*

(3) *Silanus , qui l'aimoit , s'en vit abandonné ,*

Et marqua de son sang ce jour infortuné.

Le jour qu'Agrippine épousa Claude , Silanus se donna la mort ; soit qu'il pensât , dit Tacite , pouvoir prolonger jus-

Ce n'étoit rien encore, Eussiez-vous pu prétendre (1)
 Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
 De ce même Pallas j'implorai le secours :
 Claude vous adopta, vaincu par ses discours ,
 Vous appella Néron , et du pouvoir suprême ,
 Voulut, avant le tems, vous faire part lui-même.
 C'est alors (2) que chacun, rappelant le passé ,

ques-là la durée de ses jours, ou qu'il se fût flatté de rendre plus odieuse la célébration de ce mariage. *Annal. liv. XII.*

(1) *Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre, etc.*

Tout ce morceau est de la main d'un grand maître, tout y est vu en grand, tout est noble sans être gigantesque : il semble que Racine ait voulu lutter ici contre le discours de Cléopâtre dans la tragédie de Rodogune par Corneille; mais, comme le dit M. de Voltaire, *la situation de Cléopâtre est bien plus frappante que celle d'Agrippine, l'intérêt est plus grand, et la scène bien autrement intéressante.* Remarques sur Rodogune, *scène III.* Racine l'emporte du moins sur Corneille par le charme de la diction.

(2) *C'est alors, etc.*

Que de Britannicus la disgrâce future ,

Des amis de son père excita le murmure. etc.

Traduction d'un passage de Tacite : *Il n'y avoit personne, dit-il, qui fût assez dépourvu de sentiment pour ne pas être affligé de l'infortune de Britannicus.* *Annal. liv. XII.*

Tacite ajoute que *Claude punit de mort et d'exil les gouverneurs de son fils les plus distingués par leurs vertus. . . . , on éloigna les centurions et les tribuns, qui paroisoient prendre quelque part à sa fortune; on lui ôta toute espèce de liaison avec les affranchis dont la fidélité ne s'étoit point démentie, Ce fut Agrippine qui choisit les personnes qui devoient les remplacer.* *Ibid.*

Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;
 Que de Britannicus la disgrâce future ,
 Des amis de son père excita le murmure.
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
 L'exil me délivra des plus séditioneux.
 Claude même , lassé de ma plainte éternelle ,
 Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle ,
 Engagé dès long-tems à suivre son destin ,
 Pouvoit du trône ençor lui r'ouvrir le chemin.
 Je fis plus. Je choisis moi-même , dans ma suite ,
 Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite ;
 J'eus soin de vous nommer , par un contraire choix ,
 Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
 Je fus sourde à la brigue , et crus la renommée ;
 J'appelai de l'exil , je tirai de l'armée
 Et ce même Sénèque , et ce même Burrhus ,
 Qui depuis Rome alors estimoit leurs vertus.
 De Claude en même tems , épuisant les richesses ,
 Ma main , sous votre nom , répandoit ses largesses ;
 Les spectacles , les dons , invincibles appas ,
 Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats ,
 Qui d'ailleurs , réveillant leur tendresse première ,
 Favorisoient en vous Germanicus mon père.
 Cependant Claudius penchoit vers son déclin ; (1)

(1) *Cependant Claudius penchoit vers son déclin ;*

Ses yeux , long-tems fermés , s'ouvrirent à la fin , ect.

Suetone prétend que Claude ne put pas s'empêcher de faire connoître le regret qu'il avoit d'avoir épousé Agrippine , et adopté Néron. Ce repentir lui coûta la vie.

Au milieu de ces inquiétudes , dit Tacite , la santé de Claude

Ses yeux, long-tems fermés, s'ouvrirent à la fin.
 Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
 Il laissa, pour son fils, échapper quelque plainte;
 Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
 Ses gardes, son palais, son lit m'étoient soumis.
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
 Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs;
 De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs. (1)
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
 Et tandis que Burrhus alloit secrètement (2)
 De l'armée en vos mains exiger le serment,

se déranga. L'empereur se fit transporter à Sinuesse, pour la rétablir; Agrippine profita de cette occasion pour l'empoisonner. Annal. liv. XII.

(1) *Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
 De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.*

De la manière dont est placé le gérondif *en mourant*, on ne sait s'il se rapporte à Claude ou à son fils; le sens est pour le premier, la construction de la phrase est pour le second; Claude, qui n'est point dans cette phrase, est trop éloigné de ce gérondif pour n'y pas jeter quelque obscurité.

(2) *Et tandis que Burrhus alloit secrètement,
 De l'armée en vos mains exiger le serment, etc.*

C'est de Tacite que Racine a emprunté cette circonstance.

On ouvrit, dit-il, les portes du palais; et Néron, accompagné de Burrhus, chef des cohortes prétoriennes, s'avança vers les compagnies qui étoient de garde; et, mis dans une litière, ce prince fut porté au camp; il y promit des récompenses aux soldats, et fut salué empereur. Le sénat

Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices ;
 Dans Rome les autels fumoient de sacrifices ; (1)
 Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité ,
 Du prince déjà mort demandoit la santé.

Enfin des légions l'entière obéissance

Ayant de votre empire affermi la puissance ,
 On vit Claude ; et le peuple , étonné de son sort ,
 Apprit en même tems votre règne et sa mort.

C'est le sincère aveu que je voulois vous faire. (2)
 Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire. (3)

ratifia cette élection , qui fut bientôt suivie de l'obéissance des provinces. *Annal. liv. XII. Suétone, liv. VI. 8.*

(1) *Dans Rome les autels fumoient de sacrifices ;
 Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité,
 Du prince déjà mort demandoit la santé.*

Autre trait emprunté de Tacite. Pendant que Claude étoit sans vie, le sénat s'assembloit, et faisoit, conjointement avec les consuls et les pontifes, les vœux les plus ardens pour le rétablissement de sa santé : on apportoit cependant des remèdes à l'empereur, comme si il eût été encore en vie ; et tandis qu'on déroboit la connoissance de sa mort, on travailloit à assurer l'empire à Néron. *Annal. liv. XII. Suctone, liv. V. 45.*

(2) *C'est le sincère aveu que je voulois vous faire.*

Ce vers inutile gâte un peu cette belle tirade : tel est l'inconvénient de la rime.

(3) *Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.*

La division de ce discours est très-ingénieuse. Dans la première partie on voit un tableau vif et frappant de la conduite artificieuse et criminelle qu'Agrippine a tenue pour faire monter Néron sur le trône des Césars. La seconde

Du fruit de tant de soins à peine jouissant ,
 En avez-vous six mois paru reconnoissant, (1)
 Que lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être ,
 Vous avez affecté de ne me plus connoître.
 J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons ,
 De l'infidélité vous tracer des leçons ,
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science ;
 J'ai vu , favorisés de votre confiance , (2)
 Othon, Sénécion, jeunes voluptueux ,
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.

partie de ce discours présente une peinture aussi vraie de la cour et du caractère de ce jeune empereur.

(1) *Du fruit de tant de soins à peine jouissant ,
 En avez-vous six mois paru reconnoissant ,*

La transposition du mot à *peine* nous paroît vicieuse, en ce qu'il peut aussi bien se rapporter à *jouissant* qu'au participe *reconnoissant* de la phrase suivante.

(2) *J'ai vu , favorisés de votre confiance ,
 Othon, Sénécion, jeunes voluptueux , etc.*

On lit dans presque toutes les éditions :

« J'ai vu favoriser de votre confiance
 » Othon, etc. »

Mais nous croyons avec Louis Racine que c'est une faute d'impression, et que la leçon que nous avons suivie est la véritable.

Le reproche que fait ici Agrippine à Néron a été suggéré à Racine par Tacite :

Agrippine ayant fait à Néron les plus vives remontrances sur la passion qu'il avoit conçue pour Acté, ce prince choisit pour confidens de ses penchans deux jeunes voluptueux d'une figure agréable, appelés Othon et Sénécion ; celui-ci que son goût pour la débauche, et des confidences assorties à ses

Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
 Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère.
 Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,
 Devient, en une nuit, l'objet de votre amour.
 Je vois de votre cœur Octavie effacée,
 Prête à sortir du lit où je l'avois placée.
 Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
 Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté ;
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies,
 Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
 Vous deviez ne me voir que pour les expier,
 C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

N É R O N.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire.
 Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
 Votre bonté, madame, avec tranquillité
 Pouvoit se reposer sur ma fidélité.
 Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,
 Que jadis (j'ose ici vous le dire entre nous)
 Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.

passions avoient fait aimer du jeune empereur, entra dans sa confiance à l'insu d'Agrippine, et sut ensuite s'y maintenir, malgré tous les efforts qu'elle fit pour la lui faire perdre.

Annal. liv. XIII.

*Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déférences,
 Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses ?
 Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
 Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
 N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ?*
 Non, que si jusques-là j'avois pu vous complaire,
 Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
 Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander.
 Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse. (1)
 Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foiblesse.
 Le sénat chaque jour, et le peuple irrités
 De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
 Publioient qu'en mourant, Claude, avec sa puissance,
 M'avoit encor laissé sa simple obéissance.
 Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux,
 Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous; (2)
 Honteux de rabaisser, par cet indigne usage,
 Les héros dont encore elles portent l'image.
 Toute autre se seroit rendue à leurs discours :
 Mais si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.
 Avec Britannicus contre moi réunie,

(1) *Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.*

Les raisons que Néron donne sont très-fortes, c'est dommage qu'il parle à sa mère; mais il ne faut pas oublier que c'est Néron.

(2) *Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux,
 Porter, en murmurant, leurs aigles devant vous;*

Exemple sans doute, dit Tacite, bien éloigné des mœurs anciennes, de voir, au milieu des aigles romaines, une femme placée sur le trône des Césars. *Annal. liv. XII.*

Vous le fortifiez du parti de Junie ;
 Et la main de Pallas trame tous ces complots,
 Et lorsque, malgré moi, j'assure mon repos,
 On vous voit de colère et de haine animée.
 Vous voulez présenter mon rival à l'armée.
 Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

A G R I P P I N E.

Moi, le faire empereur ? Ingrat, l'avez-vous cru ?
 Quel seroit mon dessein ? Qu'aurois-je pu prétendre ?
 Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je
 attendre ?
 Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
 Si mes accusateurs observent tous mes pas ;
 Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
 Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère ?
 Ils me reprocheroient, non des cris impuissans, (1)
 Des desseins étouffés aussitôt que naissans ;
 Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
 Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.
 Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours :
 Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.
 Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
 N'ont arraché de vous que de feintes caresses.

(1) *Ils me reprocheroient, non des cris impuissans, etc.*

Cette idée est empruntée de la réponse pleine de hauteur que fit Agrippine à Burrhus, chargé de l'interroger sur les différens chefs d'accusation intentée contre elle. *Il n'y a point ici d'accusateurs qui me reprochent, non les discours quelquefois peu mesurés d'une mère outragée, mais des crimes dont je ne pourrois être justifiée que par mon fils.* Ann. liv. XIII.

Rien ne vous a pu vaincre, et votre dureté
 Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
 Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
 Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
 Je n'ai qu'un fils. O ciel, qui m'entends aujourd'hui !
 T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
 Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
 J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue
 Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés.
 J'ai fait ce que j'ai pu. Vous réglez, c'est assez. (1)
 Avec ma liberté que vous m'avez ravie,
 Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie.
 Pourvu que, par ma mort, tout le peuple irrité,
 Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

N É R O N.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

A G R I P P I N E.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ; (2)

(1)

Vous réglez, c'est assez.

Ceci paroît avoir rapport au fait suivant. Selon Tacite, Agrippine consulta des devins sur la destinée de Néron ; ils l'assurèrent qu'il parviendroit à l'empire, et qu'il la feroit mourir : j'y consens, dit-elle, pourvu qu'il règne. *Atqui illa : occidat, inquit, dum imperet.* Annal. liv. XII.

(2) *De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ; etc.*

Ceci a rapport au fait suivant. Agrippine, selon Tacite, ayant convaincu Sénèque et Burrhus de son innocence, ils déclarèrent fausse l'accusation qu'on avoit intentée contr'elle ; ils obtinrent même de l'empereur une entreyue, dans laquelle

Que de Britannicus on calme le courroux ;
 Que Junie , à son choix , puisse prendre un époux ;
 Qu'ils soient libres tous deux , et que Pallas demeure ;
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;
 (*Appercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)
 Que ce même Burrhus , qui nous vient écouter ,
 A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter. (1)

N É R O N .

Oui , madame , je veux que ma reconnoissance
 Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
 Et je bénis déjà cette heureuse froideur ,
 Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
 Quoi que Pallas ait fait , il suffit , je l'oublie.
 Avec Britannicus je me réconcilie.
 Et , quant à cet amour qui nous a séparés ,
 Je vous fais notre arbitre , et vous nous jugerez.
 Allez donc , et portez cette joie à mon frère.
 Gardes , qu'on obéisse aux ordres de ma mère. (2)

elle demanda justice de ses accusateurs , et des récompenses pour ses favoris , que Néron ne put s'empêcher de lui accorder. *Annal. liv. XIII.*

(1) *Que ce même Burrhus , qui nous vient écouter ,
 A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.*

Malgré tout ce que dit Louis Racine , pour justifier son père , il est certain que Burrhus a bien l'air d'un homme qui écoutoit à la porte. De quel droit vient-il troubler par sa présence un entretien particulier que l'empereur a avec sa mère ?

(2) *Gardes , qu'on obéisse aux ordres de ma mère.*

Cette belle scène est dans le goût de celle d'Auguste et de Cinna , dont Sénèque avoit fourni l'idée à Corneille. *Traité*

S C È N E I I I.

N É R O N , B U R R H U S .

B U R R H U S .

Q U E cette paix, seigneur, et ces embrassemens
 Vont offrir à mes yeux de spectacles charmans !
 Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire ;
 Si de son amitié j'ai voulu vous distraire ,
 Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

N É R O N .

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous ,
 Burrhus ; je vous ai cru tous deux d'intelligence.
 Mais son inimitié vous rend ma confiance.
 Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher ;
 J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

B U R R H U S .

Quoi, seigneur !

de la clémence , liv. I. chap. ix. Elle ressemble encore mieux à celle de Cléopâtre et de ses deux fils dans Rodogune , où cette mère cruelle commence ainsi :

Mes enfans prenez place, etc.

Acte II, scène III.

Il faut convenir que si la scène de Racine ne le cède en rien à celle de Corneille pour la force des sentimens et la beauté de l'expression , elle leur est inférieure pour l'intérêt théâtral.

NÉRON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine
 Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
 Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
 Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
 Et je ne prétends pas que sa coupable audace
 Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne la craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
 Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus !

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ?
 Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre ?
 Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
 Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?
 Que dira-t'on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON.

N É R O N.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée ,
 J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour ,
 Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
 Soumis à tous leurs vœux , à mes desirs contraire ,
 Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

B U R R H U S.

Et ne suffit-il pas , seigneur , à vos souhaits ,
 Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ? (1)
 C'est à vous à choisir , vous êtes encor maître .
 Vertueux jusqu'ici , vous pouvez toujours l'être . (2)
 Le chemin est tracé , rien ne vous retient plus ;
 Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus .

(1) *Et ne suffit-il pas , seigneur , à vos souhaits ,
 Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?*

Idee empruntée de Sénèque , mais bien plus resserrée dans le poëte français que dans le tragique latin. *Il est beau , dit-il , d'atteindre à la célébrité des hommes illustres , de veiller au bonheur de la patrie , d'épargner les malheureux , de s'abstenir du meurtre , de mettre un frein à sa colère , de donner le repos à l'univers.*

Octavie , acte II. scène II.

(2) *Vertueux jusqu'ici , vous pouvez toujours l'être.*

Ce n'est point ici une basse flatterie : Burrhus sait très-bien que Néron n'a jamais été vertueux , mais il feint que le peuple est charmé de sa vertu , afin que Néron ne commette pas un crime qui détruiroit la bonne opinion qu'on a de lui. C'est de même pour exciter ce monstre à la bonté , que Sénèque fait de lui un si beau portrait : *Je vais , dit-il , César , faire l'office d'un miroir , et vous présenter à vous-même.*

Traité de la Clémence , liv. I. chap. 1.

Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
 Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime; (1)
 Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
 Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
 Britannicus mourant excitera le zèle
 De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
 Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs, (2)
 Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
 Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
 Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre; (3)
 Toujours punir, toujours trembler dans vos projets;

(1) *Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime ;
 Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,*

Ceci est encore pris du traité de la Clémence de Sénèque. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus funeste dans la cruauté, c'est qu'il faut persévérer dans ses excès, et qu'elle ne laisse aucune voie de retour à la douceur; c'est par les crimes qu'on parvient à soutenir les crimes.* Liv. I. chap. XIII.

(2) *Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
 Qui, même après leur mort, auront des successeurs.*

Sénèque, dans son traité de la Clémence, fait à Néron la même peinture d'un règne cruel. *Les proscriptions fréquentes intimident, dit-il, la haine d'un petit nombre d'hommes, et soulèvent tous les autres les parens, les affranchis de ceux qu'on a fait périr, leurs proches, leurs amis se succèdent, se remplacent dans leur mécontentement.* Liv. I. chap. VIII.

(3) *Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.*

C'est le *timet timentes* de Sénèque dans son *Hercule furieux*, acte II. Pensée terrible qui se trouve chez presque tous les auteurs tragiques, et que Corneille a tournée de cette manière :

Auteur des maux de tous, à tous il est en butte.

Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
 Ah! de vos premiers ans, l'heureuse expérience
 Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ?
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
 Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés ?
 Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
Par-tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime; (1)
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer; (2)
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage ! (3)

(1) *Par-tout, en ce moment, on me bénit, on m'aime ;*

C'est le même discours, dit Louis Racine, que Sénèque fait tenir à Néron : *Possum in qualibet parte urbis solus incedere, sine timore, quamvis nullus sequatur comes, nullus sit domi, nullus ad latus gladius... Quid pulchrius est, quam vivere optantibus cunctis, et vota non sub custode nuncupantibus !* Lib. I. de Clément. cap. VIII et XIX.

La peinture d'un bon roi paroîtra belle dans quelque endroit qu'elle soit placée ; mais elle fait une impression bien plus vive quand elle est présentée à un prince dans la situation où se trouve ici Néron.

(2) *On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;*

Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
Pleurs a ici un sens plus étendu que dans l'usage ordinaire.

On trouve ainsi le premier vers dans quelques éditions :

« On ne voit plus le peuple à mon nom s'alarmer. »

(3) *Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage !*

Ce morceau est de la plus grande éloquence et du plus grand pathétique ; c'est peut-être le seul endroit où Racine arrache des larmes ; par-tout ailleurs il n'est que touchant,

Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux !
Le sang le plus abject vous étoit précieux.

Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable :

Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;

Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire ,

Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire. (1)

Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur

Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.

On ne me verra point survivre à votre gloire ,

Si vous allez commettre une action si noire.

(*se jetant aux pieds de Néron.*)

Me voilà prêt, seigneur. Avant que de partir ,

Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.

Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ;

Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée. . . .

Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur ;

Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.

mais ici il déchire le cœur. Cette scène est la plus belle de cette pièce.

(1) *Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable*

Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable : etc.

Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire.

Ceci est une traduction du passage suivant de Suetone :
Cum de supplicio ejusdam capite damnati, ut ex more subscriberet admoneretur : quàm vellem, inquit, nescire litteras.
Vie de Néron, liv. VI. chap. x.

On trouve ce même trait dans Sénèque, *traité de la Clémence*, liv. II. chap. 1.

Ne perdez point de tems, nommez-moi les perfides
 Qui vous osent donner ces conseils parricides ;
 Appelez votre frère, oubliez dans ses bras....

N É R O N.

Ah, que demandez-vous ?

B U R R H U S.

Non ; il ne vous hait pas ,
 Seigneur ; on le trahit ; je sais son innocence ,
 Je vous répons pour lui de son obéissance.
 J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

N É R O N.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

S C È N E I V.

N É R O N , N A R C I S S E.

N A R C I S S E.

SEIGNEUR, j'ai tout prévu pour une mort si juste ;
 Le poison est tout prêt. (1) La fameuse Locuste (2)

(1) *Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste ;
 Le poison est tout prêt.*

Les connoisseurs ont toujours admiré cet endroit où Burrhus ;
 qui a presque ébranlé Néron , est suivi de Narcisse qui détruit
 par ses suggestions tout ce qu'a fait Burrhus.

(2) *La fameuse Locuste*

Cette Locuste étoit une empoisonneuse , qui fut long-tems,

A redoublé pour moi ses soins officieux ;
 Elle a fait expirer un esclave à mes yeux. (1)
 Et le fer est moins prompt pour trancher une vie ;
 Que le nouveau poison que sa main me confie.

N É R O N .

Narcisse , c'est assez , je reconnois ce soin ;
 Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

N A R C I S S E .

Quoi ! pour Britannicus votre haine affoiblie
 Me défend

N É R O N .

Oui , Narcisse , on nous réconcilie.

N A R C I S S E .

Je me garderai bien de vous en détourner ,
 Seigneur . Mais il s'est vu tantôt emprisonner ;
 Cette offense en son cœur sera long-tems nouvelle.
 Il n'est point de secrets que le tems ne révèle.

dit Tacite , *le principal ressort du règne de Néron*. Annales ,
 liv. XII.

(1) *Elle a fait expirer un esclave à mes yeux*.

Ce vers rappelle celui de Corneille dans *Rodogune* :

Faites faire un essai par quelque domestiqué.

Acte V , scène IV.

Tacite ne parle pas de cette épreuve inhumaine , et Suetone dit seulement qu'on la fit sur un bouc , et qu'on la réitéra sur un porc , *liv. VI. 53*. Si Racine l'a fait faire sur un esclave , c'est sans doute pour développer davantage le caractère féroce de Narcisse.

Il saura que ma main lui devoit présenter
 Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.
 Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
 Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

N É R O N.

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

N A R C I S S E.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
 Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

N É R O N.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
 Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

N A R C I S S E.

Agrippine, seigneur, se l'étoit bien promis.
 Elle a repris sur vous son souverain empire.

N É R O N.

Quoi donc ? Qu'a-t'elle dit ? et que voulez-vous dire ?

N A R C I S S E.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

N É R O N.

De quoi ?

N A R C I S S E.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment ;
 Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
 On verroit succéder un silence modeste ;
 Que vous-même à la paix souscriviez le premier ;
 Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?
 Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;
 Et, si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
 Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.
 Mais de tout l'univers quel sera le langage ?
 Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage ?
 Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
 Me laisse, pour tous noms, celui d'empoisonneur ?
 Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prénez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides ?
 Avez-vous prétendu qu'ils se tairoient toujours ?
 Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
 De vos propres desirs perdez-vous la mémoire ?
 Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
 Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
 Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
 Tant de précaution affoiblit votre règne ;
 Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.
 Au joug, depuis long-tems, ils se sont façonnés ;
 Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
 Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
 Leur prompte servitude a fatigué Tibère. (1)

(1) *Leur prompte servitude a fatigué Tibère.*

Ceci, dit Louis Racine, est une *allusion à ce mot de Tibère* :
 O HOMINES AD SERVITUDINEM PARATOS ! (ô hommes nés pour
 l'esclavage !) On vit, sous cet empereur, *les Romains, comme*
le dit Tacite, aller en foule au-devant de l'esclavage, *ruere*

Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté ;
 Que je reçus de Claude avec la liberté,
 J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
 Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
 D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
 Faites périr le frère, abandonnez la sœur ;
 Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
 Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.
 Vous verrez mettre au rang des jours infortunés,
 Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

N É R O N.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
 J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
 Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
 Donner à sa vertu des armes contre moi.
 J'oppose à ses raisons un courage inutile ;
 Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

N A R C I S S E.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
 Son adroite vertu ménage son crédit ; (1)

in servitium. Qui eût cru que ce peuple si long-tems jaloux de sa liberté, et qui traitoit les rois avec tant de mépris, donneroit un jour l'exemple de la dépendance la plus servile aux caprices de ses maîtres ? Remarques sur les tragédies de Jean Racine, tom. I. pag. 324.

(1) *Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
 Son adroite vertu ménage son crédit ; etc.*

On peut remarquer ici avec quelle adresse Narcisse s'efforce de ramener Néron à son idée. Il lui a d'abord fait

Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.
 Ils verroient , par ce coup , leur puissance abaissée.
 Vous seriez libre alors , seigneur ; et , devant vous ,
 Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.
 Quoi donc ? Ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
*Néron , s'ils en sont crus , n'est point né pour l'empire ;
 Il ne dit , il ne fait que ce qu'on lui prescrit ;
 Burrhus conduit son cœur , Sénèque son esprit.
 Pour toute ambition , pour vertu singulière ,
 Il excelle à conduire un char dans la carrière ; (1)
 A disputer des prix indignes de ses mains ;
 A se donner lui-même en spectacle aux Romains ;
 A venir prodiguer sa voix sur un théâtre ;
 A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
 Tandis que des soldats , de momens en momens ,
 Vont arracher pour lui des applaudissemens.*

entendre qu'il s'agissoit de la sûreté de sa vie ; il a intéressé son amour pour Junie , sa haine pour Agrippine , sa passion pour la tyrannie ; enfin , pour l'irriter contre son gouverneur , il le prend par l'endroit le plus sensible , en réveillant la folle ambition qu'il avoit de briller sur le théâtre. Remarques de Louis Racine , tom. I. pag. 525.

Si la scène précédente est le chef-d'œuvre de l'éloquence d'un homme vertueux , celle-ci est le chef-d'œuvre de la fourberie d'un scélérat.

(1) *Pour toute ambition , pour vertu singulière ,
 Il excelle à conduire un char dans la carrière ;
 A disputer des prix , etc.*

On dit que Louis XIV fut frappé de ces vers , et cessa dès-lors de danser dans les ballets , où il figuroit souvent.

Ah, ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

N É R O N.

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire. (1)

(1) *Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.*

Racine ne pouvoit terminer cet acte autrement, sans cela tout étoit fini ; il n'y avoit que l'indécision de Néron qui pût lier le quatrième acte au suivant.

Cet acte est, sans contredit, un des plus beaux, non-seulement de la pièce, mais encore du théâtre français. Il semble que Racine ait ménagé son sujet dans les actes précédens pour s'épuiser entièrement dans celui-ci.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

OUI, madame, Néron (qui l'auroit pu penser !)
 Dans son appartement m'attend pour m'embrasser ;
 Il y fait de sa cour inviter la jeunesse.
 Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
 Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens ,
 Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.
 Il éteint cet amour , source de tant de haine ;
 Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
 Pour moi , quoique banni du rang de mes aïeux ,
 Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux ;
 Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire ,
 Il semble me céder la gloire de vous plaire ,
 Mon cœur , je l'avoûrai , lui pardonne en secret ,
 Et lui laisse le reste avec moins de regret.
 Quoi , je ne serai plus séparé de vos charmes !
 Quoi , même en ce moment , je puis voir sans alarmes
 Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur , (1)

(1) *Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur ,
 Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur ?*

Les expressions de ces deux vers sont un peu obscures ; on ne sait ce que veut dire *des yeux que n'ont émus ni soupirs*

Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur ?

Ah, madame ! Mais quoi ! quelle nouvelle crainte (1)

Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte ?

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,

Avec de longs regards, se tournent vers les cieux ?

Qu'est-ce que vous craignez ?

J U N I E.

Je l'ignore moi-même.

Mais je crains.

B R I T A N N I C U S.

Vous m'aimez ?

J U N I E.

Hélas, si je vous aime !

B R I T A N N I C U S.

Néron ne trouble plus notre félicité.

J U N I E.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

B R I T A N N I C U S.

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

ni terreur, et qui sacrifient à quelqu'un l'empire et l'empereur.

Sacrifier, en ce sens, étoit alors nouveau, comme le remarque le père Bouhours. Remarq. de Louis Racine, tom. I. pag. 278.

(1)

Quelle nouvelle crainte

Tient, parmi mes transports, votre joie en contrainte ?

Ce tour nous semble un peu forcé.

J U N I E.

Néron m'aimoit tantôt, il juroit votre perte ;
 Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
 Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment ? (1)

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine ;
 Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.
 Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
 Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
 Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître ;
 Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître ;
 Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
 Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

J U N I E.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre ;
 Sur des pas différens vous marchez l'un et l'autre.
 Je ne connois Néron et la cour que d'un jour ;
 Mais, si j'ose le dire, hélas ! dans cette cour,
 Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
 Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
 Avec combien de joie on y trahit sa foi !
 Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

(1)

*Un si grand changement**Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment ?*

Cette raison est excellente, et vaut beaucoup mieux que la réponse de Britannicus. Mais est-ce à cette jeune princesse, qui ne connoît Néron et la cour que d'un jour, que devroit venir cette réflexion réservée à de vieux courtisans ?

B R I T A N N I C U S.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte ,
 Si vous craignez Néron , lui-même est-il sans crainte ?
 Non , non , il n'ira point , par un lâche attentat ,
 Soulever contre lui le peuple et le sénat. (1)
 Que dis-je ? il reconnoît sa dernière injustice ;
 Ses remords ont paru , même aux yeux de Narcisse.
 Ah ! s'il vous avoit dit , ma princesse , à quel point.....

J U N I E.

Mais , Narcisse , seigneur , ne vous trahit-il point ?

B R I T A N N I C U S.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ? (2)

(1) *Non , non , il n'ira point , par un lâche attentat ,
 Soulever contre lui le peuple et le sénat.
 Que dis-je ? etc.*

Pourquoi Britannicus peut-il soupçonner Néron d'un lâche attentat ? L'empereur n'a communiqué son dessein qu'à Burrhus et à Narcisse , qui sûrement ne l'en ont pas averti.

(2) *Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?*

Quoi qu'en dise Louis Racine , Britannicus avoit les plus fortes raisons pour se défier de Narcisse ; cet affranchi a voulu lui persuader que Junie ne l'aimoit point , et depuis il a été désabusé par son entretien avec Junie. Il a donc dû voir clairement que Narcisse le trompoit , et qu'il étoit dans les intérêts de son rival. Racine a cru que la jeunesse et la noble franchise de Britannicus ne lui permettoient pas de faire toutes ces réflexions.

Racine a supprimé , dans la réponse de Britannicus , les vers suivans , et n'a conservé que le dernier qui rend le dialogue plus vif et plus pressé. Après ce vers :

« Mais , Narcisse , Seigneur , ne vous trahit-il point ?

Et que sais-je ! il y va, seigneur, de votre vie.
 Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.
 Je crains Néron, je crains le malheur qui me suit.
 D'un noir pressentiment, malgré moi, prévenue,
 Je vous laisse, à regret, éloigner de ma vue.
 Hélas ! si cette paix, dont vous vous repaissez,
 Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés ;
 Si Néron, irrité de notre intelligence,
 Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance ;
 S'il préparoit ses coups pendant que je vous vois ;
 Et si je vous parlois pour la dernière fois !
 Ah, prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah, ma chère princesse !
 Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse ?
 Quoi, madame ! en un jour où, plein de sa grandeur,
 Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,

Britannicus répondoit à Junie :

- « Lui me trahir ! Hé quoi ! vous voulez donc, madame,
- » Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon ame !
- » Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.
- » L'a-t'on vu de mon père oublier la bonté ?
- » S'est-il rendu, madame, indigne de la mienne ?
- » Néron, de tems en tems, souffre qu'il l'entretienne ;
- » Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,
- » Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.
- » Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

- » Et que sais-je ! etc. »

Dans

Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
 Aux pompes de sa cour préférer ma misère !
 Quoi ! dans ce même jour , et dans ces mêmes lieux ,
 Refuser un empire , et pleurer à mes yeux ! (1)
 Mais , madame , arrêtez ces précieuses larmes ;
 Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes ;
 Je me rendrois suspect par un plus long séjour.
 Adieu. Je vais , le cœur tout plein de mon amour ,
 Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse ,
 Ne voir , n'entretenir que ma belle princesse.
 Adieu.

J U N I E.

Prince

B R I T A N N I C U S.

On m'attend , madame , il faut partir.

J U N I E.

Mais , du moins , attendez qu'on vous vienne avertir.

(1) *Quoi ! dans ce même jour , et dans ces mêmes lieux ,
 Refuser un empire , et pleurer à mes yeux !*

On pourroit trouver trop de foiblesse dans ce sentiment et
 dans cette expression , *pleurer à mes yeux.*

SCÈNE II.

AGRIPPINE , BRITANNICUS , JUNIE.

A G R I P P I N E .

P R I N C E , que tardez-vous ? Partez en diligence.
 Néron impatient se plaint de votre absence.
 La joie et le plaisir de tous les conviés
 Attend , pour éclater , que vous vous embrassiez.
 Ne faites point languir une si juste envie ;
 Allez. Et nous , madame , allons chez Octavie.

B R I T A N N I C U S .

Allez , belle Junie , et , d'un esprit content ,
 Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend. (1)
 Dès que je le pourrai , je reviens sur vos traces ,
 Madame ; et de vos soins j'irai vous rendre graces.

(1) *Allez , belle Junie , et , d'un esprit content ,
 Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.*

Ces deux vers ressemblent un peu trop à ceux-ci d'Héraclius :

Allons lui rendre hommage , et , d'un esprit content ,
 Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

Acte V , scène VIII.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

MADAME, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
 Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
 Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage ?
 Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
 Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?
 Hélas, à peine encor je conçois ce miracle !
 Quand même à vos bontés je craindrois quelque obstacle,
 Le changement, madame, est commun à la cour ;
 Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit ; j'ai parlé, tout a changé de face ;
 Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
 Je réponds d'une paix jurée entre mes mains ;
 Néron m'en a donné des gages trop certains.
 Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
 Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ! (1)

(1) *Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
 Il m'a renouvelé la foi de ses promesses !*

Par quels embrassemens il vient de m'arrêter !

Cette réponse d'Agrippine est traduite presque mot pour

Par quels embrassemens il vient de m'arrêter !
 Ses bras , dans nos adieux , ne pouvoient me quitter .
 Sa facile bonté sur son front répandue ,
 Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue .
 Il s'épanchoit en fils , qui vient , en liberté ,
 Dans le sein de sa mère oublier sa fierté .
 Mais bientôt , reprenant un visage sévère ,
 Tel que d'un empereur qui consulte sa mère ,
 Sa confiance auguste a mis entre mes mains
 Des secrets d'où dépend le destin des humains .
 Non , il le faut ici confesser à sa gloire ,
 Son cœur n'enferme point une malice noire ;
 Et nos seuls ennemis , altérant sa bonté ,
 Abusoient contre nous de sa facilité .
 Mais enfin , à son tour , leur puissance décline ;
 Rome , encore une fois , va connoître Agrippine .
 Déjà de ma faveur on adore le bruit .
 Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit .

mot de Tacite , qui dit d'Agrippine dans une autre circonstance :

Les caresses de son fils dissipèrent ses frayeurs ; Néron la reçut avec tendresse , il la fit asseoir au-dessus de lui , et lui parla tantôt avec cette franchise que donne la jeunesse , tantôt avec la dignité d'un empereur qui l'associoit à ses secrets . Il la reconduisit enfin , les yeux toujours attachés sur elle , et la serrant souvent entre ses bras . Annal. liv. XIII.

Pourquoi Agrippine et Junie , qui étoient si intéressées à la réconciliation de Néron et de Britannicus , ne s'y trouvent-elles pas ? On voit un peu trop que le poëte les a laissées sur la scène , afin qu'elle ne restât pas vuide .

Passons chez Octavie , et donnons lui le reste
 D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
 Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?
 Que peut-on faire ?

J U N I E .

O ciel , sauvez Britannicus !

S C È N E I V .

AGRIPPINE , JUNIE , BURRHUS .

A G R I P P I N E .

BURRHUS, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire....

B U R R H U S .

Madame , c'en est fait , Britannicus expire.

J U N I E .

Ah, mon prince !

A G R I P P I N E .

Il expire !

B U R R H U S .

Ou plutôt il est mort ;

Madame.

J U N I E .

Pardonnez , madame , à ce transport.
 Je vais le secourir , si je puis , ou le suivre.

SCÈNE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

QUEL attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre ;
Madame ; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

A peine l'empereur a vu venir son frère ,

Il se lève , il l'embrasse , on se tait , et soudain

César prend le premier une coupe à la main.

Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices ,

Ma main de cette coupe épanche les prémices ,

Dit-il : Dieux que j'appelle à cette effusion ,

Venez favoriser notre réunion !

Par les mêmes sermens Britannicus se lie.

La coupe , dans ses mains , par Narcisse est remplie ; (1)

(1) *La coupe , dans ses mains , par Narcisse est remplie ;*

Pour rendre plus vraisemblable la catastrophe de cette pièce, Racine a supposé que le poison avoit été mis dans une coupe destinée à faire des libations.

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords
 Le fer ne produit point de si puissans efforts. (1)
 Madame , la lumière à ses yeux est ravie ;
 Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
 Jugez combien ce coup frappe tous les esprits ;
 La moitié s'épouvante et sort avec des cris.

(1) *Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords*

Le fer ne produit point de si puissans efforts.

Racine a déjà employé plus haut la même pensée et à peu près les mêmes expressions , lorsqu'il a dit :

« Et le fer est moins prompt pour trancher une vie. »

On peut observer ici qu'on dit bien *le fer produit des effets* , mais qu'on ne dit pas également *le fer produit des efforts* .

Le récit que fait Burrhus de la mort de Britannicus , est traduit de Tacite. Néron , dit-il , avoit essayé déjà , mais inutilement , d'empoisonner son frère ; les menaces qu'il fit à ses ministres , les intimidèrent tellement qu'ils promirent de faire prendre à ce prince un poison si violent , que sa mort seroit aussi prompte que si le fer avoit tranché ses jours. *On présenta à Britannicus un breuvage extrêmement chaud ; la chaleur le lui ayant fait rejeter , on y versa de l'eau froide , dans laquelle on avoit jeté le poison préparé dans l'appartement de l'empereur. Ce poison fit un effet si prompt , que Britannicus perdit au même instant l'usage de tous ses sens. Un effroi général s'empara de tous les assistans ; ceux qui n'étoient point accoutumés à de pareils événemens , s'éloignèrent aussitôt ; les autres , que l'expérience avoit éclairés , attentifs aux mouvemens de l'empereur , s'arrêtèrent pour le considérer. Néron , dans un maintien dont on ne sauroit donner l'idée , penché sur un lit , leur dit que la connoissance reviendroit peu à peu à Britannicus , que son état étoit l'effet des accès d'une maladie à laquelle il étoit sujet depuis son enfance. Annales , liv. XII. Suetone. , liv. VI. 33.*

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage ;
 Sur les yeux de César composent leur visage ;
 Cependant sur son lit il demeure penché ,
 D'aucun étonnement il ne paroît touché :
*Ce mal dont vous craignez , dit-il , la violence ,
 A souvent , sans péril , attaqué son enfance.*
 Narcisse veut en vain affecter quelque ennui ;
 Et sa perfide joie éclate malgré lui.
 Pour moi , dût l'empereur punir ma hardiesse ,
 D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;
 Et j'allois , accablé de cet assassinat ,
 Pleurer Britannicus , César , et tout l'état.

A G R I P P I N E .

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire. (1)

(1) *Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.*

Il y avoit d'abord :

» Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.

» Demeurez.

N É R O N , à Junie.

» De vos pleurs , etc. »

SCÈNE VI. (1)

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

DIEUX!

A G R I P P I N E.

Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire :
 Britannicus est mort ; je reconnois les coups ;
 Je connois l'assassin.

(1) Voici la scène qui précédoit celle-ci ; ce fut Boileau qui la fit supprimer : il ne convenoit point en effet que Junie revînt sur la scène avec Néron.

NÉRON, *à Junie.*

« De vos pleurs j'approuve la justice.
 » Mais , madame , évitez ce spectacle odieux ;
 » Moi-même , en frémissant , j'en détourne les yeux.
 » Il est mort : tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
 » Ainsi de nos destins la fortune se joue ;
 » Quand nous nous rapprochons , le ciel nous désunit.

J U N I E.

» J'aimois Britannicus , seigneur , je vous l'ai dit.
 » Si de quelque pitié ma misère est suivie ,
 » Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
 » Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

» Belle Junie , allez ; moi-même je vous suis.

N É R O N.

Et qui, madame ?

A G R I P P I N E.

Vous.

N É R O N.

Moi ! voilà les soupçons dont vous êtes capable ;
 Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.
 Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
 Ma main de Claude même aura tranché les jours.
 Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre ;
 Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

A G R I P P I N E.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné ;
 Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

N É R O N.

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage ?

N A R C I S S E.

Hé, seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?
 Britannicus, madame, eut des desseins secrets
 Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.
 Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie ;
 De vos propres bontés il vous auroit punie ;

» Je vais par tous les soins que la tendresse inspire,
 » Vous

A G R I P P I N E.

» Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire, etc. »

Il vous trompoit vous-même, et son cœur offensé (1)
 Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.
 Soit donc que, malgré vous, le sort vous ait servie,
 Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
 Sur ma fidélité César s'en soit remis,
 Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis;
 Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres.
 Mais vous.....

A G R I P P I N E.

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
 Par des faits glorieux tu vas te signaler ;
 Poursuis : tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
 Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
 Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère. (2)
 Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais. (3)
 Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
 Mais je veux que ma mort te soit même inutile ;
 Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille ;

(1) *Il vous trompoit vous-même, et son cœur offensé
 Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.*

V A R I A N T E.

« Madame, il vous trompoit, et son cœur offensé
 » Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé. »

(2) *Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.*

Traduction du passage suivant de Tacite : *Quippe sibi...
 parricidii exemplum intelligebat.* Lib. XIII. pag. 218.

(3) *Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais.*

V A R I A N T E.

« Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits. »

Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi ;
 Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi ;
 Tes remords te suivront comme autant de furies ;
 Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
 Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours ,
 D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
 Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes ,
 Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
 Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien ,
 Tu te verras forcé de répandre le tien ;
 Et ton nom paroîtra, dans la race future ,
 Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. (1)
 Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
 Adieu. Tu peux sortir.

N É R O N .

Narcisse, suivez-moi.

(1) *Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.*

Agrippine prédit ici ce qui est effectivement arrivé à Néron.
 On peut placer ces imprécations au rang des plus belles qu'il
 y ait au théâtre.

S C È N E V I I.

A G R I P P I N E , B U R R H U S.

A G R I P P I N E.

Ah ! ciel ! de mes soupçons quelle étoit l'injustice !
 Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse !
 Burrhus , avez-vous vu quels regards furieux
 Néron , en me quittant , m'a laissés pour adieux ?
 C'en est fait ; le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;
 Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
 Il vous accablera vous-même à votre tour.

B U R R H U S.

Ah , madame ! pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
 Plût au ciel que sa main , heureusement cruelle ,
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
 Qu'il ne m'eût pas donné , par ce triste attentat ,
 Un gage trop certain des malheurs de l'état !
 Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;
 Sa jalousie a pu l'armer contre son frère.
 Mais s'il vous faut , madame , expliquer ma douleur ,
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
 Ses yeux indifférens ont déjà la constance
 D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
 Qu'il achève , madame , et qu'il fasse périr
 Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
 Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère ,
 La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE DERNIÈRE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah, madame! ah, seigneur! courez vers l'empereur;
Venez sauver César de sa propre fureur;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi! Junie elle-même a terminé sa vie?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie;
Elle a feint de passer chez la triste Octavie;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,
Que de ses bras pressans elle tenoit liés:
*Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protège, en ce moment, le reste de ta race.
Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler;
On veut, après sa mort, que je lui sois parjure;
Mais, pour lui conserver une foi toujours pure,*

*Prince, je me dévoue à ces dieux immortels ,
Dont ta vertu t'a fait partager les autels.*

Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs ; et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui ;
Ils la mènent au temple, où, depuis tant d'années, (1)
Au culte des autels nos vierges destinées,
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire ;
Il vole vers Junie ; et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie ; (2)
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.

(1) *Ils la mènent au temple, où, depuis tant d'années, etc.*

L'abbé Dubos blâme ici Racine en alléguant les formalités nécessaires pour être reçu parmi les vestales, mais ce n'est qu'une pure chicane : il est vraisemblable que le peuple a pu faire une exception en faveur de Junie ; et la vraisemblance suffit aux poètes.

(2) *De mille coups mortels son audace est punie ; etc.*

Il est juste que Narcisse soit puni.

Le quatrième acte est très-plein, très-chaud ; mais le cinquième n'a pas le même mérite, il est peut-être un peu trop froid.

On est fâché que Britannicus soit la victime des fureurs de Néron, et que Junie soit obligée de se rendre vestale

« Pour accabler César d'un éternel ennui. »

César, de tant d'objets en même tems frappé,
 Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
 Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ;
 Le seul nom de Junie échappe de sa bouche ;
 Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
 N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
 Et l'on craint, si la nuit, jointe à la solitude,
 Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude ,
 Si vous l'abandonnez plus long-tems sans secours ,
 Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
 Le tems presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice ;
 Il se perdrait, madame.

AGRIPPINE.

Il se feroit justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports ;
 Voyons quel changement produiront ses remords ;
 S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes ! (1)

(1) *Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !*

On a toujours critiqué cette scène , comme le dit Racine lui-même dans sa préface. Il répond qu'elle est nécessaire , et il a raison ; mais elle ne peut être intéressante , et il ne le dit pas.

F I N.

EXAMEN

E X A M E N

D E

BRITANNICUS.

AVANT que de porter un jugement sur la tragédie de Britannicus, ne pourroit-on pas demander quel en est le sujet ? C'est sans doute Néron qui enlève Junie dont il est amoureux, et qui, par jalousie, fait assassiner Britannicus son frère. C'est donc sur ce pivot que doit rouler toute l'action et tout l'intérêt. Agrippine, qui dans cette pièce fait un rôle assez considérable, ne tient donc au sujet principal que par la foible protection que la politique lui fait accorder à ces jeunes amans. Cléopâtre, dans la Rodogune de Corneille, a quelque ressemblance avec Agrippine ; c'est de même une mère ambitieuse et jalouse de son autorité ; mais le caractère de Cléopâtre a une force théâtrale qui manque à la mère de Néron : d'ailleurs le rôle de Cléopâtre est étroitement lié à l'action, elle y devient si nécessaire qu'elle seule produit le dénouement. Mais celui d'Agrippine, quelque beau qu'il soit, ne nous paroît pas assez essentiel à la pièce. Elle se plaint beaucoup, mais elle ne sert à rien ; elle ne produit aucun incident remarquable, et tous ses discours ne contribuent presque point à l'action, et nullement à

l'intérêt. Cependant pourquoi écoute-t'on tout ce qu'elle dit ? C'est que les détours de son ame, qu'elle dévoile elle-même, attachent le spectateur malgré lui : c'est que tout son rôle est précieux par les beautés de détail.

On a trouvé que la marche de cette tragédie étoit un peu froide, et qu'à la représentation elle languissoit par intervalle : on a trouvé que les ressorts étoient petits ; que Néron, qui se cache derrière une tapisserie, faisoit une action indigne également de la majesté du tragique et d'un empereur Romain, et que le dénouement étoit sans effet. On a encore été fâché que Britannicus, pour lequel on s'est intéressé, périsse sous les complots de ses ennemis, et que le cruel Néron triomphe avec impunité. Mais la peinture de la cour de Néron est faite avec des couleurs si fortes et si vraies, le développement du caractère de ce monstre est si heureux, le quatrième acte est si pathétique et si bien fait, la probité de Burrhus est si intéressante, enfin la pièce si supérieurement écrite et conduite avec tant de sagesse, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer cet ouvrage.

Nous observerons encore que le personnage de Burrhus est, sans contredit le plus beau, le plus noble, le plus frappant des rôles subalternes qui sont au théâtre. Lisois, dans le duc de Foix, y ressemble en quelque chose ; nous y renvoyons les curieux qui aiment à comparer deux grands hommes.

Quelques critiques ont reproché à Racine de n'avoir point fait Néron assez cruel ; mais cet illustre poëte a

bien senti que présenter aux yeux du spectateur un monstre, qui, par cruauté seulement, a assassiné sa mère, sa femme et ses précepteurs, c'étoit le révolter par la peinture d'un personnage odieux. Il a pensé avec raison qu'il valoit beaucoup mieux peindre Néron dans le moment où, balançant entre le crime et la vertu, il craignoit de laisser tomber le masque dont il s'étoit revêtu ; les remords dont il est quelquefois agité, ou plutôt ses indécisions, sont peut-être ce qui fait voir ses perfidies et ses cruautés avec moins d'horreur.

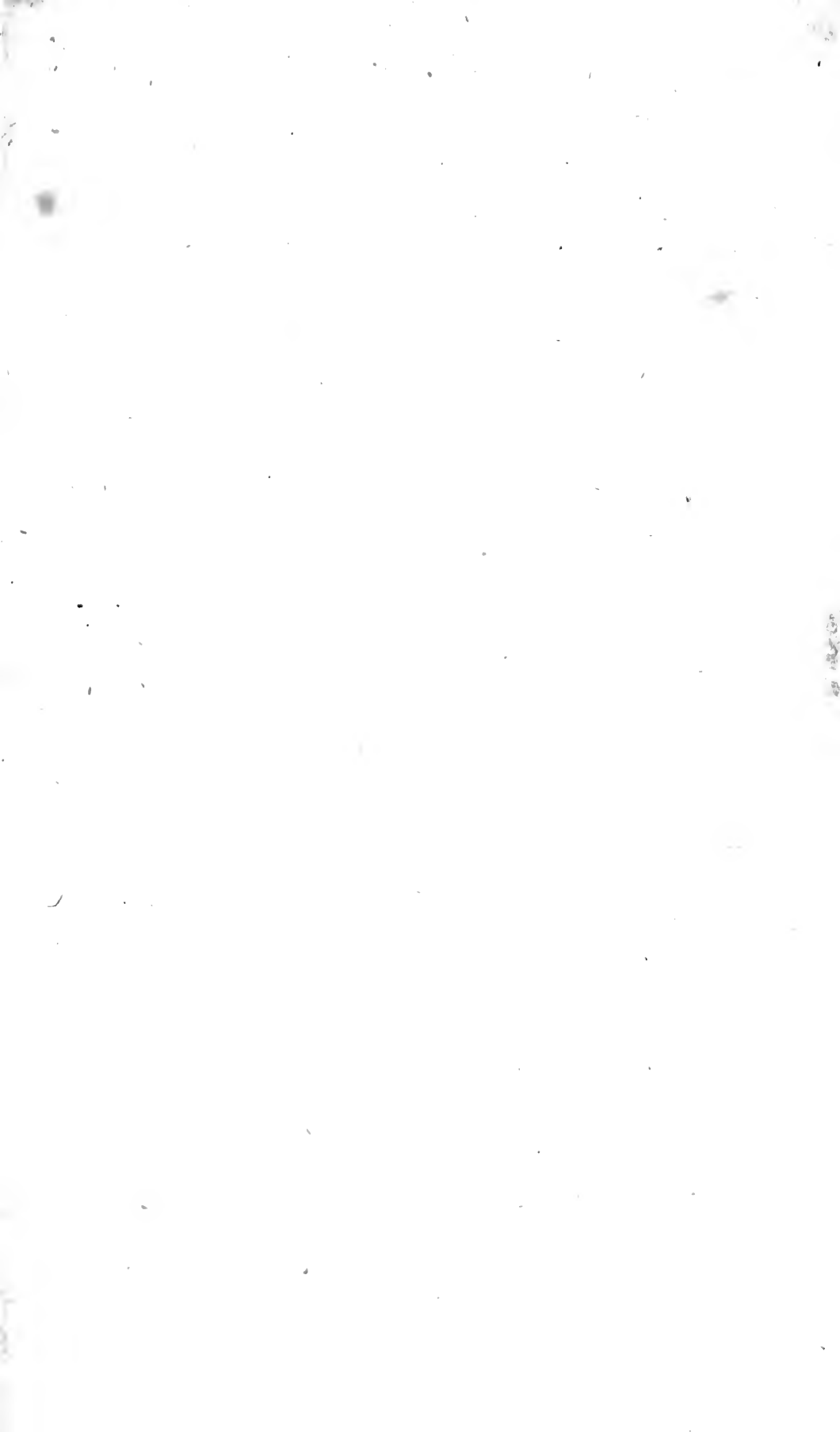
D'après cette vérité incontestable, Racine n'auroit-il pas dû supprimer le rôle de Narcisse, dont la bassesse et la méchanceté répugnent au spectateur ? Le cruel Néron, agité d'une passion violente, n'a pas besoin d'être excité au mal pour le faire. On ne peut voir qu'avec la plus grande indignation un homme comme Narcisse, qui ne commet tant de crimes que pour le plaisir de les commettre. Racine a cru que les conseils de cet affranchi rendroient Néron moins odieux, et que ce rôle serviroit de contre-poids à celui de Burrhus.

Les personnages de Junie et de Britannicus intéressent beaucoup par leur candeur, par leur ingénuité, par leurs malheurs passés et par leurs dangers présents. Mais, si l'on en excepte la scène VIII du III^e acte, peut-être dans le reste de la pièce Britannicus ne soutient-il pas ses droits avec assez de force ; peut-être se laisse-t'il accabler par Néron avec trop de foiblesse ; c'est sans doute une des raisons pour lesquelles le dénouement ne fait pas tout l'effet qu'il deyroit faire.

Cependant, malgré tous ces défauts, la tragédie de Britannicus est mise par les connoisseurs au rang des pièces les plus estimables du théâtre.

F I N D U T O M E S E C O N D .







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

| | | | | |
|--|--|--|--|--|
| | | | | |
|--|--|--|--|--|

